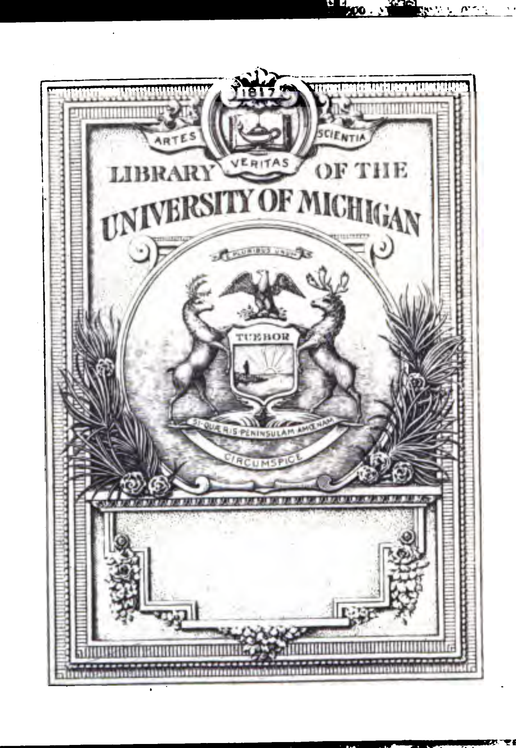

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

COLLECTION INTERNATIONALE DE *LA TRADITION*
DIRECTEUR : M. HENRY CARNOY

VOL. XI

# LA POÉSIE POPULAIRE

PAR

Mme la Comtesse E. MARTINENGO-CESARESCO



PARIS
[illegible], Boulevard du Montparnasse

ÉMILE LECHEVALIER, LIBRAIRE
[illegible], Quai des Grands-Augustins

M. D. CCC. XC. III



COLLECTION INTERNATIONALE DE LA *TRADITION*

---

VOL. XI

# LA POÉSIE POPULAIRE

## OUVRAGES DE L'AUTEUR

---

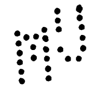
*La Famiglia Cairoli.* Naples, 1879. DETKEN.

*Essays in the Study of Folk-Songs.* Londres, 1886. REDWAY.

*Italian Characters.* Londres, 1890. FISHER UNWIN.

*Patriotti italiani.* Milan, 1890. TREVES.

*Glimpses of Italian Society in the Eighteenth Century* (Introduction). Londres, 1892. SEELEY.



COLLECTION INTERNATIONALE DE *LA TRADITION*
DIRECTEUR : M. HENRY CARNOY

VOL. XI

# LA POÉSIE POPULAIRE



PAR

Mme la Comtesse E. MARTINENGO-CESARESCO

PARIS
128, Boulevard du Montparnasse

ÉMILE LECHEVALIER, LIBRAIRE
39, Quai des Grands-Augustins

M. D. CCC. XC. III

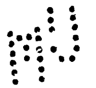
*Il a été tiré de cet ouvrage:*

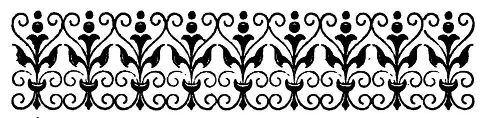
*300 exemplaires sur papier teinté*
*et 6 sur papier des Vosges.*

*100 exemplaires ont été remis à l'auteur.*

*50 ont été servis à la presse.*

*150 seulement sont mis dans le commerce.*







# AVANT-PROPOS

---

*Madame la Comtesse Evelyn Martinengo-Cesaresco a su se créer une place importante dans les études de traditionnisme par son ouvrage* Essays in the Study of Folk-Songs, *qui obtint, il y a quelques années, un grand succès en Angleterre. L'auteur avait déjà attiré l'attention des lettrés et des érudits par ses études publiées dans la* Revue internationale *que dirige avec tant de talent le professeur Angelo de Gubernatis. Nous avons pensé qu'il serait bon de donner dans notre* Collection internationale *un volume de Madame la comtesse Evelyn Martinengo-Cesaresco. Nous avons eu la bonne fortune d'obtenir de la délicate* authoress *les études qui composent cet*

*ouvrage. Nous en remercions sincèrement Madame E. Martinengo-Cesaresco.*

*Il y a dans la poésie populaire un élément naïf, sensitif, qu'une femme d'esprit peut analyser avec plus de finesse qu'un érudit. L'auteur de la* Poésie populaire *s'est tirée avec un rare bonheur de cette étude. On s'en convaincra par la lecture de ce travail.*

*Trop souvent on a reproché aux études de Folkore d'être arides et de manquer d'intérêt. Ce reproche ne sera point adressé à Madame Martinengo-Cesaresco. Anglaise de naissance, italienne par les liens de la famille et par sa vie, l'auteur des* Essays in the Study of Folk-Songs *est française par le tempérament, l'esprit, le style, la connaissance de notre langue.*

*Ce petit volume fera connaître en France et à l'Étranger un écrivain d'un rare mérite*

HENRY CARNOY.

**Warloy-Baillon (Somme), 7 juin 1893,**



# AVANT-PROPOS

## DE L'AUTEUR

Of all the different sections of folk-lore, that which embraces folk-songs is probably the one possesse of the deepest intrinsic interest. As poetry is the most beautiful record of the higher intellectual life, so folk-songs are the most beautiful record of uninstructed, uncultivated humanity. But in the vast collections which have been made, there is dross as well as gold; there are, above all, endless repetitions which make unsorted volumes of folk poetry somewhat hard reading, even to those who do not meet with an initial stumbling-block in the dialects in which very many of the songs are composed. It was well for the first collectors to put down all that came to their knowledge, the good and the bad the significant and the insignificant; it cannot, indeed, be said too often that this is the only satisfactory or safe way in which folk-lore can be preserved. But the moment seems now to have come when the more valuable and actually important matter belon-

ging to the various branches of folk-lore may be usefully sifted and set aside—the reason of its value and its importance being, at the same time, pointed out.

These Essays are an experiment in the above direction. We had also another consideration in view: the difficulty, or well-nigh impossibility, of understanding folk-songs without knowing something of the common life, the social condition, the natural physical surroundings of the people, whence they emanate. "Would you know the poet, go to his land", said Goethe. This, if true of the cultivated poet, is infinitely more true of the folk-poet.

Folk-songs again, if they may be profitably studied in their connection with the living present, are also precious as illustrations of a remote past; and their relation to archaic customs and ways of thought, ought not to be disregarded. Thus for instance, the *Vocero* of the Corsican mother becomes more interesting when we know that on an ancient urn, found in an Etruscan sepulchre at Clusium, women are represented in the act of uttering a similar lamentation.

Folk-songs belong in part to literature and in part to anthropology: our aim has been to treat them in both characters.

E. MARTINENGO-CESARESCO

# ÉTUDE HISTORIQUE

SUR LA

# POÉSIE POPULAIRE

---

## I

*O l'heureux temps que celui de ces fables*
*Des bons démons, des esprits familiers,*
*Des farfadets, aux mortels secourables !*
*On écoutait tous ces faits admirables*
*Dans son château, près d'un large foyer :*
*Le père et l'oncle, et la mère et la fille,*
*Et les voisins et toute la famille,*
*Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,*
*Qui leur faisait des contes de sorcier.*
*On a banni les démons et les fées ;*
*Sous la raison les grâces étouffées,*
*Livrent nos cœurs à l'insipidité ;*
*Le raisonner tristement s'accrédite ;*
*On court, hélas ! après la vérité.*
*Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.*

VOLTAIRE.

Il y a environ trente ans de cela, un jeune homme, dont l'enfance maladive s'était écoulée en rêvant aux fables populaires, se décida à former une collection systématique des traditions orales. Ce jeune homme, natif du duché de Schleswig, s'appelait Wilhelm Mannhardt. Poursuivant son but, il commença à parcourir les campagnes, à la recherche d'êtres primitifs et de localités que la légende avait consacrées. Petit de taille et légèrement difforme, il voyageait à pied, un bonnet rouge sur la tête, sans que rien pût trahir sa supériorité aux humbles personnages dont il recherchait la compagnie, si ce n'est peut-être la connaissance approfondie qu'il paraissait avoir de leurs histoires et de leurs croyances. Un jour, un paysan qu'il venait d'interroger le prit pour un gnome. L'aventure s'ébruita et devint célèbre plus tard lorsque Mannhardt eut acquis une haute autorité en matière de mythologie et de science populaire. Le fait est connu, et j'en parle ici uniquement pour donner un aperçu de la façon originale dont le savant jeune homme se mettait en quête d'érudition.

Il serait bon, en effet, lorsque nous nous approchons des paysans, de secouer et de rejeter loin de nous les superfétations de

cette civilisation qui nous est si chère, mais qui intimide les simples et leur donne l'impression que nous nous moquons d'eux. Si nous devons renoncer à passer pour des esprits de la terre ou de l'air, nous pouvons du moins tâcher d'inspirer à ces enfants de la nature assez de confiance comme simples mortels, pour les amener à nous raconter ce qu'ils savent de ces êtres intéressants et à nous donner la clef de leurs trésors, avant que le temps ait impitoyablement tout réduit en poussière.

Ces observations qui visent plus directement les collectionneurs, peuvent aussi s'appliquer à tous ceux qui désirent profiter des matériaux rassemblés. Le point de départ, en abordant les chants et les traditions populaires, ne doit pas être celui d'une simple critique; il faut d'abord se débarrasser des idées préconçues et tâcher de revivre la vie matérielle et intellectuelle d'individus qui emmagasinent toute leur littérature dans leur cerveau, et pour lesquels l'imagination tient lieu d'érudition.

Les recherches sur les traditions populaires sont arrivées à un tel point, que la société anglaise du Folk-lore a jugé opportun de tenter la classification de ses différen-

tes ramifications ; et il se peut que, dans l'avenir, les studieux dirigent leurs efforts dans le sens de l'une ou l'autre de ces branches différentes plutôt que dans l'ensemble du sujet. Quelques-unes des sections ainsi tracées ont évidemment un attrait plus grand et plus direct pour telle ou telle autre catégorie d'érudits et de curieux. Ainsi, par exemple, les croyances et les superstitions intéresseront plus particulièrement ceux qui se vouent à l'étude de la mythologie comparée, tandis que les mœurs et les coutumes auront une importance très spéciale pour le sociologue, et ainsi de suite.

Mais il n'en est pas de même pour les contes et les chansons populaires, qui peuvent offrir des sujets d'étude particulièrement intéressants pour les spécialistes, mais qui exercent en même temps un attrait général sur tous les friands de littérature.

Il n'en saurait d'ailleurs être autrement, car la fiction est née du conte populaire, et la chanson populaire est la source de toute poésie. Probablement la chanson a précédé le conte populaire, puisque les anciennes chroniques et les analogies qui existent entre les peuples arriérés semblent prouver que tout événement digne de souvenir a toujours été *chanté* chez les communautés pri-

mitives. Une des raisons de cet usage doit être cherchée dans la nature même de la poésie qui passait pour être la forme la plus noble de l'expression. On peut en trouver une seconde dans le fait que les paroles rythmiques sont plus faciles à retenir que la simple prose. « Je ne sais pas lire, a dit de nos jours un chanteur populaire de la Grèce ; aussi ai-je fait une chanson de cette histoire pour ne pas l'oublier. » La poésie populaire est comme le reflet momentané de puissantes émotions personnelles ou collectives. Les sources de la légende et de la poésie jaillissent du plus profond de l'âme des nations, et le cœur même d'un peuple est mis à découvert par ses chansons. Il y a eu des époques où le sentiment profond de la race et du patriotisme a suffi pour changer une nation entière en un peuple de poètes. Il en fut ainsi lors de l'expulsion des Maures de l'Espagne, au temps des luttes pour les Stuarts en Ecosse, et à l'époque des héros qui combattaient pour l'indépendance de la Grèce. Selon toute probabilité, les chansons épiques populaires doivent toutes leur origine à un même sentiment d'exaltation qui faisait vibrer les âmes à l'unisson.

Un adage bien connu affirme que, si l'on

était libre de composer toutes les ballades, on n'aurait pas à s'inquiéter de qui pourrait faire les lois. L'affirmation, quoique juste, ne peut être acceptée qu'avec des réserves, attendu que le compositeur de ballades n'exerce son pouvoir qu'aussi longtemps qu'il est l'interprête sincère de la volonté populaire. On peut imposer des lois aux récalcitrants, mais non pas des chansons.

Les frères Grimm ont dit qu'ils n'avaient pas trouvé un seul mensonge dans les poésies populaires. « La valeur particulière de ce que nous nommons chansons et ballades nationales, écrit Gœthe, consiste en ce que l'inspiration émane directement de la nature; ces chants ne sont jamais fabriqués, mais jaillissent d'une source très pure. » Et à ce même propos il ajoute une observation qui ne peut manquer de frapper quiconque se trouve en rapport avec des paysans primitifs. « L'homme, tel que l'a fait la nature, dit le poète allemand, aura toujours à sa disposition des expressions d'une portée bien plus directe et bien plus efficace que celles de l'individu enrichi par une culture littéraire complète. »

Les bardes chantaient les louanges des chefs et des héros, et l'on peut en inférer que l'usage d'avoir des poètes attachés à

leur personne fut généralement adopté par les chefs dès le commencement des luttes entre les races et les tribus.

Robert Wace raconte comment Guillaume-le-Conquérant était suivi par Taillefer, qui

> Monté sur un coursier rapide,
> Précédait le gros de l'armée,
> Chantant de Roland, de Charlemagne,
> D'Olivier et des braves vassaux
> Qui périrent au passage de Roncevaux.

Les *Skalds* du Nord accompagnaient les armées à la guerre et assistaient à tous les combats. « Vous serez là, dit le roi Olaf à ses *Skalds* la veille de la bataille de Stiklastad (1030), pour voir de vos propres yeux les hauts faits de cette journée et afin que plus tard, lorsque vous aurez à les célébrer dans vos chants, vous n'ayez point à dépendre des récits d'autrui. »

Dans ce même combat, un *Skald*, nommé Hormod, mourut glorieusement frappé d'une flèche pendant qu'il chantait.

Ces poètes atteignirent un but autrement élevé que celui d'une simple commémoration des différents chefs ; ils furent les véritables historiens de leur époque. Arrivée à son apogée, cette profession devint l'objet de la

considération générale et compta des rois parmi ses adeptes. Son déclin commença à l'apparition des chroniques écrites. Peu à peu le barde disparut et il ne resta plus que le trouvère. Ce personnage, bien que dépourvu de la dignité des bardes, réussit néanmoins à maintenir sa position avec succès. En Provence et en Allemagne les ménestrels errants qui chantaient moyennant rétribution, n'étaient inférieurs qu'aux troubadours et aux minnesingers ; en Angleterre, en Italie et dans le nord de la France ils formaient une classe à part, fort estimée par rapport à leur époque et assez largement rétribuée.

A défaut d'auditoire choisi, le ménestrel chantait dans les foires rustiques du haut d'un tonneau emprunté à l'hôtellerie la plus voisine, ou perché sur une charrette. Mais sa sphère préférée était la salle seigneuriale ; et pour arriver à comprendre à quel point il y était le bienvenu, on n'a qu'à se figurer la vie à la campagne à une époque où les livres étaient rares et les journaux inconnus. Il chantait en la présence de belles dames et de nobles chevaliers, dont les manières, le langage et les habitudes nous sembleraient grossiers, si nous pouvions tout à coup les voir revivre devant nous, mais qui savaient

néanmoins apprécier les plaisirs intellectuels lorsque l'occasion s'en présentait.

L'aimable compagnon chantait les chansons les plus choisies, survivance des chansons de la Table Ronde et du Grand Charles ; et tandis qu'il siégeait à table, peut-être au-delà du plat à sel, mais avec son assiette remplie de tout ce que le repas offrait de meilleur, il écoutait tantôt les histoires étranges qu'un pèlerin nouvellement arrivé d'Orient lui racontait à droite, tantôt le récit sauvage de nobles amours et de haines violentes qu'un vieux serviteur à la chevelure blanche lui débitait à gauche.

J'ai toujours pensé que le monde du ménestrel — le monde dans lequel il se mouvait aussi bien que celui tout idéal de la chanson — ne saurait être mieux évoqué qu'au milieu des colosses qui veillent autour du tombeau de l'empereur Maximilien, dans la lueur incertaine de l'Eglise des Fransciscains à Inspruck. Ces hommes et ces femmes aux proportions gigantesques et si richement drapés dans leurs vêtements de bronze ouvragé, sont laids pour la plupart. Deux de ces statues seulement semblent personnifier toutes les vertus rêvées ou vécues pendant le cours de mille ans au moins. L'une d'elles est la figure pensive et pleine de grâce de Théo-

doric, roi des Ostrogoths ; l'autre, ce personnage qni se tient tout droit, la visière à moitié relevée, dans une attitude qui paraît révéler toutes les nobles et mâles vertus dont un homme tire toute sa valeur, et sous lequel on lit : *Arthur von England.*

Si le ménestrel n'était pas récompensé assez promptement ou assez généreusement, il n'était pas en peine d'en faire la remarque. Colin Muset, un jongleur qui exerçait son métier en Lorraine et en Champagne, nous a laissé une photographie charmante des us et coutumes de son époque dans une chanson où sont mis en relief ses propres mérites et ses nécessités :

Sire cuens, j'ai violé
Devant vous, en vostre osté ;
Si ne m'avez rien doné
Ne mes gages acquité
C'est vilanie *.

* Seigneur comte, j'ai joué de la viole
Devant vous, en votre hôtel,
Vous ne m'avez rien donné
Ni mes gages acquitté,
C'est vilenie.

Foi que doi Sainte Marie
Ainc ne vos sievrai je mie.
M'aumosnière est mal garnie
Et ma malle mal farsie.

Sire cuens, quar comandez,
De moi vostre volonté,
Sire s'il vous vient à gré,
Un beau don car me donez
Par cortoisie.

Talent ai, n'en dotez mie,
De r'aler à ma mesnie.
Quant vois borse degarnie,
Ma femme ne me rit mie.

Par la foi que je dois à sainte Marie !
A ces conditions je ne vous suivrai pas.
Mon aumônière est mal garnie
Et ma malle mal fournie.

Seigneur comte, commandez
Ce qu'à mon égard vous voulez faire ;
Sire, s'il vous vient à gré,
Un beau don me soit donné,
Par courtoisie.

Car j'ai envie, n'en doutez pas,
De retourner dans mon ménage.
Quand j'y reviens la bourse vide,
Ma femme ne me rit pas.

Ains me dit : Sire Engelé,
En quel terre avez esté,
Qui n'avez rien conquesté
Aval la ville ?

Vez com vostre male plie,
Elle est bien de vent farsie.
Honi soit qui a envie
D'estre en vostre compagnie.

Quant je vieng à mon hosté,
Et ma feme a regardé
Derrier moi le sac enflé,
Et je qui sui bien paré
De robe grise,

Elle me dit : Sire Engelé,
En quelle terre avez-vous été,
Que vous n'avez rien gagné
Le long de la ville ?

Voyez comme votre malle plie,
Elle est toute de vent farcie,
Honni soit qui a envie
D'être en votre compagnie !

Quand je viens à ma maison,
Et que ma femme a regardé
Derrière moi le sac enflé,
Et moi qui suis bien paré
De robe grise,

Sachiez qu'ele a tôt jus mise
La quenouille, sans faintise.
Elle me rit par franchise,
Les deux bras au col me lie.

Ma feme va destrousser
Ma male sans demorer.
Mon garçon va abruver.
Mon cheval et conréer.
Ma pucele va tuer
Deus chapons por deporter
A la sause aillie.

Sachez qu'elle a vite jeté bas
La quenouille, sans mentir.
Elle me rit franchement,
Ses deux bras s'enlacent à mon cou.

Ma femme va détrousser
Ma malle, sans tarder ;
Mon garçon va abreuver
Mon cheval, et le panser
Ma servante va tuer
Deux chapons pour les assaisonner
A la sauce à l'ail.

Ma fille m'apporte un pigne
En sa main par cortoisie.
Lors sui de mon ostel sire.
A mult grant joie, sans ire,
Plus que nus ne porroit dire.

Chansons et ballades souffrirent de l'invention de l'imprimerie, mais le coup le plus cruel porté à la profession du ménestrel fut celui qu'il reçut en Angleterre, pendant le règne d'Élisabeth, par l'ordonnance qui défendait de chanter les complaintes et classait le ménestrel lui-même parmi les *manants, les vagabonds et autres mendiants.* Mais d'autre part, l'Angleterre fut aussi le théâtre de la résurrection de la ballade romantique et de son entrée solennelle dans une nouvelle phase de son existence. La publication des *Percy Reliques* (Londres, 1765) fut comme l'inauguration de la période moderne, le commencement d'une époque où les ballades populaires devaient non-seulement être accep-

Ma fille m'apporte un peigne
En sa main, par courtoisie.
Alors dans ma maison je suis roi,
En grande joie, sans fâcherie,
Plus heureux qu'on ne pourrait dire

tées comme faisant partie de la littérature, mais étaient destinées à exercer une influence considérable sur les poètes lettrés, depuis Gœthe et Scott jusqu'à Dante Gabriel Rossetti.

La poésie populaire n'avait pourtant pas manqué d'admirateurs intelligents, parmi les hommes cultivés, même avant cette époque. Montaigne, par exemple, en avait déjà parlé ainsi · « La poésie populère et purement naturelle a des naifvetez et graces par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art : comme il se voit es villanelles de Gascouigne et aus chançons qu'on nous raporte des nations qui n'ont connoissance d'aucune science, ny mesme d'escripture. »

Cependant ce fut seulement après l'apparition du livre de l'évêque Percy (ainsi qu'en attestent les nombreuses fautes de ce livre même) que la classe lettrée prit vraiment au sérieux la chanson populaire. Les *Percy Reliques* furent suivies par le *Volkslieder* de Herder (1782), par les *Minstrelsy of the Scottish Border* de Scott (1802), par les *Chansons populaires de la Grèce* de Fauriel (1824), et par d'autres ouvrages trop nombreux pour être nommés.

Il y eut comme un mouvement irrésistible

de « retour à la nature, » et le monde atigué des formes classiques du dix-huitième siècle, écoutait la fraîche voix de la muse populaire, avec autant de plaisir qu'en éprouvait Giacomo Leopardi à entendre, du triste palais de son père, la voix de la jeune paysanne qui chantait, de l'autre côté de la rue, tout en maniant la navette :

Sonavan le quïete
Stanze, e le vie dintorno,
Al tuo perpetuo canto,
Allor che all'opre fomminili intenta
Sedevi, assai contenta
Di quel vago avvenir che in mente avevi.
Era il maggio odoroso ; e tu solevi
Cosi menare il giorno.
. . . . . . . . . . . .
Lingua mortal non dice
Quel ch'io sentiva in seno.

La chasse aux ballades conduisit sur le chemin de toutes sortes de chansons populaires, et les splendides résultats dont le public jouit depuis ce temps, attestent du zèle qui présida à cette recherche.





# II

Nous avons maintenant à nous occuper brièvement des autres formes de la chanson populaire, où il n'est question ni de héros, ni de paladins, ni de combats. Dans un passé lointain, les gens rustiques trouvaient plaisir et consolation à chanter les événements marquants de leur vie obscure, ou à les faire chanter par d'autres personnes de leur condition, douées d'une habilité spéciale dans cet art. Ainsi il y avait des chants pour noces et pour funérailles, et des chansons pour célébrer les moments culminants de la saison agricole et pastorale. Je dépasserais mon but en parlant ici des festivals qui avaient lieu à l'époque des vendanges et de l'influence exercée sur le drame par le culte de Dionysos. Je m'attarderai plutôt à considérer un instant les rapports de la poésie avec un autre événement d'une grande importance : la Moisson.

Il paraît qu'en Phrygie et en Sicile les Grecs donnaient le nom générique de *Lityerses* aux chants des moissons, et la manière dont ce nom leur fut acquis nous offre un exemple instructif du mode de formation des mythes naturels. Lityerses était le fils du roi Midas : roi lui-même, il était aussi un moissonneur célèbre, et son plaisir habituel était de se battre avec ses camarades ou avec les étrangers que le hasard conduisait sur son chemin. A ce point, les récits sont disparates. D'un côté, on raconte qu'ayant l'habitude de tuer tous ceux qu'il parvenait à vaincre, il fut à son tour mis à mort par Hercule, et de l'autre, qu'il fut tué par un inconnu qu'il avait provoqué et dont la force se trouva surpasser la sienne.

D'après la seconde version, il n'immolait pas ses victimes, mais se contentait de les battre après les avoir liées en gerbes.

On est cependant d'accord sur la mort violente du moissonneur Lityerses, et sur le fait que la première *Lityerses* fut composée pour consoler Midas de la perte de son fils.

Or, si nous considérons Lityerses comme l'agriculteur typique, et son antagoniste comme la *Croissance* ou le Génie de la végétation, la fable peut se lire de la manière

suivante : L'homme et la nature sont en lutte continuelle ; l'homme est souvent vainqueur, mais s'il pèche par présomption, le temps viendra où il se trouvera obligé de céder à son tour. La coutume de se disputer la dernière gerbe est assez communément usitée, même de nos jours. Les moissonneurs dans le Bas-Maine ornent cette gerbe de fleurs, et après l'avoir attachée à un poteau fortement enfoncé dans la terre, ils vont appeler le fermier, sa femme et tout la personnel de la ferme pour aider à l'ébranler; puis, lorsque les derniers liens viennent à se briser, on l emporte en triomphe.

La *Fête de la gerbe*, comme on l'appelle, est tellement populaire, que, lors de l'insurrection des Chouans, leurs chefs se trouvaient obligés de permettre aux paysans-soldats d'aller célébrer cette fête dans leurs villages, sans quoi ils auraient déserté en masse. Même de nos jours, dans le nord de l'Allemagne, le paysan, dans la croyance que le Génie de la végétation réside dans la dernière gerbe, lui assigne une place d'honneur au festin, et lui sert une double portion de gâteau et de bière. Ce sacrifice propitiatoire fait de la gerbe l'amie du cultivateur[1].

[1] Pour plus de détails sur les usages de la

Une ou deux des anciennes *Lityerses* ont été heureusement conservées, et de plus sous une forme qui est probablement à peu près leur forme populaire d'origine. L'une d'elles, en distiques, racontant l'histoire du fils du roi Midas, se trouve dans une tragédie de l'ancien poète syracusien Sosibuis, tandis que celle qui suit est empruntée à la dixième idylle de Théocrite :

« Venez, maintenant, venez écouter les chansons du dieu Lityerses.

Puisse Demeter, pourvoyeuse de fruits, accorder de nombreuses gerbes aux champs de blé;

Et que le champ soit habilement ensemencé, et que l'épi mûrisse, et que la moisson soit abondante.

Faites bien votre besogne, vous qui liez les gerbes, pour que les passants

Ne vous disent point: « Propres à rien, vous ne méritez pas une parcelle de vos gages. »

Que toute gerbe coupée par la faux soit tournée vers le vent du nord,

moisson en Allemagne, voir l'intéressante brochure du rév. J. Van den Gheyn, S. J., intitulée : *La Mythologie comparée et les travaux de Guillaume Mannhardt,* Bruxelles, 1885.

Ou exposée à l'ouest, car ainsi le grain gonflera.

Vous, les batteurs de blé, prenez garde au sommeil de midi,

Parce qu'alors se sépare plus facilement la balle de la graine.

Moissonneurs, commencez votre besogne dès que l'alouette s'élève dans les airs,

Et lorsque celle-ci disparaît pour dormir, cessez le travail, après vous êtes reposés pendant que le soleil brûle davantage.

Bénie et heureuse est la vie de la grenouille, car elle n'est jamais en peine

De savoir qui lui versera à boire, ayant toujours de l'eau à sa soif.

Vous ferez bien, ô très parcimonieux régisseur, de faire bouillir au plus vite nos lentilles;

Et prenez garde de ne pas vous couper les doigts, en vous efforçant de les morceler en imperceptibles atomes.

Voilà quelles sont les chansons bonnes à chanter par les laboureurs pendant la moisson. »

Comme dans la chanson de Théocrite, on trouve dans presque toutes les chansons modernes, relatives à la moisson, quelque allusion à la faim et à la soif. Il suffit de

citer comme exemple une chanson chantée par les jeunes moissonneuses de Castergnano dei Greci (Terre d'Otrante) :

Réjouissez-vous, ô camarades,
Ne vous en allez pas si tristement !
J'ai vu des choses que vous ne pouvez voir,
J'ai vu la fermière qui pétrissait de la pâte,
C'est-à-dire qui faisait des macaroni.
Et elle les fait pour que nous les mangions,
Pour que nous donnions l'assaut à la mois-
[son comme des lions,
De manière que fermiers et maîtres s'en
[réjouissent [1]

Je passe maintenant à ce vieux magasin de bric-à-brac qui contient nombre de traditions populaires, la *nursery*. Les enfants avec ce sentiment de conservation qui leur est propre, ont amassé une quantité de chiffons de toute espèce, qui, par leur bigarrure même et par l'énigme bien souvent insoluble de leur origine, exercent une sorte de fascination. Les enfants des quatre quartiers du globe répètent la même formule magique, paroles, qui pour être absolument

[1] *Studi sui dialetti greci della Terra d'Otranto*, del prof. dott. Giuseppe Morosi. Leece, 1870.

vides de sens aux adultes, n'en jouissent pas moins d'une universalité refusée à tout article de foi. Que peut signifier, par exemple, le jeu du colimaçon ? Pourquoi le prie-t-on avec tant d'insistance de vouloir montrer ses cornes ?

Colimaçon borgne,
Montre-moi tes cornes !
Je te dirai où ta mère est morte,
Elle est morte à Paris, à Rouen,
Où l'on sonne les cloches.

Les enfants un peu plus avancés en âge nous ont conservé une espèce très importante de chansons généralement connues sous le nom de *rondes*. Tout le monde connaît la ronde célèbre du Pont d'Avignon:

Sur le pont d'Avignon
Tout le monde y danse, danse,
Sur le pont d'Avignon
Tout le monde y danse en rond,

Les beaux messieurs font comme ça,
Sur le Pont d'Avignon
Tout le monde y danse, danse,
Sur le Pont d'Avignon
Tout le monde y danse en rond.

Après les messieurs qui saluent, viennent les demoiselles qui font la révérence, et puis les couturières cousant, les charpentiers sciant le bois, les lavandières lavant le linge. Cette ronde est une heureuse manifestation de ce que Paul de Saint-Victor appelait « cet instinct inné de l'imitation qui fait simuler à l'enfant les actions viriles [1]. »

Le théâtre est en germe dans cet instinct. L'origine de tous les spectacles a été une représentation ayant pour but l'amusement des acteurs mêmes, et il n'y a pas à douter que le jeu du chant ne jette beaucoup de lumière sur les commencements des représentations scéniques.

Il est souvent question, dans les rondes, d'amour et de mariage, et évidemment beaucoup d'entre elles n'ont pas été composées ni pour les jeunes enfants qui les chantent maintenant, ni par des enfants. Il y en a même dans le nombre qu'il serait bon d'oublier. Mais la grande majorité a pour base quelque petit drame innocent dont on peut dire : honni soit qui mal y pense. Il est à remarquer qu'en plusieurs de ces divertissements la verve satirique a libre cours ; dans le *Gentilhomme espagnol*, par exemple, qui a

[1] *Les deux masques*. Tome 1er, page première.

été joué dans toute l'Europe et dans toute l'Amérique. L'amoureux dans cette pièce, après avoir offert tout l'argent possible pour obtenir sa fiancée, en donnerait autant pour se défaire de sa femme. Même remarque pour la *Lek* ou ronde suédoise, dans laquelle les compagnes d'une jeune fille, voulant éprouver ses sentiments, lui annoncent la mort de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Elle les écoute avec une tranquillité parfaite ; mais lorsque ses amies ajoutent que son fiancé est mort, elle tombe aussitôt à la renverse, évanouie. Alors les jeunes filles font ressusciter toute la famille, sans produire le moindre effet, mais à peine la jeune fille entend-elle que son fiancé est en vie et bien portant, qu'elle se relève et s'élance à la poursuite de ses persécutrices.

A mon avis, il n'y a pas de spécimen plus remarquable de la ronde ou jeu de la chanson, que celle appelée Jenny Jones. (Sous cette appellation prosaïque, nous reconnaissons le doux nom original de *Jeanne ma joie*). Je ne sais si ailleurs que dans les populations qui parlent l'anglais sur les deux rives de l'Atlantique, cette ronde est en cours. La version suivante en a été recueillie par moi de la bouche des villageois de Bocking dans le comté d'Essex.

Nous venons voir Jenny Jones,
Comment va-t-elle maintenant ?
— Jenny lave, lave, lave,
Jenny lave vous ne pouvez la voir maintenant.

Nous venons voir Jenny Jones,
Comment va-t-elle maintenant ?
— Jenny plie, plie, plie,
Vous ne pouvez la voir maintenant.

Nous venons voir Jenny Jones,
Comment va-t-elle maintenant ?
— Jenny empèse, empèse,
Vous ne pouvez la voir maintenant.

Nous venons voir Jenny Jones,
Comment va-t-elle maintenant ?
— Jenny repasse, repasse, repasse,
Vous ne pouvez la voir maintenant.

Nous venons voir Jenny Jones,
Comment va-t-elle maintenant ?
— Jenny est malade, malade, malade,
Jenny est malade, ainsi vous ne pouvez la voir maintenant.

Nous venons voir Jenny Jones,
Comment va-t-elle maintenant ?

— Jenny se meurt, se meurt, se meurt,
Jenny se meurt, ainsi vous ne pouvez la voir maintenant.

Nous venons Jenny Jones,
Comment va-t-elle maintemant ?
— Justement Jenny est morte, morte, morte,
Jenny est morte, ainsi vous ne pouvez la voir maintenant.

Pourrons-nous venir aux funérailles ?
— Oui.

Mettrons-nous du rouge ?
— Le rouge est pour les soldats ; vous ne mettrez point de rouge.

Mettrons-nous du bleu ?
— Le bleu est pour les marins ; vous ne mettrez point du bleu.

Mettrons-nous du blanc ?
— Le blanc est pour les noces ; vous ne mettrez point du blanc.

Mettrons-nous du noir ?
— Le noir est pour les funérailles ; venez donc en noir.

Alors on emporte et l'on enterre Jenny. C'est-à-dire que deux des fillettes, s'emparant d'elle et suivies des autres qui se lamentent doucement, vont la déposer sur l'herbe.

La première tragédie jouée — tragédie qui date d'avant Eschyle — ressemblait peut-être à cette ronde. Dans tous les cas, elle sert à nous rappeler que le goût du tragique se développe très vite, sinon dans la vie de l'humanité, au moins dans celle de l'individu. « Quel est ce motif, dit saint Augustin, qui fait que les hommes veulent ressentir de la tristesse à la vue des choses funestes et tragiques qu'ils ne voudraient néanmoins pas souffrir? Car les spectateurs (au théâtre) veulent ressentir de la douleur, et cette douleur est leur joie. D'où vient cela, sinon d'une étrange maladie de l'esprit [1] ? »

Le docteur Pitré donne la description suivante d'un jeu sicilien. Un enfant se couche de tout son long faisant semblant d'être mort tandis que ses camarades l'entourent en chantant une chanson funèbre des plus lamentables. De temps en temps, l'un d'eux s'approche de lui et lui soulève un bras ou une jambe, qu'il laisse retomber aussitôt, comme pour s'assurer qu'il est réellement mort. Plei-

[1] *Confessions*, livre III, chapitre II.

nement édifiés sur ce point, ils procèdent aux funérailles, mais non sans avoir préalablement tous embrassé leur compagnon en signe d'adieu. Celui-ci, à moitié suffoqué et fatigué de sa position pénible, se relève vivement et saute sur le dos du plus agressif de ses camarades, qui se trouve alors obligé de l'emporter loin de la scène du jeu. Il est probable que le jeu des funérailles est un amusement fort ancien ; et c'est à un jeu de ce genre sans doute que le texte suivant fait allusion : « *Similis est pueris sedentibus in* « *fero, qui clamantes coæqualibus dicunt :* « *Cecinimus vobis, et non saltastis, lamenta-* « *vimus, et non planxistis.* »

Quoique les mystères et les moralités fussent à leur origine des rejetons de l'ancien drame arrivé à la maturité plutôt qu'une plante de croissance purement populaire, leur place est néanmoins marquée d'avance dans toute esquisse de littérature populaire. Leur institution est due à des ecclésiastiques, et leur but était de rivaliser avec les drames païens ou laïques, qui étaient si en faveur dans les premiers siècles du christianisme ; l'Église s'efforçant, selon sa coutume, de tuer par la concurrence là où elle ne pouvait étouffer par la proscription. Les mystères et autres représentations de même genre, tout

en n'étant pas du domaine de la poésie illettrée, en occupent néanmoins les confins, un terrain vague, surchargé de matière, dont l'exacte classification sera toujours une tâche difficile et même impossible à accomplir.

A toute la série des épopées, des chansons de geste, des ballades romantiques, aux chants d'occasion ou de cérémonie, aux rondes enfantines et aux drames rustiques, il faut ajouter la classe nombreuse des chansons lyriques purement personnelles dont le sujet exclusif et unique est l'amour. La qualité dominante de toutes les chansons d'amour populaires est une sincérité si évidente qu'il est douteux qu'on en puisse trouver de semblable dans toute la série subséquente des chansons amoureuses littéraires. L'amour est pour ces chanteurs un sentiment tellement sérieux, que, tout en s'élevant à de grandes hauteurs, ils ne dépassent jamais la région de la vérité. « La passion parle là toute pure, » comme disait Molière de cette vieille chanson :

— Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallut quitter
L'amour de ma mie,

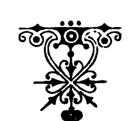
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie; oh gay!
J'aime mieux ma mie.

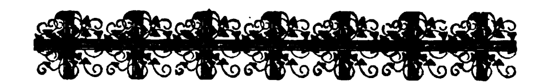
Durant le dernier de mi-siècle, nombre infini, presque incroyable, de chansons d'amour populaires a été enregistré grâce à des collectionneurs qui, à l'égal du docteur Pitré en Sicile, ont, tout en honorant leur patrie, rendu un service des plus durables à la littérature. Il a été constaté qu'en Italie, en Espagne et en Portugal, il y a des chansons différentes par la forme, mais qui se ressemblent considérablement dans le fond. D'où aura jailli la source originelle de ce fleuve lyrique ? Plusieurs savants croiraient la trouver en Arabie ; tandis que d'autres, armés des idylles de Théocrite et de Bion, sont prêts à conclure que les paysans du Sud ont toujours chanté comme ils chantent maintenant. Quelle que soit la théorie qui doive être acceptée en dernier lieu, il est certain que les chants d'amour populaires des nations méridionales ne peuvent être rangés parmi les cadeaux les moins précieux que nous ayons reçus du poète illettré et sans culture.

Dépourvu d'autres livres que son propre

cœur et le ciel étoilé, et après avoir été méconnu et dédaigné pendant très longtemps, celui-ci vient d'être élevé au rang qui lui appartient, auprès du trône de son illustre et célèbre confrère, le poète littérateur accompli.

Le dieu Pan siège de plein droit à côté d'Apollon.





# L'IDÉE DU DESTIN

DANS LES

# TRADITIONS MÉRIDIONALES

## I

Dans les âges primordiaux de la Grèce et de l'Italie, la foi dans l'intervention du Destin avait une force vitale et pénétrante propre seulement à ces contrées.

« Rien n'est plus inexorablement terrible pour l'homme que le Destin, » nous dit Sophocle. C'était là l'ombre qui jetait un voile immense sur la vie hellène si ensoleillée, et toute baignée de lumière.

La Grèce entière, hommes et dieux, s'inclinait devant ce mot que Victor Hugo avait vu, ou s'imaginait avoir vu gravé sur les murs de Notre-Dame : Ἀναγκη.

La Fatalité seule, parmi les pouvoirs surnaturels, n'avait pas été représentée par

l'homme à son image. Étant implacable, et étendant son pouvoir dans le monde entier, elle n'avait pas d'asiles sacrés. Elle ne pouvait être ni achetée par la richesse, ni tenue en respect par la vaillance héroïque. Tous devaient obéir; la divinité n'avait pas de sectes spéciales de fidèles. Aucun homme ne l'adorait, beaucoup gémissaient sous ses coups, mais tous discernaient vaguement en elle l'instrument aveugle d'une justice pure.

Si les hommes de ces temps n'ont pas appelé les lois du Destin « la vérité éternelle », selon le mot de Herder, toutefois ils furent rapprochés de l'idée d'un univers gouverné par des lois morales, bien plus par leurs conceptions de la fatalité que par n'importe quelle autre hypothèse spéculative.

La croyance dans le Destin eut son cortège de croyances accessoires.

Les Parques et les Erinnyes représentaient les anges ténébreux de la fatalité. Et pour répondre au double besoin de la superstition et du matérialisme, la Destinée impersonnelle elle-même prit la forme de la *Tyché* grecque et de cette *Fortuna* qui, à Rome, n'avait pas moins de huit temples à elle seule. Il y existait des personnes, il est vrai, qui ne voyaient dans la *Fortuna* que l'ancienne *Dira Necessi-*

*tas*, mais pour l'esprit populaire elle était bien plus près du hasard que la nécessité : c'était d'elle que jaillissait l'accident favorable plus propre à assurer le succès que toutes les plus subtiles combinaisons humaines. Les Romains ne demandaient pas seulement à un chef militaire d'avoir le talent, l'habileté, la trempe, ils s'enquéraient aussi s'il était *felix*, c'est-à-dire heureux, fortuné. Du moment où l'on arriva à se rendre compte que la vie était, en somme, chose peu agréable, et que l'on vit souvent la chance aller à ceux qui la méritaient le moins, il s'ensuivit l'assez logique conséquence que la fortune était capricieuse, aveugle, et même immorale. Elle arriva sous cet aspect jusqu'au moyen âge, ayant survécu à toutes les figures du Panthéon romain.

C'est ainsi que le Dante la trouve ; aussi demande-t-il à son guide ce qu'elle est, en réalité, cette Fortune :

Maestro, dissi lui, or mi di' anche :
Questa fortuna di che tu mi tocche
Che è, che i ben del mondo ha si tra branche ?

Dante n'éprouvait guère de plaisir à s'arrêter longtemps devant tous les moulins à vent qu'il rencontrait sur son chemin ; tout

ce qu'il cherchait était d'en rendre compte d'une façon satisfaisante. C'est pourquoi il ne répondit pas à sa propre question, par le proverbe toscan qui dit : *Chi crede in sorte non crede in Dio*, — Celui qui croit au Destin ne croit pas en Dieu — il essaya au contraire de prouver qu'on pouvait concilier les deux croyances [1].

Les paysans, les *pagani* de l'Italie, n'ont pas donné leur nom pour rien à tout un système de l'antiquité. Ils en étaient les derniers et plus fidèles suivants, et de nos jours encore leur être intime est comme baigné pas ces sources de l'antique.

Ils ont conservé bien des pensées du monde ancien, tout comme ils ont gardé religieusement les vielles faïences et les poteries des temps passés. Dans les fermes isolées de la Toscane et même dans les auberges des villages, la femme qui vous éclaire jusqu'à votre chambre porte à la main une lampe identique de forme à celles que l'on trouve dans les tombeaux étrusques. Dans les provinces napolitaines, la jeune fille qui vous donnera à boire apportera l'eau dans une cruche que l'on ne saurait distinguer des amphores de Pompeï. Un étranger chassant

[1] Dante. *Inferno*, Canto VII.

dans la campagne romaine s'entendra souvent interpeller par les bergers et les gardiens de troupeaux avec le « *Tu* » des Romains. Le peuple italien vivant est le plus intéressant des vestiges classiques.

La religion même du pays a aidé à perpétuer des pratiques plus vieilles que l'Italie. Comment est-il possible de voir l'humble sanctuaire érigé près du clos ou du champ de maïs, avec son offrande de fleurs, et sa guirlande de buis suspendue devant la douce image de quelque saint protecteur de l'endroit, sans se rappeler ce que le chœur dit à Admète : « N'estime pas, ô Roi, la tombe de ta femme, comme s'il s'agissait d'un trépassé vulgaire. Fais en sorte plutôt qu'elle soit l'objet d'une pieuse vénération, et qu'elle devienne ainsi une cynosure pour le voyageur. Et lorsqu'un de ces passants la rencontrera sur sa route, il la saluera de ces mots : « Ici repose celle qui a donné sa vie pour son mari ; maintenant elle est à tout jamais parmi les élus. Salut, ô esprit béni, sois-nous propice et aide-nous ! Voilà les mots qu'on prononcera. »

Peut-on mettre en doute que les honneurs catholiques pour les morts, que même cette adoration de la Vierge, dont le culte s'est insinué si mystérieusement et apparemment

avec si peu de raison dans la doctrine chrétienne, ait eu sa naissance non pas dans les conciles des prêtres et des scolastiques, mais dans la greffe inconsciente faite par le peuple italien d'une foi nouvelle sur un vieux tronc?

Avec cette persistance de la pensée que l'on peut observer dans les choses extérieures les plus futiles comme dans les mouvements les plus profonds de l'âme, il serait étrange que l'esprit italien eût cessé de s'occuper de la destinée. Le *folk-lore* du pays montre mieux le moule où l'on a façonné les anciennes spéculations, et jusqu'à quel point elles ont subi des changements, soit par l'assimilation de ce qui était nouveau, soit par le retour à un ordre d'idées plus ancien.

On raconte à Venise l'histoire de ce fermier qui s'était mis en tête de trouver *un juste* pour servir de parrain à son nouveau né. Il prit l'enfant dans ses bras et s'en alla sur la grande route à la recherche du *Juste*. Il marcha longtemps sans rencontrer personne ; à la fin il trouva un homme — qui était Notre Seigneur — auquel il dit : « J'ai cet enfant à faire baptiser, mais je ne veux pas le confier à quelqu'un qui ne soit pas juste. Êtes-vous juste ? » Ce à quoi Notre Seigneur répondit : « Mais je ne sais vraiment pas si je suis juste. »

Le paysan alors s'en alla plus loin, et ayant rencontré une femme — qui était la Sainte Vierge, — il lui dit de nouveau : « J'ai cet enfant à faire baptiser, mais je ne veux le confier qu'à quelqu'un qui soit juste. Êtes-vous juste ? » — « Je ne sais pas » répondit la Sainte Vierge, « mais si vous allez plus loin, vous trouverez une autre femme qui est juste. » Notre homme se porta donc un peu plus loin, et en effet il trouva une autre femme, qui était la Mort. Il répéta son discours et le termina en demandant comme d'habitude : « Êtes-vous juste ? » — « Ma foi, oui ! Je crois que je suis juste, » répondit la Mort. « Mais baptisons d'abord l'enfant; je vous montrerai après si je suis juste. »

L'enfant fut donc baptisé. Après quoi, cette femme conduisit le père dans une longue chambre où se trouvait un nombre infini de lampes allumées.

« Grand Dieu ! s'écria le paysan tout étonné, que signifient toutes ces lumières ? »

Et la Mort de répondre :

« Ce sont les lumières de toutes les âmes qui se trouvent dans le monde. Aimeriez-vous à voir cela de près ? Venez avec moi. Tenez, voici la vôtre, et voici celle de votre fils. »

Le paysan s'approcha et vit que sa lampe était près de s'éteindre.

« Et quand il n'y a plus d'huile ? demanda-t-il à la Mort. »

« Alors, répondit cette dernière, il faut que l'on vienne avec moi, car je suis la Mort. »

« Oh ! de grâce ! s'écria le pauvre homme, laissez que je mette un peu de l'huile qui remplit la lampe de mon fils dans ma lampe à moi ? »

« Non répondit la Mort, jamais, je ne me prête à ces sortes d'indélicatesses. Vous cherchiez quelqu'un de juste et vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Maintenant, rentrez chez vous et mettez vos affaires en ordre, car je vous attends. »

Ici nous rencontrons un fatalisme sévère, peut-être même plus oriental qu'antique :

... Dieu donne à tout homme une vie, comme une lampe ; et à chaque lampe il donne la mesure d'huile qui lui est due...

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Les sectateurs de Mahomet disent qu'il y a dans le ciel des arbres dont chaque feuille porte écrit le nom d'un être humain ; et que lorsqu'une de ces feuilles vient à sécher et tombe, l'homme dont le nom est écrit sur

cette feuille meurt aussitôt. La conception de la vie humaine liée étroitement avec quelque chose en dehors de cette même vie se trouve à la base de toutes les croyances primitives. Dans un conte indien, on voit la vie d'un enfant dépendre d'un collier d'or qui se trouve dans le cœur d'un poisson. Dans un autre conte, la vie d'une femme est irrévocablement liée à celle d'un oiseau. Lorsque l'oiseau est tué, la femme doit mourir. Dans un troisième, un prince plante un arbre avant de partir en voyage, disant à ceux qu'il laisse derrière lui : « Cet arbre est ma vie. Quand vous verrez l'arbre vert et florissant, ce sera signe que ma santé est bonne et que tout va bien. Si l'arbre dépérit, vous pouvez être certains que je suis malade. Si l'arbre sèche tout à fait, cela voudra dire que je suis mort. »

D'après une légende très répandue, ayant cours depuis l'Esthonie jusqu'aux Pyrénées, il y eut un temps où tous les hommes connaissaient d'avance l'heure de leur mort. Un jour le Christ descendit sur la terre et vit un homme occupé à fermer un enclos par une haie de paille.

« Votre travail n'aura pas une bien longue durée, dit-il à cet homme. »

Ce à quoi l'homme répondit :

« Cela durera autant que ma vie, et cela me suffit. »

Depuis ce jour, raconte la légende, le Christ empêcha que les hommes connussent le jour de leur mort.

Les populations de l'Italie méridionale vivent dans la croyance que, du moment où un homme vient au monde, son avenir est décidé de tous points, et que tout homme n'a qu'un bien faible pouvoir de modifier les immuables sentences du Destin. Il y a des jours de naissance heureux et d'autres qui sont néfastes, comme des circonstances fortunées ou malheureuses qui accompagnent cette entrée dans le monde et dont l'influence se fait sentir à toutes les périodes de l'existence. Celui qui est né dans la dernière période de l'année est certain d'arriver toujours et partout en retard. Il est très malheureux de venir au monde quand il n'y a pas de lune. Anciennement, la lune symbolisait à la fois la Fortune et Hécate, déesse des enfers et de la magie, avec laquelle la Fortune était parfois confondue.

Les enfants calabrais chantent encore de nos jours à la lune naissante : « Lune! sainte lune! envoie-moi la fortune! Tu resplendis, je serai heureux! »

A Cagliari aussi, il est un refrain chanté par les enfants qui dit : « Lune, ma lune, donne-moi l'argent et la fortune ! »

Il faut sans aucun doute chercher dans les phases changeantes de la lune la raison première de cette identification :

« Le vent, les femmes et la fortune changent comme la lune » dit un proverbe basque.

A tout cela il faut ajouter l'influence de la lune sur certains phénomênes terrestres ; influence appréciable dans ses effets mais mystérieuse dans ses causes pour les observateurs ignorants, toujours portés à amplifier ce pouvoir occulte et à lui trouver des relations avec les forces inexplicables dont l'esprit populaire est frappé. En Italie, dans certaines classes, on n'entreprend rien dans l'existence sans avoir préalablement consulté le *lunario*.[1] Les jardiniers, maraîchers et paysans ne font certaines plantations et certaines semences si ce n'est pendant le premier quartier de la lune. La coupe des bois est réservée pour le dernier quartier. On observe scrupuleusement ces règles et d'autres

[1] On appelle *lunario*, un calendrier où sont marqués les phénomènes terrestres et célestes périodiques, jour par jour.

encore bien plus fantasques. Mais la tradition populaire est là, pour menacer d'insuccès ceux qui négligent ces précautions.

Dans les provinces napolitaines, les vieilles femmes vont dans les cimetières, la nuit, et comptent combien il y a de tombes éclairées par la lune ; le chiffre total leur donne le nombre qu'il faut jouer à la loterie de l'Etat. Les combinaisons extraordinaires dictées par la superstition et maintenues vives par les loteries publiques sont aussi innombrables que variées et complexes. Il ne peut mourir quelque personne marquante sans que des milliers de Napolitains se livrent aux calculs les plus alambiqués sur les dates de sa mort, de sa naissance, etc... dans l'espoir d'arriver à attraper des numéros gagnants pour la loterie. Le plus curieux, c'est que parfois ces pratiques absolument païennes ont été favorisées étrangement par la chance, par le hasard, par le fait dont le nom importe peu. Lorsque Pie IX mourut, les pertes du Gouvernement italien furent énormes; ily a quelques années les numéros joués d'après la mort du patriote De-Sanctis gagnèrent des sommes dépassant deux millions de francs.

Le sentiment de dépendance dans les mains de la destinée est plus fort dans les contrées

où l'homme a moins de pouvoir sur la nature. Les relations entre la nature et l'homme affectent non seulement la vie sociale, mais aussi les systèmes théologiques et politiques de races humaines tout entières. Un Arménien fort distingué par la culture de son esprit et qui habite Venise, fit en Angleterre une course d'une semaine, pendant le mois de juin. Durant son séjour il ne cessa jamais de pleuvoir, et lorsque il laissa Douvres, les falaises blanches étaient enveloppées d'un brouillard impénétrable.

« Je me demandai, écrivait-il, en notant ses impressions, comment il se pouvait faire qu'une grande nation existât derrière ces vapeurs épaisses. » Il aurait dû réfléchir qu'il fallait chercher le secret de cette force et de cette puissance dans la lutte continuelle et continuellement victorieuse d'un peuple robuste contre un âpre climat. Bien différentes sont les conditions de ces contrées où le soleil fournit tous les fruits de la terre, sans que l'homme soit obligé de se donner presque d'autre peine que de les cueillir, jusqu'à ce qu'un beau matin de printemps, un tremblement de terre arrive qui engloutit tout. Les chansons sur la chance ou plutôt sur la mauvaise chance, sont presque toutes écloses dans les Calabres. Il existe des variations

innombrables sur le thème unique de la prédestination dans le malheur.

« Déjà, dans le sein de ma mère je commençai à être persécutée par le sort. Mes langes furent découpés par la mélancolie.

« Lorsque nous allâmes à l'église pour le baptême, la femme qui me portait dans ses bras mourut en chemin ; et mon parrain, celui qui me tenait sur les fonts, me dit, en sortant de l'église : « Tu es née infortunée, ô ma fille ! »

Voici encore une autre chanson :

« Je suis né misérable et par une nuit où la lune était voilée. Habillé de deuil et poursuivi par la mauvaise fortune, je fais voile sur une mer de douleurs et de peines. »

Et cette autre :

« Je suis maudit ! Car contre moi ont conspiré le ciel, la fortune, le destin, et les quatre éléments ont décrété que jamais je n'aurais de prospérité. La terre voudrait m'engloutir ; l'air suffoque mon souffle ; et l'eau coule avec mes larmes pendant que le feu brûle mon pauvre cœur. »

Et puis encore cette troisième :

« Je fus créé sous l'influence d'une étoile néfaste. Jamais je n'ai eu une heure de bonheur. J'ai été abandonné par mes amis, et renvoyé par ma maîtresse. Les cieux ont conjuré contre moi, et je suis la victime des étoiles, des planètes et de la fortune. Si mon lot ne doit pas être meilleur ici-bas, je demande à la terre de s'ouvrir et au sépulcre de m'engloutir ! »

Le malheureux s'imagine ensuite que la mer, même là où elle est plus profonde, fut séchée à l'époque de sa naissance : et les sources furent taries, et toutes les fleurs dans tout le monde séchèrent sur leurs tiges ; et les oiseaux chantaient dans leur langage : « Je suis l'homme le plus malheureux de la terre ! » L'amitié est un leurre : « J'étais l'ami de tout le monde, et le véritable ami de mes amis. Ma vie, je la comptais pour rien. Mais malheur à celui qui compte sur l'amitié des hommes. Tous les amis vous abandonnent au moment du besoin et s'éloignent de vos peines. »

Rien d'heureux ne peut jamais arriver à celui qui est né pour le malheur : « Je suis né

au large, sur la mer, au milieu de Turcs et de Mores. Une bohémienne voulut me dire la bonne aventure. « Creuse, » me dit-elle, « et tu trouveras un riche trésor. » Je m'empressai de creuser la terre, mais je n'ai trouvé ni argent, ni or. Maudite soit la menteuse qui m'a trompé. Mais celui qui est né dans l'affliction meurt désespéré. »

Et la longue plainte continue sur ce ton, parfois enfantin, mais tragique aussi dans son insistance désolée.

Cette complainte de Nardo peut passer en abrégé, pour le modèle du genre :

Les cieux étaient voilés, le jour de ma nais-
[sance,
Me disant de chasser à jamais l'espérance.
Et depuis le berceau, le sort qui m'a maudit
M'accable de ses coups cruels et sans répit.
J'aimais ! Et mon amour fut payé par la
[haine ;
Car le malheur me tient rivé, comme à la
[chaine.
Si la Lune et Vénus ont pâli dans les cieux,
C'est que je suis maudit et méprisé des
[Dieux.

Les Calabrais ont un esprit du foyer, appelé *Auguriellu*, qui fait ses apparitions

habillé en moine, et qui aime à se tenir spécialement près des berceaux d'enfants. On croit qu'il est un des anges déchus les moins coupables et les moins sévèrement punis. Il ne fait pas de mal, et, s'il est bien traité, il rend même des services à l'occasion. En Sicile, certains esprits, appelés *Donne di casa*, — femmes du foyer, — veillent aussi sur le sommeil des enfants. Toutefois, dans aucune partie de l'Italie, on ne trouve aucune tradition vivante, même lointaine, des Parques. A l'encontre, en Grèce, les trois terribles sœurs sont encore honorées par des rites propitiatoires, et elles figurent fréquemment dans le *folk-lore* albanais et bulgare. Une chanson bulgare les réprésente portant la destinée de l'Enfant Jésus

Dans le recueil des contes albanais de Auguste Dozon, on trouve un récit appelé *L'Enfant vendu*, qui roule entièrement sur les Parques, et où il est raconté ceci :

Il y avait un homme et une femme d'âge qui n'avaient point d'enfants. A la fin, après je ne sais combien d'années, Dieu leur envoya un fils, et grande fut leur joie de ce don du Seigneur qui ne les avait pas oubliés. Deux nuits avaient déjà passé depuis la naissance, et l'on approchait de la troisième où

les trois femmes devaient venir pour assigner à l'enfant sa propre destinée.

Cette nuit il pleuvait si fort que personne n'osait mettre le nez dehors de peur d'être emporté par les eaux et noyé. Toutefois un Pacha qui était en route, vint frapper pendant la tourmente à la porte du vieillard en ui demandant l'hospitalité pour la nuit Celui-ci voyant qu'il avait à faire à un personnage d'importance, se réjouit infiniment et s'empressa de l'accueillir dans sa maison. Il le mit à la place d'honneur, près du foyer, alluma un grand feu, lui donna à manger ce qu'il put trouver, et, mettant dans un coin certains objets, il fit de la place au cheval du Pacha. Car la maison n'était couverte qu'à moitié, et une partie de la toiture manquait.

Lorsque le Pacha se fut rechauffé, reposé et restauré, il n'eut plus qu'une chose à faire : s'arranger pour la nuit et dormir. Mais comment dormir lorsqu'on porte avee soi je ne sais combien de milliers de piastres ?

Cette nuit, ainsi que nous l'avons déjà dit, les trois femmes devaient venir pour apporter à l'enfant son lot de destinée. Elles arrivèrent, en effet, et s'assirent près du foyer. A leur vue, le Pacha éprouva une grande frayeur, mais il se tint coi et se garda bien de faire le moindre bruit.

Mais laissons le Pacha, et occupons-nous des trois femmes.

La première des trois dit : « Cet enfant ne vivra pas longtemps ; il mourra bientôt. » La seconde parla à son tour, répondant à la première : « Cet enfant vivra plusieurs années, et puis il mourra de la main de son père. » Enfin la troisième prit la parole en ces termes : « Que dites-vous, mes amies ? Cet enfant vivra assez longtemps pour tuer le Pacha que vous voyez assis là, pour lui enlever son autorité et pour épouser sa fille. »

Il faut lire dans les intéressantes pages de M. Dozon comment le Pacha fut *glacé de frayeur*, ce qu'il fit pour persuader le vieillard de lui céder l'enfant, sous prétexte de l'adopter, et toutes ses vaines tentatives pour essayer de s'en défaire. Bien que ce ne soit pas spécifié, il semble que les deux premières femmes se soient trompées dans leurs prédictions, plutôt pour avoir mal interprété, ou imparfaitement saisi les évènements futurs, que par absolue ignorance de l'avenir.

Dans l'Inde, le Dieu Vidhata-Purusha écrit une sorte de sommaire des événements qui s'accompliront pendant l'existence, sur le front de chaque enfant, six jours après sa

naissance. La distribution de la bonne et de la mauvaise fortune appartient à Lakshmi et à Sani, qui une fois se trouvèrent en désaccord dans le ciel. Sani, distributeur du mal, ayant dit qu'il occupait un rang plus élevé que la bienfaisante Lakshmi, les dieux et les déesses se rangèrent en nombre égal des deux côtés. Force fut d'en appeler au jugement de quelque mortel honnête et juste. A cet effet les deux parties se portèrent auprès d'un homme de bien, sage et riche, appelé Srivatsa, ce qui veut dire *enfant de la fortune*, Sri étant un des noms de Lakshmi. Mais Srivatsa ne savait pas trop comment se tirer d'affaire dans la crainte d'offenser un des deux célestes plaideurs. A la fin il alla chercher deux siéges, et sans prononcer un mot il offrit à Sani le siège en argent et à Lakshmi l'autre qui était en or. Mais Sani ne fut point dupe de la manœuvre ; furieux de n'avoir eu que le siège en argent, il jura de vouloir jeter le mauvais œil sur Srivatsa pendant trois ans.

« Nous verrons bien, ajouta-t-il, comment vous serez dans trois ans d'ici ! »

Lorsque Sani fut parti, Lakshmi dit aussitôt :

« Ne crains rien, mon fils, je vieillerai sur toi ! »

Inutile de dire que, les trois ans écoulés,

Srivatsa devient plus prospère qu'il n'avait été jusque-là.

Dans les Calabres, il y a une plante appelée *Herbe de la Fortune* que l'on suspend aux poutres du plafond. Si les feuilles se tournent en haut, il est certain, que la fortune est proche ; si elles restent tournées en bas, on doit s'attendre à de facheux événements. L'oracle est surtout consulté le jour de l'Ascension ; et l'on demande à la Fortune païenne de dire les secrets que lui a confiés le Christ :

Ben truvatu, Fortunella !
Quannu Jesu jia pe'ntera,
Che te disse, che te scrisse,
Fortunella, che te disse [1] ?

Présages, merveilles, charmes, images de cire, offrandes votives, le mauvais œil et ses antidotes, trouvailles heureuses comme fers de cheval, lézards à double queue, et trèfles à quatre feuilles, toutes ces choses et un nombre infini d'autres superstitions sont des dérivations de ce que l'on peut appeler la science de la chance. Ce n'est point un rapprochement du hasard que celui de la

[1] Salut, Fortunella ! Lorsque Jésus vint sur la terre, que te dit-il, que t'écrivit-il, Fortunella ?

Fortune et d'Hécate lorsqu'elles convergent dans la lune.

D'ailleurs il n'y a guère de croyance populaire qui n'ait ses points de contact avec la magie, et qui ne devienne relativement plus compréhensible par la connaissance des prémisses sur lesquelles reposent les rites magiques. La magie est le pouvoir admis il n'y a pas longtemps encore par toutes les classes, qui fait entrer en relation avec les pouvoirs occultes, moyennant certains procédés. Certaines convenances assez modernes avaient divisé la magie en trois catégories : magie naturelle, magie noire et magie blanche. Cette dernière était ainsi appelée lorsque l'adepte se livrait à ses pratiques avec de bonnes intentions, ou dans un but avouable et permis et lorsque les pouvoirs invoqués, petits ou grands, étaient censés vivre en bonne intelligence avec le Créateur. La raison d'être de toute espèce de magie, dont l origine se perd dans la nuit des temps, réside dans une maxime ancienne, commune aux Égyptiens, aux Hébreux, au Platonisme, disant que toutes les choses visibles et sensibles ne sont que des reproductions des types placés immédiatement au dessus des premières et qu'elles tirent de ces mêmes types leur origine. C'est pourquoi, dans les rites de la

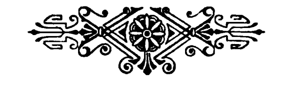
magie blanche et noire, on employait et on offrait aux pouvoirs inconnus des paroles, des actions, des substances que l'on supposait en relation avec la nature de ces pouvoirs et qu'on évoquait moyennant certaines manœuvres secrètes et traditionnelles. Le Fétichisme est, parmi les croyances qui survivent, la forme la plus basse de la magie. Les sacrifices aussi découlaient de la même source: ainsi que les prescriptions mosaïques, où on ne devait employer que des rites innocents et les substances les plus pures. De là aussi peut-être viennent les sacrements de l'Église.

Tandis que les pratiques les plus horribles, les substancas les plus répulsives ont toujours été associées aux sorcières, nécromanciens etc., dont la volonté, disait-on, était toute dévouée aux puissances infernales et malveillantes, aux antagonistes de la Providence et de la divinité. De là cette renonciation païenne du baptême chrétien, et l'action de marcher sur des choses saintes, et l'acte significatif de réciter le *pater* à rebours, ce qui équivalait à l'intention contraire de celle de l'auteur de la prière. Ceci est le péché du *Pacte*, ou comme l'on dit de *vendre son âme ;* c'est tout le contraire de la magie divine, ou de la voie typique de la sainte formule qui dit : « Présentez-vous, en corps, esprit et

âme, comme un sacrifice vivant et non comme une carcasse de mort. » On a attribué des effets inusités aux personnes se trouvant dans cette dernière condition, attendu que, d'après l'opinion reçue, ceux qui se donnaient aux pouvoirs ténébreux étaient à même d'accomplir des choses singulières, tant que durait le pacte ; bien que ces choses fussent toutes du côté du mal et de l'ordre inférieur.

La définition la plus rationnelle de la magie est la suivante :

« Un effet à obtenir moyennant des antécédents absolument inférieurs à la tâche. » Certains mots, certains gestes et certains actes, ont été reconnus efficaces dans des cas donnés par l'expérience la plus ancienne ; c'est ce que pensent les simples d'esprit qui s'en servent avec une entière bonne foi et sans autre raison que l'efficacité qu'on attribue à ces pratiques.





## II

Une des plus remarquables idées primitives sur la destinée humaine, ayant cours de nos jours encore, est celle qui représente tout homme lié à un destin personnel et individualisé. Ce destin peut être bon ou mauvais, bienfaisant ou malfaisant, ange gardien ou démon, et peut même, en apparence du moins, remplir les deux rôles à la fois. Chez les Grecs et les Romains cette croyance était profondément enracinée, et les Platoniciens surtout l'acceptaient avec bonheur.

Le démon de Socrate nous revient à la mémoire, quoique l'analogie ne soit pas, en ce cas, apparente ; car la voix intérieure, désignée sous ce nom, (et cette désignation est une arrière-pensée), cette voix, disons-nous, est plutôt le sentiment d'une conscience individuelle que celui d'un destin personnel. Toute la question de la responsabilité humaine est dans cette différence.

Cependant, les mauvais génies de Dion le Syracusain et de Brutus étaient évidemment des *destins personnels*. Le mauvais génie de Dion lui apparut un soir qu'il était seul, assis sous le portique de sa maison. Il avait la forme d'une femme colossale et ressemblait aux Furies, telles qu'on les représentait alors sur la scène, un balai à la main.

L'apparition ne dit mot, mais la mort du fils de Dion la suivit de près. L'enfant, dans un accès de rage enfantine, se jeta du haut de la maison, et Dion lui-même ne tarda pas à être assassiné.

Le démon de Brutus était, comme chacun sait, un spectre épouvantable, qu'il vit se dresser auprès de lui, sous la tente, lorsqu'il était sur le point de quitter l'Asie. Brutus l'ayant interrogé, l'apparition répondit en ces termes :

« — Je suis ton mauvais génie, Brutus, tu me reverras à Philippes ! »

Le destin personnel se rencontre encore une fois dans les rapports d'Antoine avec le jeune Octave.

Ce dernier avait chez lui un astrologue qui lui conseillait de se tenir éloigné du jeune homme, coûte que coûte.

« Car votre génie, lui disait-il, craint le sien. Seul, sa démarche est droite et fière, mais lorsque le sien s'en approche, il devient triste et découragé. »

Cette prédiction avait plusieurs circonstances à son appui ; car, nous dit Plutarque, quelle que fût la partie engagée, jouât-on aux dés, ou tirât-on au sort, c'était toujours Antoine qui perdait. Et dans les combats de coqs et de cailles, il était toujours question *du coq de César* ou *de la Caille de César.*

Dans les anciennes traditions teutoniques, où *Frau Saelde* remplace la Fortune, on trouve les indices d'un destin individuel, aussi bienveillant que malveillant. En général, le destin ne se montrait à l'homme à qui il était lié qu'à l'heure de la mort, c'est-à-dire lorsque la séparation était imminente. Il ne s'attachait pas toujours à un seul individu, mais parfois à toute une famille, allant de l'un à l'autre de ses membres ; cela se rencontre dans la légende encore vivante de la *Dame Blanche* des Hohenzollern. Grimm cite un récit allemand, fort ancien, où il est question d'un chevalier pauvre, faisant un repas frugal au milieu d'un bois. Tout en mangeant, il lève les yeux et aperçoit parmi le feuillage un être monstrueux qui lui crie : « Je suis ton *ungelücke* ! »

Le chevalier invita son « mauvais génie » à prendre sa part du repas ; et lorsqu'il fut descendu, il s'en empara et l'enferma dans le creux d'un chêne. Quelqu'un, qui désirait lui jouer un mauvais tour, délivra le *ungelücke*, mais celui-ci au lieu de s'en retourner vers le chevalier, sauta sur le dos de son malintentionné libérateur.

Dans l'histoire sicilienne de Feledico et Epomata, qui fait partie de la collection de Mlle Laura Gonzenbach, un roi et une reine désirent ardemment avoir des enfants. Un jour, un diseur de bonné aventure venant à passer, ils l'appellent chez eux. Il leur prédit qu'un fils naîtraît bientôt à la reine, mais qu'il mourrait en atteignant l'âge de dix-huit ans. En entendant cet arrêt, la douleur du couple royal fut grande. Ayant demandé conseil au devin sur la conduite à tenir dans cette triste occurence, celui-ci ne sut que les inviter à enfermer l'enfant dans une tour jusqu'à ce que l'heure fatale eût sonné. Ce moment une fois passé, le destin n'aurait plus aucun pouvoir sur lui.

Tout se passa en effet de la sorte : l'enfant enfermé dans sa tour ne vit personne, en dehors de sa nourrice et d'une dame de la cour, qu'il prit pour sa mère. Un jour que

cette dernière était allée faire son rapport à la reine, l'enfant entendit dans son sommeil la voix de son destin qui lui demandait pourquoi il restait enfermé là-haut, tandis que le roi et la reine, ses vrais parents, vivaient dans un beau château. A peine réveillé, l'enfant questionne sa bonne et la dame d'honneur, et se contente tout d'abord des réponses évasives qu'on lui donne. Mais le destin lui ayant fait trois autres visites, et lui ayant répété les mêmes paroles, il insiste et veut aller au château voir son père et sa mère. « Son destin l'a trouvé, dit la reine, et il est inutile de s'y opposer! »

Mais, grâce à l'intervention de la belle Epomata, la fille d'une magicienne, qui transportait le prince dans son château, Feledico franchit le moment fatal, et atteignit un âge fort avancé.

Hahn affirme que les Albanais font usage de la parole grecque Μοῖραι, pour désigner les Parques, aussi bien que ce que nous appelons *destin individuel*, quoique le mot turc *Bakht*, qui signifie une sorte d'esprit protecteur, soit d'un usage plus commun. Le narrateur albanais parle d'une négresse, ayant besoin de quelques sequins, et disant : « Allez à la recherche de ma fortune, —

Bakht, – mais préparez-lui d'abord un gâteau. Pendant que vous le lui offrirez, demandez-lui quelques pièces d'or. »

Une semblable offrande d'aliments, faite dans le but de se rendre propice le destin, se trouve dans un autre conte sicilien, et son importance en rapport avec le sujet en question est telle, qu'il ne nous convient pas de l'abréger.

Le voici donc, dans son intégrité :

Il y avait une fois un marchand si prodigieusement riche, que le roi lui-même ne possédait pas autant de trésors. Dans le vestibule de son palais, il y avait trois fauteuils. Un était en argent, le second en or, et le troisième tout en diamants. Il avait en outre une fille unique, nommée Caterina, qui était plus belle que le soleil. Un jour que Caterina se trouvait seule dans sa chambre, la porte s'ouvrit soudain d'elle-même pour donner passage à une grande et belle dame, qui avait une roue à la main :

« — Caterina, dit-elle, quand préférez-vous jouir de la vie ? Pendant votre jeunesse, ou bien lorsque vous serez vieille ? »

Caterina, au comble de l'étonnement, tenait les yeux fixés sur la dame sans parvenir à vaincre la stupeur que lui causait cette appa-

rition. De nouveau la belle dame répéta les mêmes paroles :

« — Caterina, quand préférez-vous jouir de la vie ? Pendant votre jeunesse, ou lorsque vous serez vieille ?

« — Si je dis pendant ma jeunesse, pensa Caterina, j'aurai à souffrir lorsque je serai vieille. Il vaut mieux jouir de la vie dans notre vieillesse. Quand à la jeunesse, il en sera selon la volonté du Seigneur. »

Ayant ainsi arrêté ce point, elle répondit qu'elle préférait jouir d'une heureuse vieillesse.

« — Qu'il en soit selon votre désir, répondit la belle dame. »

Et aussitôt elle disparut, après avoir donné un tour à sa roue. Cette grande et belle dame était la destinée de la pauvre Caterina.

Peu de temps après, le marchand reçut la nouvelle de la perte de plusieurs de ses navires, sombrés durant une tempête. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis ce désastre, qu'il apprit que d'autres navires encore avaient subi le même sort des premiers. Bref, dans l'espace d'un mois, le malheureux se trouva dépouillé de toutes ses richesses. Il fut obligé de vendre tout ce qu'il possédait, et, réduit à la plus affreuse misère, il tomba bientôt malade et mourut.

La pauvre Caterina resta donc seule au monde, et personne ne se soucia de lui donner l'hospitalité. Alors, elle pensa à aller dans une autre ville, pour chercher une place de servante. Elle marcha longtemps, et arriva enfin à la ville où elle désirait se rendre. En parcourant les rues, elle aperçut à une fenêtre une dame à l'air fort respectable qui, l'ayant appelée, lui demanda avec intérêt :

« — Où allez-vous ainsi, toute seule, ma belle enfant? »

« — Ah! ma noble dame, répondit Caterina, je suis une pauvre fille qui accepterait volontiers une place de servante pour gagner sa vie. Ne pourriez-vous pas m'employer, par hasard? »

La bonne dame, touchée, la prit chez elle, et Caterina la servit fidèlement Après quelques jours, la maîtresse dit à la jeune fille :

« — Caterina, je vais sortir, et je fermerai la porte à clef. »

« — Très bien, » répondit Caterina.

Et sa maîtresse étant sortie, elle prit son ouvrage et se mit à coudre. Soudain la porte s'ouvrit, et sa destinée s'avança.

« — Comment? s'écria-t-elle, vous êtes ici, Caterina? Pensiez-vous par hasard que je vous y laisserais en paix? »

Et, en disant ces mots, elle courut à l'armoire, en tira tout le linge qu'elle contenait, ainsi que les autres effets de la maîtresse de la maison, et en jonchа le parquet. Caterina pensait que si sa maîtresse allait revenir et qu'elle trouvât tous ses effets dans cet état, elle la tuerait certainement. Prise de peur à cette idée, elle enfonça la porte et s'enfuit. La destinée alors, ramassa le linge et les autres effets, replia le tout avec soin et remit en ordre l'armoire. Lorsque la dame revint, elle appela Caterina, mais ne put la trouver nulle part. Elle crut tout d'abord que la jeune fille l'avait volée, mais en examinant les armoires, elle trouva que tout était à sa place. La bonne dame en resta ébahie, mais Caterina ne revint jamais.

Elle courut longtemps, longtemps, et finit par arriver à une autre ville où, en descendant une rue, il lui arriva encore une fois de voir une dame à la fenêtre, qui lui demanda :

« — Où allez-vous ainsi, toute seule, ma belle enfant ? »

« — Ah ! ma noble dame ! Je suis une pauvre fille, et je cherche une place de servante pour vivre. Auriez-vous besoin de mes services ? »

La dame la prit chez elle, et Caterina se mit à espérer que dorénavant elle pourrait

vivre en paix. Mais quelques jours étaient à peine passés, qu'un soir où la dame était sortie, la destinée de Caterina apparut de nouveau, et parla fort durement à la jeune fille.

« Ah ! vous êtes ici, maintenant ! dit la destinée, vous espérez m'échapper encore une fois, probablement ? »

Et en prononçant ces mots, elle s'empara de tout ce qui lui tombait sous la main et l'éparpilla par terre comme la première fois. Cette fois encore, la pauvre Caterina s'enfuit tout effrayée.

Bref, la pauvre enfant fut obligée de fuir d'une ville à l'autre, cherchant partout une place de servante, pendant sept longues années. A peine l'avait-elle trouvée que la destinée apparaissait, mettait sens dessus dessous les effets de ses maîtres, et l'obligeait à s'enfuir. Lorsqu'elle était partie, la destinée remettait toujours tout à sa place.

Après ces sept années, la destinée de la pauvre Caterina parut lasse de la persécuter de la sorte. Un jour que la jeune fille était arrivée dans une ville, une dame qui se trouvait à la fenêtre lui demanda :

« — Où allez-vous ainsi, toute seule, ma belle enfant ? »

« — Ah ? ma noble dame ! Je suis une pau-

vre fille, qui accepterait bien volontiers une place de servante pour vivre. Ne pourriez-vous pas m'employer ? »

A quoi la dame répondit :

« — Je vous emploierai ; mais vous aurez à me rendre chaque jour un certain service ; et je doute que vos forces puissent y suffire. »

« — Dites-moi de quoi il s'agit, répondit Caterina, et si je puis le faire je le ferai ! »

« — Voyez-vous cette montagne élevée ? reprit la dame. Vous aurez à y porter chaque matin une corbeille de pain frais. Lorsque vous serez tout en haut, il faudra que vous criiez trois fois de suite : « Ho ! destinée de ma maîtresse ! » Alors ma destinée vous apparaîtra, et recevra le pain. »

« — Je le ferai bien volontiers ! » répondit la jeune fille.

Et sur cette assurance, la dame la prit à son service.

Caterina demeura bon nombre d'années avec cette dame. Tous les matins, elle portait la corbeille de pain frais sur la cime de la montagne, et lorsqu'elle avait crié trois fois : « Ho ! destinée de ma maîtresse ! » une belle dame à l'air imposant lui apparaissait et recevait le pain.

Caterina pleurait souvent en se trouvant obligée de travailler comme une fille pauvre,

elle qui jadis avait été si riche ; et un jour sa maîtresse lui ayant demandé pourquoi elle pleurait toujours, la jeune fille lui raconta toute son histoire. Alors la dame lui dit :

« — Demain, Caterina, vous irez porter le pain sur la montagne ; lorsque vous serez là-haut appelez ma destinée et priez-la d'intercéder auprès de la vôtre, afin qu'elle cesse de vous tourmenter. Cela pourra bien avoir quelque effet. »

Ce conseil plus fort à la pauvre Caterina ; aussi, le jour suivant, lorsqu'elle alla porter le pain sur la montagne, raconta-t-elle tous ses malheurs à la destinée de sa maîtresse.

« — Ah ! destinée de ma maîtresse ! s'écria-t-elle, dites, je vous en prie, à ma destinée à moi de ne plus me tourmenter comme elle le fait. »

« — Hélas, pauvre fille ! sept couvertures recouvrent votre destinée ; voilà pourquoi elle ne peut pas vous entendre. Mais demain je vous conduirai à elle. »

Lorsque Caterina fut partie, la destinée de la dame alla vers celle de la jeune fille et lui dit : « N'êtes-vous pas encore lasse de persécuter cette pauvre jeune fille ? Rendez-lui donc ses jours de bonheur. » Ce à quoi l'autre destinée répondit : « Conduisez-la moi demain, et je lui donnerai quelque chose qui suffira à tous ses besoins. »

Le jour suivant, lorsque la jeune fille alla porter le pain sur la montagne, la destinée de sa maîtresse la conduisit vers sa propre destinée qui était toujours couverte de sept couvertures. Celle-ci donna à Caterina un écheveau de soie, en lui disant :

« — Ayez-en soin, cela vous sera utile ! »

En rentrant à la maison, Caterina dit à sa maîtresse :

« — Ma destinée m'a fait cadeau d'un écheveau de soie, que dois-je en faire ? »

« — Cela ne vaut pas trois grains (petite pièce de monnaie) dit la maîtresse, mais gardez- le tout de même, il se peut que cela soit bon à quelque chose. »

Or il advint, quelque temps après, que le jeune roi, sur le point de se marier, se fit faire des habits neufs. Mais lorsque le tailleur voulut en confectionner un d'une certaine pièce d'étoffe magnifique, il ne réussit à trouver nulle part de la soie assortie à la couleur de l'habit. Alors le roi fit annoncer par des crieurs dans tout son royaume que quiconque avait de la soie de la couleur demandée eût à la porter à la cour, où il serait largement recompensé pour sa peine.

« — Caterina, dit la dame, votre écheveau de soie est de la couleur qu'on cherche, portez-le au roi, et vous aurez un beau cadeau. »

La jeune fille mit ses habits du dimanche et s'en alla à la cour. Et lorsqu'elle se présenta au roi, elle était si merveilleusement belle, que le souverain ne pouvait se lasser de la regarder.

« — Majesté ! dit la jeune fille, je vous apporte un écheveau de soie de la couleur que vous ne parveniez pas à trouver. »

« — Majesté ! s'écria aussitôt un des ministres, nous devrions lui donner le poids de la soie en pièces d'or. »

Le roi approuva cette proposition, et les balances furent apportées. Dans l'une d'elle le roi mit l'écheveau de soie et dans l'autre il posa une pièce d'or.

Mais savez-vous ce qu'il advint ? Quel que fût le nombre des pièces d'or que le roi mettait dans la balance, elle n'atteignaient jamais le poids de la soie. Enfin le roi fit apporter des balances énormes, et y mit tous ses trésors, mais la soie pesait toujours davantage. Il prit alors la couronne d'or qu'il avait sur la tête, et lajoignit à tous ses trésors. Cette fois le poids fut égal.

« — D'où vous vient cette soie ? demanda alors le roi. »

« — Majesté royale, ma maîtresse me l'a donnée. »



« — Cela n'est pas possible ! s'écria le roi.

Si vous ne me dites pas la vérité, je vous fais couper la tête. »

Caterina, alors, raconta tout ce qui lu était arrivé, depuis qu'elle avait perdu son rang et ses richesses.

Il se trouvait à la cour une dame de beaucoup d'esprit qui, ayant entendu l'histoire, dit aussitôt :

« — Caterina, vous avez beaucoup souffert ; mais dorénavant des jours heureux vous attendent. Il a fallu la couronne d'or d'un roi pour égaliser les balances ; c'est signe que vous vivrez pour être reine. »

« — Elle sera reine ! s'écria le roi. Je la ferai reine ! Je ne veux qu'elle pour femme ! »

Et il en fut ainsi. Le roi fit dire à sa fiancée qu'il ne l'épouserait plus, et il conduisit à l'autel la belle Caterina qui, après avoir beaucoup souffert dans sa jeunesse, finit par jouir d'une parfaite prospérité à un âge avancé, et vécut heureuse et contente, comme en attestent des témoignages irréfutables.

Les passages les plus marquants de ce conte ingénieux sont ceux qui ont trait à la relativité des situations d'un homme avec sa destinée et d'une destinée humaine avec une autre. Sur ce point spécial, on peut glaner encore quelque chose dans trois contes, dont

l'un est indien, l'autre serbe et le troisième espagnol, et qui tout trois ont entre eux un certain air de famille, ainsi que beaucoup d'affinité avee notre récit précédent.

La variante indienne fait partie de la collection due à l'énergie juvénile de Miss Maive Stokes, dont le livre sur les *Indian Fairy Tales* est un modèle du genre ; le conte serbe se trouve dans le *Volksmaerchen der Serben*, de Karadschitsch ; le récit espagnol dans les *Cuentos y Poesias populares andaluses*, de Fernan Caballero. Les principaux traits caractéristiques des destinées personnelles, tels qu'ils apparaissent dans le *Folklore* peuvent se récapituler de la sorte :

En premier lieu, elles se connaissent les unes les autres et sont au courant, dans une certaine mesure, de leurs secrets réciproques. Ainsi, dans le conte serbe, un homme qui va à la recherche de sa destinée, est prié par des gens qu'il rencontre le long de sa route, de lui poser des questions sur des affaires qui regardent particulièrement chacune de ces personnes. Un riche maître de maison, par exemple, désire savoir pourquoi ses serviteurs ont toujours faim, quelle que soit l'abondance des victuailles qu'il leur

donne à manger, et pourquoi son père et sa mère, vieux et infirmes, ne meurent point. Un fermier voudrait être renseigné sur la cause qui décime son bétail ; et une rivière, dont l'eau charrie sa barque, est curieuse de connaître la raison pour laquelle il n'y a aucune chose vivante en elle. La destinée répond d'une façon satisfaisante à toutes ces questions.

Les destinées exercent une influence réciproque les unes sur les autres et, par conséquent, sur les destinées des gens auxquels elles sont liées.

La destinée de la maîtresse de Caterina intercède pour la jeune fille auprès de la destinée de celle-ci. L'attention des destinées n'est pas touiours fixée sur les personnes à qui elles appartiennent ; elles peuvent ne pas entendre, en raison de circonstances fortuites, comme, par exemple, les sept couvertures ou voiles de la destinée de Caterina, ou bien encore elles peuvent être endormies ou absentes de leur demeure. Cette demeure est invariablement placée dans un endroit très difficile à atteindre.

Dans la variante espagnole, le palais de la Fortune surgit là où « Notre Seigneur cria trois fois et ne fut pas entendu. » Il est

placé sur un rocher si escarpé, qu'il est inaccessible même à une chèvre. Les rayons du soleil, eux-mêmes, glissent et perdent pied lorsqu'ils essayent d'arriver tout en haut.

Un destin individuel peut être rendu propice par des offrandes bien entendues ; et s'il se montre inflexible, on peut lui faire entendre raison par un châtiment administré à temps. L'Indien bat la pierre qui représente son destin, tout comme l'Ostyak frappe son fétiche s'il se conduit mal et ne lui fait pas rencontrer de gibier.

Le conte sicilien ne fait aucune allusion à ces alternatives ; mais elles sont en rapport étroit avec la manière de penser italienne des temps anciens et des temps modernes. La déclaration de Statius :

*Fataque, et injustos rabidis pulsare querelis*
*Çoelicolas solamen erat* . . . . . . . .

fut fréquemment mise en pratique. Lorsque Germinacus mourut, la populace romaine lança des pierres contre les temples, abattit les autels au ras du sol et jeta ses Lares dans les rues. Auguste aussi se vengea de Neptune pour ia perte de sa flotte, en ne permettant pas qu'on transportât son image dans la procession des jeux publics. Il est

notoire qu'à Florence, en l'année 1498, un joueur ruiné souilla l'image de la Vierge avec de la fiente de cheval.

Luca Landucci, qui raconte l'histoire, ajoute que les Florentins furent scandalisés; mais dans le royaume du midi, l'événement serait passé à peu près inaperçu. Les Napolitains ne sont peut-être pas entièrement déshabitués de verser des torrents d'injures sur *San Gennaro*, s'il se permet de ne pas se dépêcher à accomplir le miracle périodique de la liquéfaction de son sang. Probablement, chaque pays pourrait fournir quelque exemple de ce genre. Pendant la solennelle procession de *Saint Leonhard*, les Bavarois avaient l'habitude de plonger le saint dans la rivière, afin de lui donner, aimablement, l'avis salutaire d'avoir à se bien conduire [1].

Quant aux représentations physiques des destins personnels, elles diffèrent considérablement les unes des autres. D'après la version indienne « les destins sont des pierres, dont quelques-unes surgissent et d'autres sont couchées sur le sol. » On a même dit que ceci ressemblait à un reste du culte des

[1] Voir sur ce sujet les enquêtes publiées par la revue *La Tradition*.

souches et des pierres ; ce qui serait vrai si l'on pouvait affirmer sans réserve que quelqu'un a adoré une souche ou une pierre. L'échelon le plus bas du fétichisme indique seulement un spiritualisme morbide, un état mental où il n'y a aucune ligne de démarcation entre la réalité et la fiction. Aucun sauvage n'a jamais cru, ni même supposé que son fétiche fût un simple morceau de bois ou une pierre, et pas autre chose. Si quelqu'un pouvait deviner les pensées du pigeon, mentionné par M. Romanes, qui nous le présente comme adorateur d'une bouteille, on verrait sans doute que ce pigeon avait la conviction que la bouteille devant laquelle il faisait ses génuflexions, était autre chose qu'un morceau de matière sans connaissances ni sentiments. Il y a toutefois progrès lorsque l'homme commence à se représenter les pouvoirs qui dirigent le monde sous forme humaine et non pas en guise de pierres ou même d'animaux. Ce point est atteint dans le récit serbe, où une sorcière représente le sort ou la destinée du héros. Dans le conte espagnol, l'aspect du destin personnel change avec son csractère : la destinée d'un homme heureux est une délicieuse jeune fille ; celle d'un malheureux est représentée par une vieille femme repoussante. Dans le *Penta-*

*merone* de Giambattista Basile, il est parfois parlé de certaine vieille femme qui serait la Fortune; mais ceci s'éloigne de l'idéal italien qui n'est ni une pierre, ni une sorcière, ni autre chose de ce genre, mais une *bella, alta signora*, une haute et belle dame. On n'a qu'à voir la figure imposante qui surmonte la roue de la Fortune, dans le pavé en marbre de la cathédrale de Sienne pour s'en convaincre.

C'est une conception plus grave que le gracieux petit joujou de déesse, de Jean Cousin, dessinateur du *Liber Fortunæ* :

*...... On souloit la pourtraire,*
*Tenant un voile afin d'aller au gré du vent,*
*Des ailes aux costez pour voler bien avant.*

Shakspeare avait dans son esprit la Fortune emblématique lorsqu'il écrivait : « La Fortune est représentée aveugle, et on la peint avec un bandeau sur les yeux pour signifier aux hommes, — ce qui en est la morale, — qu'elle tourne, qu'elle est inconstante, inconséquente et variable ; et son pied est appuyé sur une pierre de forme sphérique, qui tourne, tourne, tourne ! »

En des mains moins délicates et légères que celles de Cousin, un rien aurait suffi

pour rendre grotesque et privée de tout attrait artistique la Fortune des écrivains emblématiques. Mais la Fortune italienne ne se prête aucunement à la caricature. En Italie, les objectifs de la pensée se revêtent, même dans l'esprit des classes inférieures, de formes concrètes et esthétiques. Ce qui est un fait bien caractéristique et d'une grande importance pour un peuple destiné à rendre des services essentiels à l'art.

La « grande et belle dame » du conte sicilien reparaît dans une série de chansons populaires qui offrent la preuve de cette inconsciente tendance artistique. En général, le poète italien populaire s'occupe très peu de la tradition. Cela ne rentre pas dans sa sphère d'action, qui est purement lyrique. Mais il s'est emparé de la Fortune comme d'un mythe susceptible d'être traité de cette façon ; et, suivant librement la disposition naturelle de son génie, il a tiré des entrailles de son sujet les gracieuses et délicates inspirations de ses chants. Il ne faut d'ailleurs pas y chercher une série destinée à former un ensemble complet. Probablement, n'y en a-t-il pas deux du même auteur. La parfaite individualité de la figure présentée, démontre comment un type peut être si solidement fixé, que tous ceux qui le traitent peuvent le

décrire avec la consistance d'un seul homme qui puise les éléments de sa création dans son esprit.

I

Un soir, je rencontrai la Fortune. Elle était belle et mon cœur s'en éprit. Elle avait relevé ses cheveux sur sa tête en forme de croissant, et son sein était orné d'une rose qui ne se fane jamais. « M'aimes-tu, lui dis-je, noble Fortune? m'aimes-tu, et combien es-tu capable de m'aimer? »

« — Compte les tours que fait la lune dans le ciel, répondit-elle, et mesure même l'immense mer qui ne se dessèche jamais. »

II

Une nuit, je vis en songe la Fortune; elle était si belle que j'en tombai amoureux. Sur son front se dressait un croissant, et elle tenait à la main une roue qui ne cessait de tourner. Je lui dis: « Ma fortune chérie, accorde-moi ce que je souhaite. Car tu peux me satisfaire, si tu veux. » Mais sa figure se rembrunit et se tournant d'un autre côté: « Jamais! » me dit-elle en s'éloignant.

III

J'ai vu ma Fortune au milieu de la mer,

pleurant sur un rocher élevé. Je lui ai dit : «.Qu'as-tu, Fortune ? » — « Je pleure parce que je ne puis plus t'aider ! Je ne puis plus rien pour toi, mon pauvre enfant, et pour cela je pleure ! » Et ses pleurs étaient si tendres et si doux, que même les poissons versaient des larmes.

IV

Un jour, la Fortune m'appela et me dit : « Qu'as-tu fait ? » Et moi de répondre : « J'ai gravé sur le marbre ce que j'ai fait. » Alors elle me répondit : « Triple fou que tu es ! Mieux valait écrire sur le sable. Celui qui grave sur le marbre, plus il aime, plus il en perd la raison. »

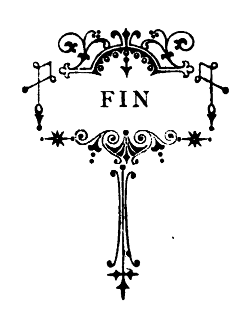
V

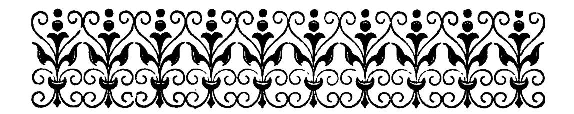
La Fortune vint me voir, là où je dormais, pour me conseiller. Elle me dit : « Que fais-tu, camarade ? As-tu oublié tes amours ? Lève-toi et prends ce violon, et fais que toutes les pierres se lèvent aussi ! » La Fortune vint pendant que je dormais ; elle me fit lever et me conduisit près de toi. »

Ces chansons sont de provenances diverses : elles viennent de Caballino et Morciano en Calabre, de Corigliano et Calimera en

Terre d'Otrante ; les deux dernières sont chantées dans le dialecte grec bâtard parlé dans la dernière de ces localités.

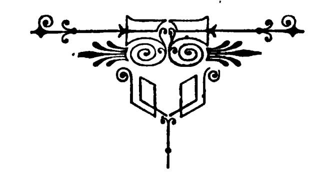
Nous pourrions en citer ainsi un grand nombre où l'on retrouve le même type sérieux et doux ; mais les échantillons que nous venons de donner suffisent pour donner une notion exacte de cette idylle de la Fortune de la moderne *Magna Græcia*.





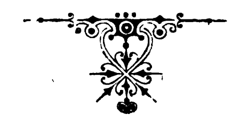
# TABLE







*Achevé d'imprimer*
*le 12 Juillet 1893*
*par*
*PAUL FESCH*
*Maître-Imprimeur*
*à Beauvais*
*pour*
*HENRY CARNOY*
*à Paris*





# LA TRADITION

## REVUE INTERNATIONALE

DE

## FOLKLORE

7[me] année. — 1893

ABONNEMENT ANNUEL : 15 FR. — 12 SC.

La Tradition *parait le 15 de chaque mois par livraison de 32 à 48 pages in-8°*

DIRECTEUR :

HENRY CARNOY

128, boulevard Montparnasse

PARIS

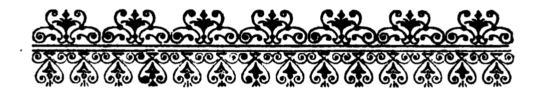
---

*LA TRADITION* est l'une des principales revues de Folklore des deux mondes. La collection complète de la revue est envoyée *franco* au prix de 100 francs.

La rédaction de *LA TRADITION* comprend les principaux traditionnistes de l'Europe et de l'Amérique.

Les principales bibliothèques des deux mondes sont abonnées à *LA TRADITION*.

PARIS — 128, BOULEVARD MONTPARNASSE



# Collection Internationale

DE

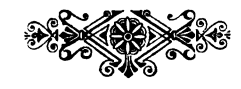
# *LA TRADITION*

*La Collection Internationale* est ouverte aux folkloristes des deux mondes. Les manuscrits doivent être écrits en français. Les manuscrits écrits par des étrangers sont revus avec soin.

Pour les conditions de publication, s'adresser au directeur de la *Collection internationale*, M. HENRY CARNOY, Professeur au Lycée Montaigne, Directeur de la *Tradition*, de la *Collection internationale*, etc.

128, BOULEVARD MONTPARNASSE

PARIS



BEAUVAIS
IMPRIMERIE PROFESSIONNELLE
*4, rue Nicolas-Godin, 4.*



COLLECTION INTERNATIONALE DE *LA TRADITION*

DIRECTEUR : M. HENRY CARNOY

VOLUMES PARUS :

I. — HENRY CARNOY, *Les Contes d'animaux dans les Romans du Renard.*

II. — JEAN NICOLAÏDES, *Les Livres de Divination*, traduits sur un MS turc inédit.

III. — Dr ED. VECKENSTEDT, *La Musique et la Danse dans les Traditions, etc.*

IV. — Dr D. BRAUNS, *Traditions japonaises.*

V. — F. ORTOLI, *Les Conciles et Synodes dans leurs rapports avec le Traditionnisme.*

VI. — ANDREW LANG, *Études traditionnistes.*

VII. — EMILE BLÉMONT, *Esthétique de la Tradition.*

VIII. — ALCIUS LEDIEU, *Les Vilains dans les Œuvres des Trouvères.*

IX. — A. HAROU, *Contributions au Folklore de la Belgique.*

X. — A. HAROU, *Mélanges de Traditionnisme de la Belgique.*

XI. — E. MARTINENGO-CESARESCO, *La Poésie populaire.*

SOUS PRESSE :

XII-XIII. — HENRY CARNOY et JEAN NICOLAÏDES, *Folklore de la Belgique.*

XIV-XV-XVI-XVII-XVIII. — Ouvrages de MM. LÉON PINEAU, DE COLLEVILLE, FRITZ DE ZÉLÉPIN, M. DRAGOMANOV, HENRY CARNOY et JEAN NICOLAÏDES.

*Prix du volume, 3 fr. 50.*

BEAUVAIS, IMP. PROFESSIONNELLE, R. NICOLAS-GODIN

COLLECTION INTERNATIONALE DE LA *TRADITION*
DIRECTEUR : M. HENRY CARNOY

VOL. XII-XIII

# FOLKLORE DE CONSTANTINOPLE

PAR

HENRY CARNOY

ET

JEAN NICOLAÏDÈS



PARIS
Aux Bureaux de la *TRADITION*
128, Boulevard du Montparnasse
EMILE LECHEVALIER, LIBRAIRE
39, Quai des Grands-Augustins

M. D. CCC. XCIV

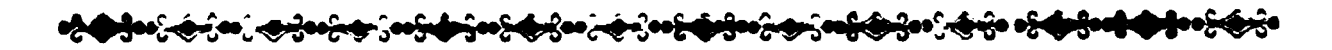
COLLECTION INTERNATIONALE DE LA *TRADITION*

---

VOL. XII-XIII

# FOLKLORE DE CONSTANTINOPLE

LÉGENDES ET TRADITIONS LOCALES



# OUVRAGES DE M. HENRY CARNOY

## FOLKLORE

**Littérature orale de la Picardie,** in-8° elzévir ; Paris, 1883. Maisonneuve.

**L'Algérie traditionnelle,** tome 1er ; in-8° ; Paris et Alger, 1884. (En collaboration avec M. Alphonse Certeux.)

**Contes Français,** 1 vol. elzévir ; Paris, 1885 ; Ernest Leroux.

**Traditions populaires de l'Asie mineure,** 1 vol. in-8° elzévir ; Paris, 1889. (En collaboration avec M. Jean Nicolaïdes).

**Les Contes d'animaux dans les Romans du Renard,** 1 vol. in-18 elzévir ; Paris, 1889. (Tome 1er de la *Collection internationale de la Tradition.*)

**Traditions populaires de Constantinople,** in-8°, Paris, 1891.

**Folklore de Constantinople,** 1 vol. in-18, elzévir ; Paris, 1893. (Tomes XII-XIII de la *Collection internationale de la Tradition.*)

## ROMANS, NOUVELLES, LITTÉRATURE

**Les Légendes de France,** 1 vol. in-4° illustré de 50 dessins d'Ed. Zier, Paris, 1885. A. Quantin.

**La Nuit de Noël,** 1 vol. in-8° illustré de 85 dessins de Chovin, Paris, 1886. Maison Quantin (3me édition.)

**Hans Mertens,** 1 vol. in-8° illustré de 80 dessins de Chovin, Paris, 1887. Maison Quantin (7me mille.)

**Contes Bleus,** 1 vol. in-18, illustré par Armand Beauvais, Paris, 1887. A. Dupret. (2me édition.)

## EN PRÉPARATION

**Les Contes du corps de Garde,** illustré par L. Sichler et Hector Lemaire.

**Le Docteur Cornélius,** roman.

**Madeleine Girard,** roman.

**Au Village,** *nouvelles.*

COLLECTION INTERNATIONALE DE LA *TRADITION*
DIRECTEUR : M. HENRY CARNOY

VOL. XII-XIII

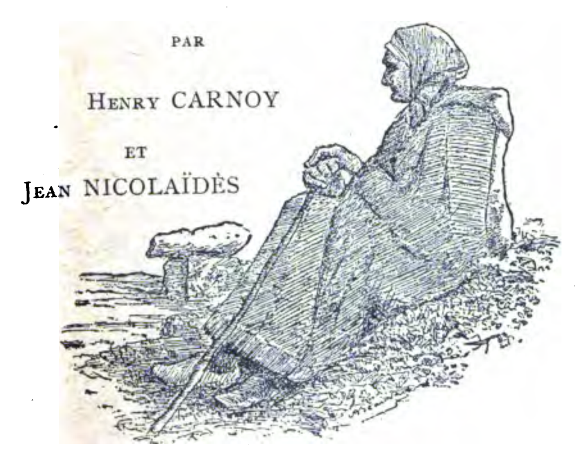
# FOLKLORE DE CONSTANTINOPLE

PAR

HENRY CARNOY

ET

JEAN NICOLAÏDÈS



PARIS
Aux Bureaux de la *TRADITION*
128, Boulevard du Montparnasse
EMILE LECHEVALIER, LIBRAIRE
39, Quai des Grands-Augustins

M. D. CCC. XCIV

*Il a été tiré de cet ouvrage 300 exemplaires
dont 150 seulement sont mis dans le commerce
et 6 exemplaires sur papier vergé des Vosges
réservés aux auteurs.*

A Monsieur

ARISTIDE GEORGIADÈS

*Avocat*

*du Ministère de l'Instruction publique*

*à Constantinople*

Hommage respectueux

JEAN NICOLAÏDÈS



# OUVRAGES

DE

## MM. Jean NICOLAÏDÈS et Henry CARNOY

**Traditions populaires de l'Asie Mineure,** 1 vol. in-8° écu ; T. XXVIII de la *Collection des Littératures populaires de toutes les nations*, Paris, 1889. Maisonneuve, éditeur.

**Les Livres de Divination,** traduits sur un Ms. turc inédit; 1 vol. in-8° écu, elzévir ; T. II de la *Collection internationale de la Tradition*, Paris, 1889. Lechevalier, et aux bureaux de la *Tradition*, 128, boulevard Montparnasse.

**Traditions populaires de Constantinople,** superstitions et croyances, grand in-8° de 40 pages, Paris 1891. Aux bureaux de la *Tradition*.

**Folklore de Constantinople,** 1 vol. elzévir, Paris, 1893. Tomes XII et XIII de la *Collection internationale de la Tradition*.

---

EN PRÉPARATION

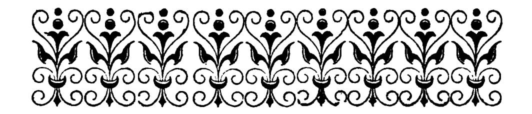
**Traditions des environs de Constantinople,** 1 vol.

**Le Livre des Sorts de la Sphère,** 1 vol.

**La Médecine superstitieuse chez les Turcs et chez les Grecs,** 1 vol.

**Chansons populaires grecques,** texte et traduction, 1 vol.

**Folklore de Constantinople,** coutumes, proverbes, etc.



# AVANT-PROPOS

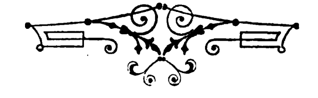
---

*Nous continuons par ce volume la publication des matériaux recueillis au cours de notre enquête sur le Folklore de l'empire ottoman. Cet ouvrage est tout spécialement consacré aux légendes de Constantinople. Nous avons indiqué avec le plus grand soin l'origine de chaque récit. Cette précaution était indispensable. Constantinople est le rendez-vous des populations les plus diverses. Turcs, Grecs, Arméniens, Kourdes et vingt autres peuples vivent dans l'ancienne Byzance en conservant, sous une administration très libérale, leurs mœurs et leurs traditions.*

*Nous avons en préparation plusieurs volumes qui compléteront nos précédentes publications. Lorsque notre travail sera terminé, nous aurons la satisfaction d'avoir fourni un ensemble de matériaux de première main appelé à rendre des services précieux à nos chères études de Folklore.*

HENRY CARNOY et JEAN NICOLAIDÈS

Villa Elie, Warloy-Baillon (Somme),
20 août 1893.



I

LES

# TALISMANS ET PALLADIUMS

## DE CONSTANTINOPLE

---

### SUR LES TALISMANS DE TERRE

On lit dans le *Munthéhabali Evliya Djélébi* (Œuvres choisies de Evliya-Djélébi) :

Sous *Yanko-bin-Madyan, Bizas* et *Constantin*, la ville de Constantinople était très florissante. De tous les points du monde y accouraient des personnes instruites, des ingénieurs, des constructeurs, des astrologues, des hommes savants en toutes sciences.

Ces savants, pour montrer leur habileté, construisirent sur les XXVII (*sic*) collines de Constantinople, vingt talismans pour préserver les habitants de la ville de toutes les calamités du ciel et de la terre. En voici quelques-uns :

I. — A l'endroit de la ville dit *Avrat-Bazari* (Marché aux Femmes), *Yaphour*, homme de science, construisit un poinçon au haut d'une colonne de marbre blanc creusée à l'intérieur. Il y peignit les images de l'armée expédiée aux Indes par Yanko-bin-Madyan. On les prendrait pour des personnes vivantes. Au sommet de cette colonne (sur un bloc de marbre blanc), Yaphour fit l'image d'une fée divinement belle et de quelques autres beautés qui rendent les hommes fous et malheureux. Une fois par an, une voix partait de ces statues et rassemblait tous les oiseaux de la terre. Ces oiseaux s'approchaient de la colonne et tombaient par milliers sur le sol. Les Grecs de la ville s'en nourrissaient. Sous Constantin, des prêtres placés sur cette colonne observaient si une armée ennemie ne s'approchait pas de la ville. En ce cas, on sonnait les cloches pour avertir les habitants qui accouraient en foule. La nuit de la naissance de notre glorieux Prophète Mohamed, un tremblement de terre détruisit la statue élevée au sommet de cette colonne. Les cloches et la colonne elle-même tombèrent en morceaux. Le monu-

ment n'est pas détruit en entier. Cela fait plaisir à voir.

II. — Une colonne sphérique faite d'un bloc massif de pierre rouge est construite sur la place dite *Thaouq-Bazari* (Marché aux Poules). Sa hauteur est de 100 pieds. Cette colonne a été aussi endommagée la nuit de la naissance de Mohamed; elle est pour cela entourée de plusieurs bandes. Elle fut élevée 130 ans avant Alexandre le Grand. Constantin fit construire un talisman sur cette colonne. Ce talisman représentait un étourneau qui une fois par an battait des ailes et poussait des cris. Tous les oiseaux du monde accouraient apportant chacun une olive dans le bec et deux autres dans les griffes. Ils déposaient leur présent dans le trou de la coupole. Et les prêtres s'en nourrissaient.

III. — La malheureuse fille de Byzas est enterrée dans une boîte de marbre blanc placée sur une colonne. Cette colonne se trouve à l'endroit dit *Saradj-Hané* (Marché des Selliers). C'est un talisman qui préserve des fourmis et des serpents.

IV. — A *Alti-Mermer* (Six Marbres), il y a six colonnes qui ont été dressées par des maîtres fort savants. Une de ces colonnes fut construite par *Philikos le Savant*, propriétaire de la forteresse de Qavaq. Il a construit sur cette colonne l'image d'une guêpe de bronze. Une voix (bourdonnement) de guêpe se faisait toujours entendre sur cette colonne, ce qui empêchait les guêpes d'entrer dans la ville de Constantinople.

V. — *Phaton* (Platon?) *le Philosophe* a construit à *Alti-Mermer* l'image d'un moustique, ce qui empêchait les moustiques d'entrer dans la ville.

VI. — Au même endroit, *Hippocrate le Médecin* avait construit sur une haute colonne l'image d'une cigogne. Une voix qui partait une fois l'an de la cigogne, détruisait toutes les cigognes qui se trouvaient dans la ville de Constantinople. C'est pour cela que jusqu'à ce jour les cigognes n'entraient point dans la ville. Mais il y en a beaucoup à Eyoub.

VII. — Au même endroit, *Socrate le Sage* avait construit l'image d'un coq qui, une fois par jour, en battant ses ailes, faisait entendre un chant. Ce qui faisait que les coqs de

Constantinople chantaient avant ceux des autres villes pour annoncer la pointe du jour.

VIII. — Sous Salomon, au même endroit, la femme *Cabehan* avait construit sur une colonne l'image d'un loup. Grâce à cette image, les moutons des gens de Constantinople broutaient sans bergers au milieu des plaines. Les loups étaient sans pouvoir sur les brebis.

IX. — Le philosophe *Aristote*, au même endroit, avait fait en bronze sur une colonne l'image d'un jeune homme et d'une jeune fille se tenant enlacés poitrine contre poitrine. S'il venait à éclater une querelle entre époux, on se rendait à la colonne que l'on embrassait. Et la nuit même l'amour et la bonne intelligence revenaient entre les époux. Et l'âme d'Aristote s'en réjouissait.

X. — Au même endroit, *Galilée l'Astronome* avait fait en bronze sur une colonne deux images représentant l'une un vieillard accablé, l'autre une vieille décrépite, à la taille cassée. Quand des époux se querellaient, l'un d'eux allait embrasser la colonne et la bonne harmonie revenait dans le ménage. Toutes ces colonnes se brisèrent la

nuit de la naissance de Mahomet, notre glorieux prophète.

XI. — Sur le sol de la ***mosquée de Sultan-Bajazet***, il y a une colonne quadrangulaire très élevée. Sa hauteur est de 80 pieds. Cette colonne servait de talisman contre la peste qui ne pouvait entrer dans la ville. Bajazet, pour faire construire un bain chaud au même endroit, fit renverser cette colonne. Son fils, qui était dans le jardin de Daoud pacha, hors de la porte d'Andrinople, mourut aussitôt de la peste. Et c'est depuis que la peste peut ravager la ville.

XII. — Près de la *Porte-Courbée*, à côté du palais Thekphour, un homme de science, nommé *Mihalaki*, a produit sur une colonne de pierre noire une image de bronze représentant un génie malfaisant. Une fois par an, ce génie criait d'une voix forte. Alors du feu sortait de sa bouche et se répandait sur le sol. Celui qui prenait une étincelle de ce feu et l'apportait chez lui, ne manquait plus de feu durant sa vie.

XIII. — A l'endroit dit *Zeyreck-Pachi*, dans une église consacrée au nom de Saint-Jean, il y avait une grande grotte d'où cha-

que année, pendant les rigueurs de l'hiver, il sortait des vampires, ou femmes magiciennes, qui montaient dans des voitures et se promenaient par la ville jusqu'au point du jour. Ces vampires disparaissaient au point du jour et rentraient dans la grotte.

XIX. — Au sud de *Sainte-Sophie*, il y a quatre colonnes de marbre blanc. Sur ces colonnes, on a reproduit l'image des quatre archanges Gabriel, Israfil, Israël et Michel. L'un est tourné vers l'Orient, le second vers l'Occident, le troisième vers le Septentrion, le dernier vers le Midi. Si Gabriel, une fois l'an, battait des ailes et faisait entendre sa voix, il arrivait grande abondance en Orient. Si l'image d'Israfil frappait ses ailes, il arrivait de la famine en Occident. Si l'image d'Israël faisait entendre sa voix, il venait un conquérant du Nord (1). Ces colonnes ont été renversées le jour de la naissance du glorieux Prophète.

XV. — Constantin, afin de savoir sur combien de villes et de forteresses il régnait, ordonna à tous les rois ses sujets de lui en-

(1) L'auteur ne parle point de l'image de Michel.

voyer autant de pierres précieuses de couleurs diverses, qu'ils avaient de villes et de forteresses. On amoncela sur la place de l'*Hippodrome* les pierres envoyées par les rois, puis on les compta. Il y en avait 3,000.

Ainsi l'on sut que Constantin régnait sur 3,000 villes et forteresses. — Un maître accompli prit les pierres et en construisit une colonne qui servait de talisman pour amener l'ordre dans les villes et les forteresses.

XVI. — Sous le roi Byzas, un homme de science, nommé *Sorento*, construisit sur la place de l'*Hippodrome*, au haut d'une colonne, une image de bronze représentant un dragon à trois têtes, afin de détruire les serpents, les insectes venimeux et les scorpions qui se trouvaient dans la ville. Grâce à ce dragon de bronze, il ne se trouvait pas d'insectes venimeux dans toute l'étendue des pays de la Macédoine (*sic*). La statue de ce dragon — qui existe encore — est de 10 pieds. C'est l'image d'un dragon tordu. Il y a encore 10 pieds dans le sol. Lors de la construction de la mosquée de *Sultan-Ahmed*, ce héros, passant à cheval, frappa de sa mas-

sue la mâchoire inférieure de la tête du dragon tournée vers l'Occident. On dit que depuis les serpents se montrèrent vers l'Ouest et se répandirent dans toute la ville. S'il venait à arriver quelque accident aux têtes du dragon, les serpents détruiraient Constantinople.

En un mot, le nombre des talismans de terre est de 360. Mais ils n'ont plus de puissance. Les restes de quelques-uns sont encore visibles.

## SUR LES TALISMANS DE MER

I. — Le roi *Kunkormêz* (que le soleil ne voit pas) construisit un talisman auprès de son palais de la *Porte-Tchatlati*. C'était un génie sur une colonne quadrangulaire. Si des vaisseaux ennemis venaient à arriver de la Méditerranée sur Constantinople, des gerbes de feu jaillissaient du visage du génie et détruisaient les navires ennemis.

II. — Il y avait un vaisseau de cuivre dans le port dit en Turc *Katérga*. Une fois l'an, pendant une nuit terrible d'hiver, des magiciennes de la ville s'embarquaient à bord de

ce vaisseau et se promenaient sur la mer jusqu'au matin. Elles gardaient la ville contre les ennemis venant de la Méditerranée.

III. — Il y avait encore un vaisseau de cuivre à *Top-Hané* (arsenal de l'artillerie). — Pendant les rigueurs de l'hiver, des magiciennes s'y embarquaient pour garder la ville contre les ennemis venant de la mer Noire. Jérid-ibn-Moaviyé, après avoir conquis Galata, mit, dit-on, ce vaisseau en pièces.

IV. — A la *Pointe du Sérail*, il y avait un dragon de bronze à trois têtes. Ce dragon répandait des gerbes de feu sur les vaisseaux ennemis venant de la mer Noire, de la Méditerranée et de Scutari d'Asie. Ces gerbes de feu détruisaient les navires de même que les soldats qui les montaient.

V. — Il y avait au même endroit 300 colonnes qui représentaient l'image de 360 êtres marins de différentes espèces. Si, par exemple, l'image représentant l'anchois faisait entendre sa voix, les anchois de la mer Noire s'approchaient de la côte, et les habitants de Constantinople se nourrissaient d'anchois.

VI. — Pendant les 40 jours de l'hiver, sans l'agitation de la mer, grâce à la vertu des talismans, différentes sortes de poissons s'approchaient du rivage. Alors les habitants avaient des poissons en abondance.

Ces colonnes s'écroulèrent la nuit de la naissance de notre glorieux Prophète. Jusque maintenant, ces colonnes sont écroulées au bord de la mer, depuis le Château Sélimiyé jusqu'au Pavillon Sinan. Elles sont visibles de ceux qui vont par voie de mer.

Il est vrai que ces colonnes écroulées sont sous la mer. Comme les images appartiennent à la mer, la vertu de ces talismans n'est pas absolument perdue. Des millions de poissons de différentes couleurs s'approchent de la rive chaque année, et les habitants en pêchent en abondance.

VII. — La mer embrasse 24 milles d'étendue de forteresses de Constantinople. A chaque mille, il y avait un talisman pour quelque chose. Sur 124 milles, il y avait encore 124 talismans.





II

# LES TALISMANS

DE

# LÉON LE SAGE

## I. — LA FONTAINE DE VIE

L'empereur Léon le Sage, très versé dans la magie et l'astronomie, avait fait à Constantinople une fontaine d'où découlait constamment un vin délicieux. A la prise de Constantinople, les Turcs furent fort étonnés de voir cette fontaine. L'usage du vin étant interdit aux Musulmans, ceux-ci détruisirent la fontaine. Curieux cependant de savoir d'où venait le vin, ils examinèrent l'intérieur de la fontaine et y trouvèrent une grappe de raisin. Un seul grain était à moitié écrasé. C'était de ce grain que découlait le vin. Si

les Turcs n'avaient pas détruit la fontaine, le talisman de Léon le Sage eût fourni du vin jusqu'à la fin du monde.

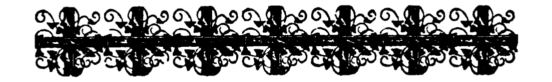
## II. — LA GRENOUILLE ARROSEUSE ET LA TORTUE BALAYEUSE

Léon le Sage avait fait une grenouille qui chaque nuit arrosait les rues de Constantinople. Elle était invisible.

D'après une autre version, il y avait deux grenouilles.

Léon le Sage avait fait également une tortue — quelques-uns disent deux tortues — qui balayait chaque nuit, sans être vue, les rues de Constantinople arrosées par la grenouille. La tortue balayait d'étrange façon. Elle dévorait les ordures et allait les vomir au bord de la mer. Les habitants de Constantinople étaient fort étonnés de voir les rues de la ville toujours propres et bien arrosées.

On croit que ces grenouilles et ces tortues sont cachées maintenant dans l'étable du Maître (?) de Constantinople.



III

# ORIGINE DES TZIGANES

Nemroud l'Infidèle avait fait prisonnier Abraham le Juste et voulait le faire périr par le feu. Il fit allumer un immense bûcher et commanda d'y jeter Abraham. La chaleur était si ardente que personne ne put approcher du feu assez près pour y précipiter le Juste.

« Qu'on fasse une machine pour lancer Abraham dans le bûcher ! » ordonna Nemroud.

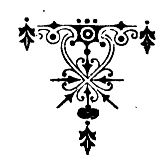
Mais on ne put y réussir. Alors Satan se présenta devant Nemroud l'Infidèle. « Tu ne pourras faire jeter Abraham dans le feu, dit le Démon, que lorsqu'un frère et une sœur se seront livrés l'un à l'autre ! »

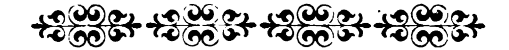
Aussitôt un homme nommé *Tchîn* et sa sœur *Guian* se prostituèrent l'un à l'autre.

L'enfant qui naquit de cette union incestueuse fut appelé *Tchinguiané*, ou *Tchinguéné*. Il fut le père des Tziganes.

Nemroud put jeter Abraham dans le bûcher. Mais le bon Dieu changea la fournaise en un jardin délicieux, et le Juste fut sauvé (1).

(1) *Conté à Constantinople en avril 1887, par Hadji Hussein, ouvrier à Yltise-Han, âgé de 52 ans, né à Ispahan.*





## IV

# LE BOSPHORE

ET LE

# DÉTROIT DE GIBRALTAR

Les Turcs connaissent deux *Iskender : Iskender-Roumi,* Alexandre le Grand, et *Iskender-Iulcarni*. Les historiens ottomans pensent que ces deux personnages sont le même Alexandre le Grand.

Iskender-Iulcarni, qui fit la conquête de l'Orient et de l'Occident, vivait avant Moïse. Il envoya ses ambassadeurs vers ***Katifé***, reine de Smyrne (1), afin d'exiger un tribut en signe de soumission.

« Qu'Iskender, répondit-elle, me laisse en paix ; qu'il se repose dans son royaume, et qu'il ne songe plus à me soumettre au tribut ! Sinon, j'ouvrirai mes jambes et je le noierai de mon urine ! »

(1) On montre encore une forteresse en ruines que l'on nomme Katifé-Calessi (*château de Katifé*).

Iskender-Iulcarni, irrité de cette réponse, jura de se venger. Il voulut punir Katifé de la même mort dont elle l'avait menacé ; il résolut de la noyer sous les eaux.

« Je percerai le Bosphore, dit-il, et j'en ferai un détroit. »

Il y employa des ouvriers musulmans et des ouvriers infidèles. Ces derniers ne devaient recevoir que le cinquième du salaire des Croyants. Vers la fin du percement du canal, Iskender paya aux Croyants la cinquième partie du salaire donné aux Infidèles. Les musulmans, mécontents, se retirèrent. Les Infidèles restés seuls travaillèrent quelque temps encore.

Le Bosphore allait être creusé, lorsque le courant de la mer Noire vint emporter la bande de terre qui restait à percer. Les infidèles furent noyés. Les flots inondèrent la plaine de Bythinie, le royaume dont Smyrne était la capitale, et plusieurs villes d'Afrique. Katifé périt dans ce cataclysme. Le monde n'allait point tarder à être submergé. Des ambassadeurs vinrent de partout prier Iskender-Iulcarni de protéger l'univers de l'inondation. Alexandre ordonna de

percer le détroit de Gibraltar afin de permettre aux eaux de la Méditerranée de s'écouler dans l'Océan. Grâce à ce nouveau canal, les villes de l'Asie Mineure sortirent du lit de la mer.

Depuis cette inondation, une ville de l'Asie Mineure — située à quelque distance en arrière de Smyrne — s'appelle en Turc : Dénizli — ville à la mer — ; mais les cités d'Afrique demeurèrent ensevelies. On voit, aujourd'hui encore, sur la côte d'Afrique, les ruines sous-marines des villes englouties. La mer Noire couvrait la majeure partie du mont Caucase. Après le percement du Bosphore, l'isthme de Crimée apparut. Aux alentours d'Inépolis — côte asiatique de la mer Noire, — à une distance de trois heures de la côte, sur une hauteur assez élevée, on trouve le lieu où l'on attachait les navires (1).

(1) *Conté par l'aveugle Hadji-Ibrahim, Khurde, né à Kéréout-Monoul, âgé de 63 ans.*

V

# L'AIGLE

## SYMBOLE DE L'EMPIRE

Dans la plus haute antiquité, la ville de Byzance n'était qu'un endroit montagneux, boisé et inhabité. On voulut en jeter les fondements à Chalcédoine, aujourd'hui Cady-Keuy, en face de Byzance. Constantin le Grand fit préparer tous les instruments et outils nécessaires pour l'édification d'une ville.

Le jour où l'on devait se mettre à l'œuvre, on ne trouva plus les outils qni avaient disparu, on ne sait comment.

L'empereur fit remplacer les instruments, et encore ils disparurent malgré la surveillance des gardiens. Pour la troisième fois, les outils furent disposés pour le travail. Jour et nuit, des soldats veillèrent. La nuit

venue, une légion d'aigles s'abattit sur les instruments des travailleurs et les emporta dans une région montagneuse, boisée, inhabitée, où on les retrouva.

L'empereur comprit que la volonté divine avait dirigé les aigles, et qu'à l'endroit où les grands oiseaux s'étaient arrêtés, la ville nouvelle devait être bâtie. Constantin donna des ordres à cet effet et Constantinople s'éleva.

En souvenir des aigles envoyés de Dieu, les empereurs byzantins prirent ces oiseaux pour l'emblême de l'empire et pour le symbole royal (1).

(1) D'après plusieurs Grecs de Constantinople.





VI

# DJATLATI-CAPOU.

Une des portes de Constantinople qui donnent sur la mer Propontide, est appelée par les Turcs : *Djatlati-Capou*, c'est-à-dire : *la Porte crevée*. Voici l'origine de ce nom :

Avec l'aide de quarante chevaliers arméniens, les Byzantins avaient vaincu leurs ennemis. On invita les quarante chevaliers à venir visiter la capitale. Les Arméniens étonnèrent les Byzantins par leur belle prestance et par leur taille gigantesque.

Les habitants de Byzance demandèrent à l'empereur de régénérer la race du pays en donnant quarante jeunes femmes aux chevaliers pour en avoir des enfants.

Les Arméniens épousèrent des jeunes filles grecques qui ne tardèrent pas à se trouver enceintes. Alors l'empereur donna l'ordre de massacrer les chevaliers.

Une des jeunes femmes apprit par hasard

qu'on allait exterminer les Arméniens. La nuit venue, elle se coucha en pleurant.

« Qu'as-tu à pleurer ainsi ? lui demanda le chevalier. — C'est que je vais te perdre. — Et comment ? — Tous les Arméniens seront massacrés cette nuit même ! »

Le chevalier sella aussitôt son cheval, prit sa femme en croupe et s'enfuit. Malheureusement les portes de la forteresse étaient fermées. L'Arménien, après avoir examiné toutes les portes, arriva à une dernière, la Porte de Fer, qu'il trouva également fermée. Dans sa colère et son désespoir, il cria :

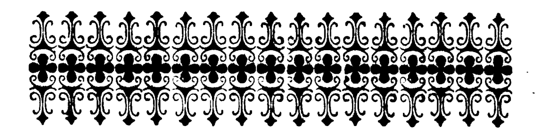
« Porte, que tu sois crevée ! »

A l'instant, la Porte de Fer se creva et le chevalier put s'enfuir vers Chalcédoine par la voie de mer.

Lorsque la mer est calme, on voit dans la mer de Chalcédoine — *Kadi-Queui* — les traces des sabots de fer du cheval arménien.

Le chevalier se nommait *Serkiz le Héros, celui qui enleva la fille grecque* (1).

(1) *Conté par Hadji-Artin-Kalenderoglou, Arménien, né à Aigîn, Asie-Mineure, pharmacien, âgé de 57 ans.*



VII

# CONSTANTIN LE GRAND
# ET
# LES CIGOGNES

Avant de jeter les fondations des forteresses, églises, palais, bains, de sa nouvelle capitale, l'empereur Constantin le Grand avait fait entourer l'enceinte de la ville d'une corde garnie de petites cloches, de façon qu'en agitant la corde, tous les ouvriers disséminés dans la cité projetée pussent jeter en même temps les pierres des fondations. On faisait des prières solennelles pour la prospérité de la ville qu'on allait édifier, lorsqu'une cigogne vint à s'élever dans l'air avec un serpent qu'elle avait pris. Pour le malheur de la cité, le serpent se dégagea et tomba justement sur la corde. Quelques-unes des cloches, agitées par le choc, se mirent à

tinter. Des ouvriers du voisinage, à ce bruit, pensèrent que le moment était venu, et ils jetèrent les pierres des fondations.

Quelques instants plus tard, la corde s'ébranla de nouveau; c'était le véritable signal donné par l'empereur. Les autres ouvriers jetèrent leurs pierres.

L'empereur fut prévenu. Une enquête sévère apprit à Constantin le Grand l'histoire du serpent enlevé par la cigogne. L'empereur s'écria :

« Cigognes, je vous maudis! Qu'à jamais il vous soit interdit d'entrer dans la nouvelle capitale! »

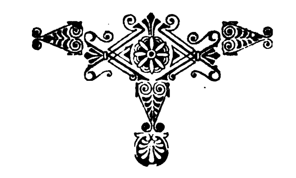
Et depuis, les cigognes n'ont jamais fait leurs nids à Constantinople. Le côté des murailles dont on avait jeté avant l'heure les fondations, était sous le coup d'un mauvais augure. On devait voir fondre par là les plus grandes calamités sur l'antique Byzance.

En effet, c'est par cet endroit que les Turcs entrèrent en 1453 dans Constantinople. Les Turcs ont une grande vénération pour les cigognes. Nous avons tenu à nous rendre compte par nous-mêmes de cette croyance que les cigognes n'habitent point Stamboul.

Et nous avons parcouru la ville dans tous les sens. Noùs n'avons trouvé qu'un seul nid de cigognes, et encore était-ce auprès de la forteresse, non loin de la porte de Sylivrie.

Dans le quartier *Eyoup*, en dehors de la forteresse, il y a une assez grande quantité de nids.

Des vieillards nous ont dit qu'on ne voit les cigognes à l'intérieur de la ville — sans cependant qu'elles y fassent leurs nids — que depuis la guerre de Crimée.





# VIII

## LA MOSQUÉE SAINTE-SOPHIE

I. — Un empereur de Constantinople, dans le but de faire édifier une grande et superbe mosquée, convoqua tous les architectes et leur demanda des plans en vue de cette construction. Chacun lui présenta un plan. Mais l'empereur ne les trouva point dignes de l'église qu'il rêvait. Un certain derviche se présenta alors devant l'empereur, traça du pied l'enceinte de l'église et dessina un plan qui plut au souverain. C'est sur ce plan que fut construite l'église de Sainte-Sophie. Le pieux derviche était, assure-t-on, *Hyzyr* en personne.

II. — Lorsqu'on voulut construire Sainte-Sophie, on se trouva en présence de difficultés insurmontables. A peine avait-on élevé la coupole que celle-ci s'effondrait et que le travail était à recommencer.

Enfin quelqu'un se présenta devant l'empereur et lui dit :

« Envoie des messagers vers le prophète des derniers jours (1), et fais-lui demander un peu de sa salive. Avec le crachat du Prophète, les ouvriers feront le mortier. »

L'empereur écouta ce conseil. Ses messagers se rendirent auprès du Prophète des derniers jours qui consentit à donner un peu de sa salive. Grâce à cette salive, les ouvriers vinrent à bout de construire la coupole de Sainte-Sophie.

Ceux de l'entourage du Prophète s'étaient, assure-t-on, écriés :

« Pourquoi donnes-tu de ta salive aux infidèles ?

— C'est, répondit Mahomet, qu'ils veulent édifier une église qui plus tard vous servira de mosquée. »

A cause de cette prophétie, les Turcs s'emparèrent plus tard de Constantinople et ils convertirent l'église Sainte-Sophie en mosquée (2).

(1) Mahomet.

(2) *Conté par Ibrahim, de Trébizonde, Turc, étudiant en théologie, âgé de 27 ans. 1886.*

III. — Lors de la conquête de Constantinople, les Turcs ne purent ouvrir une petite porte de Sainte-Sophie derrière laquelle s'étaient réfugiés nombre de chrétiens. Sultan-Mahomet III en fut averti, et il accourut à l'église Sainte-Sophie. Les efforts des musulmans restant toujours vains, Sultan-Mahomet prononça cette malédiction :

« Porte, puisses-tu t'enfoncer sous la terre! »

Et aussitôt la porte s'enfonça de cinq doigts sous le sol de Sainte-Sophie.

IV. — Sultan-Mahomet, après le massacre des chrétiens de Constantinople, s'arrêta auprès de la mosquée de Sainte-Sophie et s'appuya contre une muraille pour se reposer.

On voit encore l'empreinte laissée dans le mur par le corps de Sultan-Mahomet.

V. — En combattant les chrétiens à l'intérieur de Sainte-Sophie, Sultan-Mahomet frappa par mégarde une colonne avec son épée. La colonne fut coupée net en deux morceaux. Cette colonne se voit encore dans la mosquée (1).

(1) *Conté par Mehmed-Fouad, Turc, né à Constantinople. 1886.*

VI. — Primitivement, Sainte-Sophie était tournée vers l'Orient, Hyzyr résolut d'orienter la mosquée vers *Kiabé* (1).

Embrassant la mosquée, il se mit en devoir de la déplacer. Mais une femme l'aperçut et s'écria :

« Voyez ce que fait Hyzyr! »

Aussitôt Hyzyr disparut sans avoir pu achever son œuvre. C'est pour cette raison que Sainte-Sophie n'est pas tout à fait orientée vers Kiabé.

On montre encore l'empreinte des bras d'Hyzyr.

VII. — Sultan-Mahomet, lorsqu'il pénétra pour la première fois à l'intérieur de l'église Sainte-Sophie, leva les bras dans un mouvement d'enthousiasme. Sa main s'abattit couverte de sang sur la muraille et y traça son empreinte.

On voit encore cette empreinte à l'intérieur de la mosquée. Et comme cette marque est bien au-dessus de celle que pourrait faire un

(1) *Kiabé*, la Kaaba, temple de la Mecque. On sait que les Turcs prient en se tournant vers la Kaaba, tandis que les chrétiens se placent dans la direction de l'Orient.

homme de nos jours, les Turcs en concluent que le conquérant était d'une taille gigantesque.

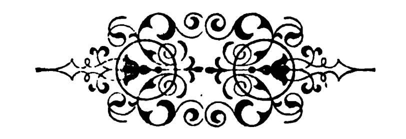
VIII. — Un empereur de Constantinople ayant appris des Mages que sa fille mourrait de la piqûre d'un serpent, fit construire une tour dans la mer, en face de Byzance, sur la côte asiatique *Hyza-Coulessy* — La Tour de la Fille — la Tour de Léandre — et il y enferma sa fille (1). La jeune princesse y vécut solitaire n'ayant d'autre compagnie que celle de sa nourrice.

Un jour, l'empereur chrétien ayant été à sa vigne, voulut envoyer un panier de raisin à sa fille. Ce panier renfermait malheureusement un serpent qui mordit la jeune princesse. L'empereur fit faire un cercueil de bronze que l'on enfonça dans le mur intérieur de Sainte-Sophie, au-dessus de la grande porte d'entrée. A côté du cercueil, on plaça des soldats pour garder le sépulcre contre les serpents. Malgré ces précautions, le serpent pénétra dans le mur, puis dans le cercueil, et sortit enfin par un autre endroit

(1) Voir la légende analogue au chapitre d'Hyzyr.

Les deux trous sont restés, de même que trois boulets que les gardes avaient apportés avec eux et qui sont pétrifiés (1).

(1) *Conté par Mehmed Richad, Turc, préposé de la Douane, âgé de 38 ans, né à Keinah, province d'Erzeroum 1886.*





IX

# CROYANCES DES CHRÉTIENS

SUR

# SAINTE SOPHIE

I. — L'empereur avait ordonné de construire Sainte Sophie en peu de temps. — On y travaïllait donc sans relâche. A midi, lorsque les ouvriers quittaient le chantier pour aller prendre leur repas, un gardien était chargé de veiller sur les outils et les machines

Un certain jour, l'architecte chargea son fils de garder les outils. Peu après, survint un homme habillé comme les gens de l'empereur.

« Où est ton père? » demanda l'homme. — « A son repas. » — « Va l'appeler. » — « Je ne le puis. » — « Pourquoi ? » —

« Parce que je suis chargé de veiller sur les outils. » — « Va appeler ton père, te dis-je; je veillerai jusqu'à ton retour. »

L'enfant obéit et s'en fut chercher son père.

« Pourquoi as-tu laissé les outils, demanda l'architecte? »

Et l'enfant lui raconta ce qui s'était passé.

« Cet inconnu, dit le père, est un ange du Seigneur. Tu ne retourneras plus aux travaux. »

L'ange qui avait donné sa parole à l'enfant attend toujours que celui-ci revienne. Et comme jamais le fils de l'architecte de Sainte-Sophie ne retournera à son premier poste, l'ange continuera de veiller sur la mosquée jusqu'à la fin des siècles.

II. — Lorsque fut construite l'église, on délibéra sur la question de savoir quel nom serait donné à l'édifice. La discussion durait depuis longtemps, lorsqu'un enfant, un petit enfant, le fils de l'un des ouvriers, dit :

« Pourquoi êtes-vous indécis sur le nom de la nouvelle église? Le nom est tout trouvé. C'est la *Sophie* — la Sagesse divine. »

L'opinion abonda en ce sens; et l'édifice

fut baptisé du nom de Sainte-Sophie qu'il a conservé depuis.

III. — Dans l'église Sainte-Sophie, il y a un endroit qui n'est ouvert que durant les fêtes de Pâques. Le chrétien qui est assez heureux pour y pénétrer voit sous le toit une vieille lampe à huile qui s'incline avec respect devant lui (1).

IV. — A l'intérieur de Sainte-Sophie, il y a une porte d'or que jamais les Turcs n'ont pu ouvrir. Au reste, ils se gardent bien de le faire, car, s'ils ouvraient la porte, de grands malheurs fondraient sur l'empire ottoman.

Lors d'une guerre récente, l'argent manquait dans les coffres de l'Etat. On décida de vendre la porte d'or. On fit venir un forgeron anglais et on lui demanda d'enlever la porte et d'en faire une autre de cuivre absolument pareille. *Quoique Anglais,* le forgeron n'était pas moins un chrétien.

Il prévint l'ambassadeur de son pays et celui-ci recommanda expressément au gou-

(1) *Ces trois traditions ont été dites par Christaki Djismodji, fonctionnaire des Postes et Télégraphes, né à Constantinople, âgé de 40 ans. — 1887.)*

vernement turc de ne point toucher à la Porte d'or. Son avis fut écouté, fort heureusement pour la Turquie (1).

V. — Le Jeudi-Saint on trouve dans la cour de Sainte-Sophie des coquilles d'œufs coloriés.

VI. — Lors de la conquête de Constantinople par les Turcs, nombre de chrétiens vertueux se retirèrent dans le sanctuaire de Sainte-Sophie. Ce sanctuaire n'est ouvert qu'une fois par année.

Un jeune garçon épicier, envoyé en commission, vint à passer un jour par la cour de Sainte-Sophie. Ayant trouvé une porte ouverte devant lui, il entra dans une église où se célébrait le service de la messe. L'enfant assista à l'office, puis il voulut se retirer, mais comme l'assistance était nombreuse, il eut beaucoup de peine à se frayer un passage.

Il sortit enfin après avoir visité l'église, et il s'en alla directement chez son patron, l'épicier. Il se mit au travail au grand étonnement du garçon de la maison, qui n'avait

(1) *Conté par Luc Aléxion, sujet grec, facteur, né à Indjé-Sou, âgé de 43 ans.*)

jamais vu, depuis un an qu'il était dans la boutique, cet apprenti nouveau.

« Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— Le garçon de mon maître, l'épicier.

— Ce n'est pas vrai. C'est moi qui suis le garçon. »

Le patron survint et reconnut son ancien garçon.

« Où es-tu allé ? interrogea-t-il. Il y a un an que tu as disparu et que nous t'avons fait chercher inutilement.

— Je viens de faire quelques commissions dans le quartier. Seulement, en passant par Sainte-Sophie, j'y suis entré et j'ai assisté à l'office. »

L'enfant ne savait point qu'il était resté un an enfermé dans la basilique.

Depuis lors, on est persuadé qu'une fois par an, il y a un office particulier dans l'église Sainte-Sophie ; les assistants qui, l'office achevé, ne s'empressent pas de sortir, restent enfermés jusqu'à l'office de Pâques de l'année suivante (1).

Plusieurs personnes nous ont assuré que

(1) *Conté par M. Chistos, changeur, né à Néapolis de Césarée, âgé de 48 ans.*

cet événement était advenu dans la mosquée de *Zeïrec*, où se voit encore le tombeau de l'impératrice Eudoxie.

VIII. — Lorsque l'empereur Théodossios faisait construire l'église Sainte-Sophie, il arriva un moment où l'argent lui manqua absolument. L'empereur se vit dans la nécessité de se déguiser en mendiant et de s'en aller demander l'aumône sous la porte de Roumanou — *Thop-Capou*, actuellement. — Un jour, une femme le vit en cet endroit et lui dit :

« Bien que tu sois déguisé en mendiant, je te reconnais, Théodossios. Voici vingt charges d'or de mulet, prends-les et va achever ton église. »

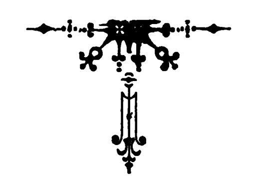
Et la femme disparut sur l'instant.

D'après une autre tradition, une femme conduisit l'empereur à la *Porte d'Or* aux sept tours. — *Yédi-Coulé*, en turc — le fit entrer dans un endroit tout rempli d'or et lui ordonna d'en enlever vingt charges de mulet pour aider à l'achèvement de Sainte-Sophie. Cet or permit de terminer la basilique.

Plus tard, Théodossios revint à la Porte

d'Or pour y prendre de l'argent, mais il ne put retrouver l'endroit où il avait puisé les charges de mulets (1).

(1) *Conté par Georges, le Sourd, Grec, né à Indgé-Sou, épicier, âgé de 68 ans.*



X

## HYZYR ET L'IVROGNE

*Hamdi-Hodja*, sujet ottoman, étudiant en théologie, né à Angora (Asie-Mineure), nous a raconté qu'un homme pris de vin alla s'étendre tout de son long sous la coupole de Sainte-Sophie, un jour du Ramazan — mois sacré et d'abstinence chez les Musulmans — alors que les fidèles étaient réunis pour prier et pour écouter les homélies des prêtres.

Hyzyr s'approcha de l'ivrogne toujours couché sur le dos, et lui dit :

« N'as-tu pas honte de rester ainsi ? »

L'homme saisit Hyzyr par le bras et lui montra la coupole.

Hyzyr y vit les anges de Dieu qui prononçaient des homélies. Il comprit que l'ivrogne

n'était resté étendu sur le dos que pour mieux entendre les discours des anges.

« Je ne veux pas te laisser partir, dit l'homme; tu es Hyzyr; je vais dévoiler ta présence et le peuple te déchirera en quatre morceaux. »

Mais Hyzyr réussit à s'enfuir.

Dès qu'il fut libre, il chercha dans son livre le nom de l'ivrogne. Mais ce nom ne s'y trouvait point.

Alors Hyzyr s'adressa à Dieu.

« Grand Dieu! pourquoi le nom de cet homme n'est-il pas dans mon livre? Cependant, cet ivrogne est un saint.

— Il y a, lui répondit le Seigneur, plus d'un prophète et plus d'un saint dont le nom n'est point enregistré dans ton livre. »





XI

# LA TOUR DE LÉANDRE

## KIZ-COULESSI. — TOUR A LA FILLE

On vous a raconté nombre de fausses légendes sur la Tour de Léandre, nous dit le conteur; en voici l'histoire véritable :

Sous le grand empereur Constantin, l'argent disparaissait du Trésor. On avait beau doubler le nombre des gardiens, les ministres eux-mêmes avaient beau surveiller le Trésor, rien n'y faisait.

L'empereur avait une fille courageuse. Elle pria son père de lui permettre de garder le Trésor. Constantin y consentit. La jeune fille alla s'installer dans le Trésor et elle resta debout, éveillée, une épée nue à la main.

Vers le milieu de la nuit, une pierre se

souleva et un homme apparut. A l'instant elle lui porta un coup d'épée et l'inconnu disparut.

Au bruit, les gardiens arrivèrent. En soulevant la pierre, ils découvrirent une route souterraine par laquelle s'était enfui le voleur.

Quelques mois plus tard, une femme vint au palais demander pour un jeune homme la main de la fille de l'Empereur. Constantin, pour rebuter le prétendant, répondit :

« Si le jeune homme fait construire un palais plus beau que le mien, il aura ma fille ! »

Mais quelques jours s'étaient à peine écoulés que le palais se trouva construit, et il était plus joli que celui de l'empereur.

Constantin le Grand exigea d'autres merveilles qui furent accomplies également, grâce à l'argent soustrait du Trésor.

Après la troisième épreuve, l'empereur fut obligé de donner sa fille en mariage au jeune homme.

La princesse fit appeler d'habiles artistes, et elle leur commanda une exacte représentation de sa personne, portrait auquel elle

pourrait d'une chambre voisine donner tous les mouvements désirés.

Les fêtes du mariage furent magnifiques. En entrant dans la chambre de l'épousée, le jeune homme menaça sa femme :

« Tu as voulu, lui dit-il, me tuer d'un coup d'épée ! Tu es une misérable ! »

Par un des ressorts cachés, la princesse donna à son image une physionomie railleuse. Alors, rendu furieux, le jeune homme frappa le portrait d'un grand coup d'épée. Et la statue roula par terre.

Le nouveau marié crut avoir tué sa femme. Il sortit du palais et prit la fuite.

La princesse raconta à son père ce qui était survenu. Elle ajouta que son mari était le voleur du Trésor. La police rechercha celui-ci, mais inutilement.

A quelque temps de là, le jeune homme, sous un déguisement féminin, entra dans le palais pendant la nuit, enleva sa femme et la transporta de Sylivri-Capou jusqu'à une haute montagne.

« Je ne veux pas te tuer d'un seul coup, lui dit-il, mais je te ferai mourir à force de tortures ! »

La princesse eut beau implorer sa pitié ; il resta sourd à ses prières.

Le voleur l'attacha par les cheveux à un arbre et il se mit à la tourmenter. Tout-à-coup, il vit venir un lièvre. Comme il avait une grande passion pour la chasse, il laissa sa femme pour poursuivre le lièvre.

Un voiturier vint à passer sur ces entrefaites. Il menait une charrette remplie de paille. La princesse supplia l'homme de la délivrer.

« Je suis, lui dit-elle, la fille de l'empereur. Si tu me sauves, tu recevras une forte récompense. »

Le voiturier détacha la princesse et la cacha sous la paille.

Le voleur revint vers sa femme, et, ne la trouvant pas, il se mit à sa recherche. Rencontrant le voiturier :

« N'as-tu pas vu passer une jeune fille ?

— Je viens de la métairie.

— N'as-tu pas vu passer une jeune fille ?

— La paille est à mon patron.

— Es-tu sourd ?

— Je vais te faire corriger par mon maître ! »

Le voleur crut avoir affaire à un sourd et s'en alla chercher ailleurs.

Dès son arrivée chez le paysan, la princesse fit prévenir son père qui se hâta d'envoyer une armée pour la ramener au palais.

Pour protéger la jeune fille contre les tentatives du voleur, on décida de faire construire au milieu de la mer une tour qui serait la demeure de la princesse.

Cette tour, bâtie en face des palais byzantins, fut nommée Kiz-Coulessi — Tour à la fille —.

La fille de Constantin passait la journée au palais de son père, et la nuit, par un chemin souterrain, elle allait s'enfermer dans la tour avec ses servantes.

La tour était gardée par deux lions (1) et par des soldats embusqués le long du Bosphore.

Un soir le voleur s'embarqua à Palata dans une barque israélite. Profitant de l'obscurité, il ordonna au batelier de s'approcher de la tour. Dès qu'il fut débarqué, il jeta deux têtes de moutons que les lions s'empressèrent

(1) On voit ces deux lions — en marbre — dans le musée impérial de Constantinople.

de dévorer. Il profita de ce répit pour entrer dans la tour. Les servantes étaient endormies. Le voleur les égorgea et fut maître de sa femme.

« Cette fois, lui dit-il, tu ne sauras m'échapper! Je vais te tuer!

— Pourquoi veux-tu me tuer? Pourquoi me poursuis-tu? Quel mal t'ai-je donc fait? Je suis ta femme; traite-moi comme tu le dois!

— A chacun selon ses œuvres! Tu as essayé de me tuer; je veux te faire mourir. Suis-moi. Il n'y a plus de salut pour toi! »

La princesse suivit le jeune homme. Mais, comme il marchait devant, elle ferma rapidement la porte sur lui et le laissa en dehors de la tour. Il fut aussitôt dévoré par les lions (1).

(1) *Conté par Yussuf-Hafiz Zadé, Turc, né à Zilé (Asie Mineure), âgé de 26 ans, étudiant en théologie.*



# XII

# INSCRIPTION DU TOMBEAU DE CONSTANTIN LE GRAND

I. 1. π τ-τ-ιδ-η-βσλ-τ-εμλ-οκλμν-μαμ-μλ-δε.
ν. τρπς γν. τ. πλολγ-τ-επτλφ. κρτς. εσθ. ϐολς.
εθν ππλ. κτξ. κ. τ. νς. ερ-μσ μγρ-τ-εξν-πτ. ιστγτν.
πθς. τ. γδ. τι-ιδκτ. πλπνς. κτξ. τ. εντ. τ. εδκ. ε.
τ. ϐρ. τ. μρ. μλ. δ. ν. σττς. τ. δκτ· τ. ιδτ. τρπς-
πλ επστψ. ες-χν. τ. δμτ-πλμ. εγρ. μγ, μρκτ. στρϐν.
κ. τ. πθ. κ. τ. φλ. σνδ. τ. επρ. δ. θλς. κ. ξρ. τ.
πλμ. σνψ. κ. τ. ισμλ. τρπσ. τ. απγν. ατ. ϐολσ.
ελτ· μκρ. ολγ. τδ. ξθ. γ ν. αμ. μτ. τ. πρκτρ. ολ.
ʽμλ. τρπστ. επτλφ. επρ. μτ. τ πρνμ. ττ. πλμ.
εγρ. εμφλ. ηγρωμν. μχ. τ. ππτ. ωρ. κ. φν. ϐς·
ττ. στ. μτ. φϐ· σπυτ. ωλ. σπδιω· ε. τ. δξ. τ. μρ.
αδ. ερτ. γν. θμστ. κ. ρμλο. ττ. εξτ. δσπτ. φλ-γ-
εμ. υπρχ. κατ. πρλϐτ. θλμ. εμ. πλρτ.



# EXPLICATION DE L'INSCRIPTION

DU

# TOMBEAU DE CONSTANTIN

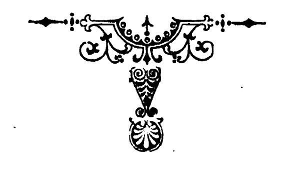
*dounée par le Patriarche de Constantinople*

SCHOLARIOS GENNADIOS

Τῇ πρώτῃ τῆς Ἰνδίκτου, ἡ Βασιλεία τοῦ Ἰσμαήλ, ὁ καλούμενος Μωάμεθ μέλλει διά νά τροπώσῃ γένος τῶν Ῥαλαιολόγων, τήν Ἑπτάλοφον κρατήσει, ἔσωθεν βασιλεύσει. Ἔθνη πάμπολλα κατάρξει, καί τάς νήσους ἐρημώσει μεχρι τοῦ Εὐξείνου πόντου Ἰστρογείτονας πορθήσει, τῇ ὀγδόῃ τῆς Ἰνδικτου, Πελοποννήσου κατάρξει τῇ ἐννάτῃ τῆσ Ἰνδικτου εις τά βόρειά τά μέρη μέλλει να στρατεύσῃ, τῇ δεκάτῃ τῆς Ἰνδίκτου, τοὺς Δαλμάτας τροπώσῃ, πάλιν επιστρέψῃ ἔτι χρονον τοῖς Δαλ-

μάταις πολεμον ἐγείρει, μέγαν μερικόν τε συντριβῆναι και τὰ πλήθη και τὰ φύλλα σονοδῆτῶν ἑσπερίων δια θαλάσσης και ξηρᾶς τον πόλεμον συνᾶψωσιν και τόν τροπώσωσιν τὸ ἀπὸγονον αὐτοῦ βασιλεύσει ἔλαττον μικρόν ὀλίγον, τό δε Ξανθόν γένος ἄσμα μετά τῶν Πρακτόρων ὅλων Ἰσμαὴλ τροπώσουν, τήν Ἑπτά λοφον ἐπάρουν μετά τῶν προνομίων τότε πὸλεμον ἐγείρουν ἔμφυλον ἠγριωμένον, μέχρι τῆς πεμπταίας ὥρας, και φωνῆ βοήσει τρίτον, στῆτε, στῆτε μετά φόβου, σπεύσατε πολλά σπουδαίως εις τά δεξιὰ τὰ μέρη ἄνδρα εὕρητε γενναῖον θαυμαστόν καί ῥωμαλαῖον, τοῦτον ἕξετε, παραλαβόντες.

θελημα ἐμόν πληροῦτε





XIII

# LE QUARTIER PSAMATHIA

Un des quartiers les plus peuplés de Constantinople est celui de *Psamathia* situé entre les Sept-Tours et le quartier Langa.

*Psamathia* est composé de deux mots grecs dont le sens est : *élévation divine*. Sous le règne de Théodose, eut lieu un tremblement de terre qui dura plusieurs mois. Le peuple épouvanté abandonna la ville et s'installa sous des tentes dans la plaine. L'empereur, le Patriarche et le peuple se mirent à prier Dieu nuit et jour en faisant des processions. Tous priaient, pleuraient nuit et jour. Et cependant un autre jour, un tremblement de terre épouvantable se produisit. La terre tremblait comme une feuille. Le peuple, les yeux pleins de larmes, criait : Κύριε ἐλέησον·

*Seigneur aie pitié!* Au moment où se faisait la procession, le Patriarche, le clergé et le peuple, tout en priant, furent étonnés de voir un enfant s'élever dans l'air par une puissance divine. L'enfant montait au ciel; il montait, montait toujours et il finit par disparaître. Au bout de quelques heures, l'enfant redescendit du ciel, au milieu du peuple. On conduisit l'enfant par devant l'empereur et le Patriarche, qui lui demandèrent: « Jusqu'où as-tu été enlevé? Qui t'a enlevé? Qu'as-tu vu? — Une croix divine, répondit l'enfant, me recommanda de porter à la connaissance du clergé qu'il faut, durant les prières et les processions, chanter: *Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, aie pitié de nous!*

Ἅγιος ὁ Θεός, Ἅγιος Ἰσχυρός, Ἅγιος Ἀθανατος, ἐλέησον ἡμᾶς!

Aussitôt le tremblement de terre cessa.

En souvenir de ce miracle, l'endroit fut appelé *Psamathia*.





XIV

# TEKIR-SERAÏ

# PALAIS AU ROUGET

L'ancien palais de Bélisaire, le général de Justinien Ier, est appelé par les Turcs : *Tékir-Séraï*, le Palais au Rouget. Voici l'origine de cette dénomination.

La fille de Bélisaire étant devenue gravement malade, les médecins conseillèrent au général de faire construire un palais dans un lieu où le rouget pourrait rester vingt-quatre heures sans se corrompre.

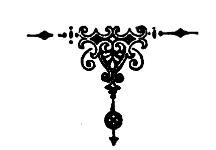
« Tu y mèneras ta fille, ajoutèrent-ils, et elle reviendra à la santé. »

Bélisaire chercha cet endroit. Mais partout où il se rendait dans Constantinople, le

rouget, dont la chair est si délicate, se corrompait au bout de quelques heures. Enfin le général de Justinien aboutit dans ses recherches et il fit bâtir un palais pour sa fille.

Ce palais est aujourd'hui en ruines. Son emplacement, Tékir-Séraï, passe pour l'endroit le plus salubre de Constantinople (1).

(1) *Tradition commune aux Turcs et aux Grecs.*





XV

# NOTRE-DAME-AUX-POISSONS

Un pèlerinage très fréquenté des environs de Constantinople, est celui de Baloucli. — Notre-Dame-aux-Poissons — dont la fête tombe le premier vendredi de Pâques (v. s.)

## I. — TRADITION ANCIENNE SUR BALOUCLI (1)

Chez le peuple de Constantinople, dit Nicéphore, il y avait une tradition antérieure à l'empereur Léon, d'après laquelle l'emplacement de Notre-Dame était de toute antiquité un lieu de guérison pour toutes sortes de maladies. Plus tard, il fut négligé, on ne sait pourquoi.

(1) D'après Nicéphore Callistos.

Cet emplacement ne fut retrouvé que par un miracle de Notre-Dame sous les saints Marcien et Pulchérie, vers le commencement du v^e siècle, au moment où la pieuse impératrice faisait construire la majestueuse église de Vlachernes.

L'empereur Léon I^er, qui n'était alors qu'un simple citoyen, et n'avait pas encore embrassé la carrière des milices, fut témoin d'un miracle de Notre-Dame.

En se promenant en cet endroit, il aperçut un aveugle qui cherchait un peu d'ombre pour s'abriter du soleil ardent, et une fontaine pour se désaltérer. Léon était très charitable et il aimait les pauvres. Il s'approcha de l'aveugle et le conduisit vers un endroit marécageux. L'aveugle le pria instamment de lui trouver de l'ombre et de l'eau, et Léon parcourut le marais pour rencontrer de l'eau pure. Une voix se fit entendre disant :

« Pourquoi chercher l'eau pure, lorsqu'elle est près de toi ? »

Léon, fort étonné d'entendre cette voix céleste, n'en continua pas moins de chercher de l'eau pour lui et pour son compagnon. La même voix parla encore :

« Léon, tu seras empereur! Avance vers la partie boisée de ce marais; tu y prendras de l'eau croupie, tu en offriras à l'aveugle, puis tu lui frotteras les yeux avec la boue.

— « Qui es-tu, toi qui me parles?

— Qui je suis? J'ai choisi cet endroit pour m'y reposer éternellement. J'aiderai à construire ici un temple qui me sera dédié, où les pèlerins obtiendront la réalisation de leurs désirs, où les malades seront guéris de toutes les maladies réputées incurables. »

Léon obéit à la voix; il frotta les yeux de l'aveugle qui aussitôt vit clair.

L'ancien aveugle et Léon publièrent le miracle par tout l'empire.

Depuis cette époque, Notre-Dame n'a jamais cessé de prodiguer les miracles en cet endroit. Elle guérit les affections du corps et les tristesses de l'âme.

La prophétie de Notre-Dame ne tarda pas à s'accomplir. En effet, en 457, à la mort de Marcien, Léon, général de l'armée de Thrace, fut proclamé empereur d'Orient.

En témoignage de reconnaissance, il éleva un temple à Notre-Dame, sous le nom de Ζωοδόχος Πηγή. — La Fontaine de Vie.

## II. — TRADITION GRECQUE SUR NOTRE-DAME AUX POISSONS

La Fontaine de Vie était un lieu de pèlerinage et de dévotion où accouraient nombre de malades. Les auteurs byzantins racontent une foule de miracles opérés par Notre-Dame. Entre autres, ils parlent longuement d'un homme de Thessalie qui, étant tombé malade, avait fait le vœu d'aller à Notre-Dame en pèlerinage, s'il retrouvait la santé. Empêché par ses affaires, il ne fit point le pèlerinage lorsqu'il se trouva guéri. Quelques années plus tard, une nouvelle maladie l'obligea à partir pour la Fontaine de Vie. En arrivant à *Athyra*, aujourd'hui *Benjuk-Dchécmédgé* — il vit qu'il allait mourir. Il pria les matelots de porter son corps à la Fontaine de Vie et de l'y enterrer après qu'on aurait arrosé trois fois le cadavre avec l'eau merveilleuse. Les marins accomplirent les dernières volontés du défunt. Mais à peine l'eurent-ils arrosé avec l'eau de la Fontaine, qu'il ressuscita. L'homme passa le reste de sa vie à servir Notre-Dame en qualité de simple suisse ou sacristain.

Pour éterniser la mémoire de ce miracle, on grava une inscription sur le tombeau du ressuscité. Ce tombeau se voit encore sous le porche de l'église. Voici cette inscription : « Ci-gît le Thessalien en cet endroit; n'y étant pas arrivé, il mourut; mais il ressuscita lorsqu'on lui eut versé par trois fois de l'eau qui donne la vie; il est resté ici comme moine jusqu'à la fin de sa vie. »

'Ενταῦθα κεῖται θετταλός πρὸς εἰσόδοισ, ὃς μή φθάσας τέθνηκεν, ἠγέρθη ὅμως ὡς ἐχύθη οἱ τρίς ὅ ζωήν φέρει ὕδωρ.

Παρ'ῷ μοναστής ἔμεινε μέχρι τερματος βιου.

La nouvelle de la résurrection du Thessalien se répandit parmi ses compatriotes.

Les Thessaliens conservaient quelques doutes sur cette histoire. L'un d'eux, sortant de son bissac des poissons frits, s'écria :

« Ces poissons reviendraient-ils à la vie? »

A l'instant, un nouveau miracle s'accomplit. Les poissons se trouvèrent frais et sautèrent dans la Fontaine où on les voit encore.

## III. — TRADITION TURCO-GRECQUE

Lors du siège de Constantinople par les Turcs, *Constanti* — c'est ainsi que les Turcs nomment le dernier empereur byzantin — était à la Fontaine de Vie, occupé à festoyer, lorsqu'on vint l'avertir que les assiégeants pénétraient dans la ville.

Constanti n'en voulut rien croire.

« Cela est aussi impossible que si l'on me disait que ces poissons frits qu'on me prépare vont reprendre la vie ! ».

A l'instant, les poissons sautèrent hors de la poèle et se précipitèrent dans la fontaine.

L'empereur reconnut ainsi que les Turcs étaient entrés dans Constinople. Il courut à leur rencontre, mais il était trop tard.

On assure que les poissons de la Fontaine de Vie sont à moitié frits. Il y en avait autrefois sept, mais il n'en reste plus que cinq.

Le miracle des poissons a fourni le nom turc de la fontaine, *Balic* signifiant *poisson*.

*
* *

Une légende grecque rapporte l'histoire un peu différemment.

Un moine était occupé à faire frire des poissons lorsqu'on lui annonça l'entrée des Turcs.

Il fit la même réponse que l'empereur. Les poissons sautèrent vivants dans la fontaine.

*
* *

On va à Baloucli le vendredi et le dimanche. Les malades, les malheureux, les affligés y vont en pèlerinage pour accomplir leurs vœux aussitôt qu'ils ont obtenu l'amélioration de leur triste état.

Notre-Dame préfère les pélerins qui viennent à pied à son sanctuaire Quelques femmes font même le voyage sans aucune chaussure.

En hiver même, on a vu de ces pèlerines dont le nombre diminue chaque année.

*
* *

Les malades que l'on amène à Baloucli vont tout droit à l'*agiasma* — eau bénite — qui est dans la crypte souterraine. On verse par trois fois l'*agiasma* sur le corps du malade, puis on lui en fait boire et on laisse le linge mouillé se sécher naturellement sur le corps.

*
* *

L'huile des lampes qui brûlent devant l'image de Notre-Dame et dans la crypte a également une vertu miraculeuse.

On trempe un peu de coton dans cette huile et on s'en sert comme d'une amulette qu'on s'attache au cou. Souvent on en fait une fumigation.

*
* *

La vase qui est au fond de l'*agiasma* a de grandes propriétés. Les pélerins en recouvrent le siège de leur maladie. Cette boue guérit tout particulièrement les fièvres.

*
* *

Lorsqu'on a fait bâtir une maison, avant de s'y installer, on fait apporter l'image de Notre-Dame-aux-Poissons. Le prêtre récite alors quelques prières pour le bon destin de la nouvelle demeure.

*
* *

L'image de Notre-Dame-aux-Poissons, apportée dans une maison, rend la santé aux malades.

*
* *

Il est également d'usage de porter l'image de Notre-Dame, une fois par semaine, dans la maison des malheureux, de tous ceux qui ont des souffrances, soit morales soit physiques. Le prêtre apporte l'image et récite des prières. On fait venir l'image pendant une année entière.

*
* *

Il suffit de faire apporter une seule fois l'image dans sa maison pour se préserver de tous malheurs, ou pour obtenir un accouchement facile.

Notre-Dame-aux-Poissons est ainsi presque toujours en voyage.

*
* *

Certaines personnes, en reconnaissance des bienfaits dont elles ont été comblées, font le pèlerinage une fois par semaine, le vendredi ou le dimanche. Ce pèlerinage dure souvent plusieurs années.

*
* *

Ceux qui souffrent de maux de tête ou de douleurs névralgiques, vont à Baloucli le Vendredi-Saint avant le lever du soleil. Ils se font verser de l'eau d'*agiasma* sur le front et se trouvent guéris. Pendant l'année,

ils doivent se garder de se baigner et de se laver la tête le vendredi.

*
* *

Les pèlerins de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie qui ont fait quelque vœu, vont tout droit à Baloucli sans essuyer la poussière de leurs pieds.

Avant de repartir, ils retournent à Notre-Dame et ils ont soin d'emporter des bouteilles remplies d'*agiasma* qu'ils offrent plus tard à leurs parents et à leur amis.

Lors de notre dernier voyage à Indgé-Sou, des hommes et des femmes, Turcs ou Grecs, vinrent nous demander un peu d'eau de Baloucli. Quelques jours plus tard ils revenaient nous remercier, assurant que l'*agiasma* leur avait été très salutaire.

*
* *

A Baloucli on distribue des yeux, des dents, des cœurs, des bras, des pieds, etc., en argent que les malades attachent au membre — correspondant — qui les fait souffrir.

Après la guérison, on offre des *ex-voto* à Notre-Dame. Ces *ex-voto* sont en argent, en cire, parfois montés en bijoux. Ces offrandes représentent le membre guéri. On doit ren-

dre au prêtre de Notre-Dame le simulacre qu'il avait d'abord donné.

*
* *

Lorsqu'une femme n'a pas d'enfant, ou lorsque ses nouveaux-nés meurent en bas-âge, elle implore Notre-Dame. Si elle conçoit ou si son enfant est viable, elle consacre le cher petit à la Mère de Dieu.

L'enfant est mené à Baloucli. Le prêtre le conduit devant l'image de Notre-Dame ; puis, après quelques prières, il lui attache autour du cou un anneau, symbole de l'esclavage.

Chaque année, les parents du petit versent une certaine somme à l'église en signe de tribut.

L'enfant, si c'est un garçon, est voué à la Vierge pendant au moins trois années. Si c'est une fille, elle appartient à Notre-Dame jusqu'au jour de son mariage.

Il n'est pas rare de voir de grandes personnes se vouer à Notre-Dame.

Lorsqu'on veut se libérer, on va à Baloucli. Après les prières d'usage, le prêtre détache l'anneau d'esclavage.

Cette faveur doit être payée généreusement.

*
* *

Il n'y a pas que des Grecs à Baloucli, bien que ce soit un pèlerinage chrétien. On y voit des Arméniens et des femmes turques, parfois même des Turcs. Les musulmans, au reste, ne sont point fanatiques.

*
* *

A propos de la fête de Baloucli, nous avons lu ce qui suit dans le journal anglais de Constantinople du 23 avril 1887.

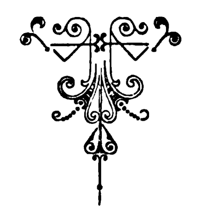
« Un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés aux environs de Constantinople est incontestablement celui de Baloucli (Notre-Dame-aux-Poissons) dont la fête tombe chaque année le premier vendredi après Pâques (v. s.). Une foule énorme envahit alors la plaine de Baloucli et le vieux cimetière turc qui l'avoisine, et après la cérémonie religieuse qui a lieu le matin dans la petite église où sont conservés les poissons miraculeux, et la prossession qui se fait dans le partour de cette église, tout le monde campe en plein air se livrant aux plaisirs innocents qu'aime le peuple. Parmi ces gens, les uns — et c'est le plus grand nombre — ne sont

venus à Baloucli que pour s'y amuser et chercher des distractions dans le palaghir qui couronne la plaine, les autres n'ont attendu ce jour pendant de longs mois que pour venir guérir leurs infirmités dans les eaux sacrées de l'*agiasma* dont la vertu miraculeuse est connue partout à la ronde. Ceux-là, des pauvres pour la plupart, défilent avec leurs haillons et leurs mines souffreteuses. Ils ne viennent pas seulement de Constantinople, mais aussi de villes et de villages lointains, car, nous le répétons, le renom de Baloucli s'étend parmi les Grecs du littoral des Dardanelles à la mer Noire et même à l'intérieur de la Thrace.

« Des étrangers visitant Constantinople auraient été étonnés de voir la multitude comprenant toutes les professions et tous les métiers qui se pressait hier dans la vaste plaine historique où se trouve le petit sanctuaire bâti en 640 par l'empereur Léon-le-Grand, enrichi plus tard par Justinien du matériel qui était resté de la construction de l'église de Sainte-Sophie, et enfin rebâti par l'impératrice Irène à la suite d'un tremblement de terre qui l'avait fortement en-

dommagé. Quarante mille personnes au moins se trouvaient là, et tel avait été l'empressement du peuple à se rendre cette année à son pèlerinage favori, que la Compagnie des chemins de fer orientaux, malgré toutes les mesures prises, s'est trouvée un moment dans l'impossibilité de répondre aux demandes de wagons de troisième classe qui lui étaient adressées de tous les côtés. Il serait inutile de rappeler ici la légende du caloyer occupé à frire des poissons le jour de la première entrée des ottomans à Constantinople, disant qu'il ne croirait à ce fait que si ses poissons à moitié frits s'élançaient vivants hors de la poèle à frire et voyait immédiatement ce miracle se produire ; elle est très connue de tout le monde. Disons seulement qu'on ne retrouve pas que des Orthodoxes dans la plaine de Baloucli le jour de la fête des Poissons. Beaucoup d'Arméniens, de Turcs et même de catholiques s'y rendent chaque année, croyant à la vertu miraculeuse des eaux de l'*agiasma* qui est au fond de la chapelle. Demain, dimanche, c'est aussi un jour de fête pour Baloucli, mais on n'y voit plus autant de monde. C'est le jour de pèlerinage de la bourgeoisie.

« La fête populaire, celle qui compte pour un touriste ou un observateur, a eu lieu hier; elle ne reviendra plus que dans une année, jour pour jour. »





XVI

# L'IMAGE DE JÉSUS

## VOYAGEANT DE CONSTANTINOPLE A ROME

Pendant la guerre des Iconoclastes, on brisait et l'on brûlait les saintes ikones et l'on mettait à la torture ceux qui les vénéraient.

Le Patriarche d'alors possédait une image de Jésus-Christ. Cette image, d'un travail très fin, faisait des miracles. Craignant la colère du roi, le Patriarche, pour sauver son image, écrivit une lettre au pape de Rome et l'introduisit dans l'image. Cette lettre était ainsi conçue :

« *Le Patriarche de Constantinople au Pape de Rome, Tu sais qu'il y a ici dans l'Eglise de Dieu un grand trouble ; les ima-*

*ges saintes sont en danger ; l'orthodoxie règne encore chez vous ; je te confie cette sainte Image de Jésus-Christ.* »

Les larmes aux yeux, le Patriarche pria Dieu de vouloir bien faire disparaître les troubles de l'Eglise et de faire périr l'empereur de Constantinople qui avait déchaîné la guerre des images. Puis s'adressant, à l'Image de Jésus-Christ :

« Seigneur Jésus, toi qui es peint sur cette *ikone*, garde-la, et nous avec elle ! »

Le Patriarche jeta alors l'Image dans la mer. L'Image se tint debout, sans pencher, et se mit à courir sur la mer, si bien qu'au bout d'un jour elle arriva au Tibre.

Cette même nuit, le Pape de Rome eut un songe. Il vit un ange qui lui disait :

« Lève-toi ; va au devant du roi qui vient ! »

Le Pape de Rome se réveilla, ne pouvant comprendre quel était ce roi qui s'avançait. En songeant à ces choses, il se rendormit. L'ange revint encore et dit :

« Le roi des rois vient. C'est Jésus. Lève-toi. Va au bord de la mer. Tu le trouveras. »

Le matin venu, le Pape de Rome, avec le clergé et les princes portant des cierges et de l'encens, descendit au bord du Tibre et s'embarqua dans un bateau. Il aperçut sur le fleuve l'Image de Jésus, debout, semblant marcher.

« Si tu viens vers nous, dit le Pape de Rome à l'Image, monte dans notre barque. Je suis indigne de m'approcher de toi. »

Et aussitôt, ô prodige, l'Image monta toute seule dans la barque !

Le Pape de Rome prit l'Image et y découvrit la lettre du Patriarche. Il la lut, les yeux remplis de larmes. Puis, plus tard, on installa l'Image dans l'église au milieu des chants d'allégresse.

Une fois chaque année, le jour de l'arrivée de la Sainte-Image à Rome, de l'eau salée sortait de l'*Ikone* pour prouver le miraculeux voyage (1).

(1) *Conté le 17 janvier 1889, à Rodosto, par Jean Xanthopoulos, négociant grec, âgé de 54 ans, né à Rodosto.*



XVIII

# LA SAINTE-TABLE
# DE SAINTE - SOPHIE
## ET LA MER DE MARMARA

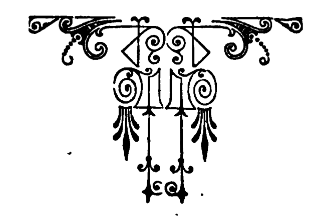
Au XI^e siècle, les Francs, chassés par les Grecs, se retirèrent de Constantinople. Mais auparavant ils pillèrent la ville et la dépouillèrent de toutes ses richesses. Entre autres choses précieuses, ils enlevèrent la riche Sainte-Table de la basilique de Sainte-Sophie.

Le bateau qui transportait ce précieux trésor fut englouti en arrivant au milieu de la mer de Marmara.

Selon une autre version, le bateau s'entrouvrit et la Sainte-Table tomba au fond de la mer entre les trois caps d'Héraclée, de Chôra en Thrace, de l'île de Marmara, à

une distance de 18 milles de chacun de ces caps.

Pendant les plus terribles tempêtes, la mer est, assure-t-on, toujours fort calme à l'endroit où est tombée la Sainte-Table. En été, on y voit une substance huileuse d'odeur très-agréable, qui ne serait autre que le Saint-Chrême sortant de la Table.





# XVIII

# L'ÉPÉE ENVOYÉE A CONSTANTIN PALÉOLOGUE

Pendant le siège de Constantinople par Mahomet II, Dieu envoya un ange remettre, par l'entremise d'un ermite nommé Agapios, une épée de bois à l'empereur grec Constantin Paléologos.

Le moine se rendit aussitôt au palais impérial pour remplir la commission dont il était chargé.

« Sire, dit-il à l'empereur, voici une épée que le Seigneur t'envoie pour exterminer les Turcs, tes ennemis. »

Constantin Paléologue se montra fort irrité en reconnaissant que l'épée était de bois.

« Qu'ai-je à faire, s'écria-t-il, de cette épée de bois, lorsque je possède l'épée merveilleuse du glorieux David, père de Salomon ? L'épée de David s'allonge de quarante piques. »

Et il chassa le saint homme.

Furieux, l'ermite alla remettre l'épée à Sultan-Mahomet II qui l'accepta de grand cœur. Mahomet II, grâce à l'épée de bois, réussit à s'emparer de Constantinople.

Quant au moine, mécontent de l'impiété de Constantin Paléologue, il se fit musulman. C'est le même qui expliqua la main de feu que Sultan-Mahomet II voyait chaque matin au dessus de la mer.





## XIX

# MAHOMET II
## ET
# LA MAIN DIVINE

Après la prise de Constantinople, Mahomet II s'était installé dans le magnifique palais impérial de Byzance. Et là, chaque matin, il jetait un regard d'orgueil sur le merveilleux spectacle qui se déroulait devant ses yeux : le Bosphore, la mer de Propontide, la Corne d'or et les Iles des Princes.

Mais aussi il voyait chaque jour une main immense qui sortait de la mer et lui montrait cinq doigts.

Mahomet II réunit les Ouléma et ses ministres et leur dit :

« Que signifie cette main ouverte ? »

Les Ouléma et les ministres ne purent trouver aucune explication.

Sultan-Mahomet fut contraint de s'adresser à un prêtre grec vertueux, qui lui dit :

« O grand conquérant ! lorsque tu verras se lever la main, étends la tienne et montre quatre doigts. »

Le Sultan obéit au prêtre. Et le surlendemain il n'émergea plus de la mer que quatre doigts. Mahomet II montra trois doigts, puis deux, puis un seul ; la main mystérieuse imita le conquérant, puis enfin, elle disparut.

Sultan-Mahomet voulut connaître la raison de ce prodige. Le prêtre lui répondit :

« La main qui sortait de la mer t'expliquait que s'il se trouvait seulement cinq grecs justes et vertueux dans Constantinople, tu serais aussitôt chassé.

« Tu montras trois doigts, puis deux, puis un, ce qui indiquait qu'il n'y avait ni trois, ni deux, ni même un saint dans Constantinople, et la main se retira, car tu disais la vérité. »

Mahomet II pria le prêtre grec d'aller par tous les tribunaux juger par lui-même si la justice était bien rendue.

Le prêtre parcourut toutes les villes de

l'empire et reconnut que les juges étaient impartiaux.

Dans une ville, il assista à un procès. Un cheval était en litige; le jour baissant, le juge remit le procès au lendemain.

Le juge eut à s'occuper d'affaires le jour suivant et la cause vint avec un retard. Le cheval était mort dans l'intervalle.

Le juge dit :

« Il est de toute équité que je vous rembourse la valeur de ce cheval, puisque je ne suis pas venu hier au tribunal comme je l'avais promis. »

Et le juge s'imposa une amende et des dommages qu'il paya aussitôt.

Lorsque le prêtre grec fut de retour, Sultan-Mahomet lui demanda :

« La justice est-elle bien rendue ?

— Oui, grand conquérant. Si tu continues à gouverner ton peuple avec autant d'équité ton empire prospèrera ; avec des princes qui te ressemblent, il durera éternellement. Sinon, il sera détruit comme l'a été celui des Grecs (1). »

*(1) Conté par Andréas Karaman, Grec, usurier, né à Indgé-Sou, âgé de 56 ans.*



XX

# LES TROIS DORMANTS
## DE
# GUL-DJAMINI

Il y a trois saints personnages endormis, depuis la prise de Constantinople par les Turcs, dans un souterrain de Gul-Djamini — Mosquée aux Roses, ci-devant église grecque sous le nom de « Rose qui ne se fane point. »

Si l'on entrait dans les souterrains de Gul-Djamini, on verrait trois hommes endormis dans une station verticale, suivant les uns, assis, suivant d'autres, sur des chaises pareilles à celles que l'on trouve dans les églises grecques.

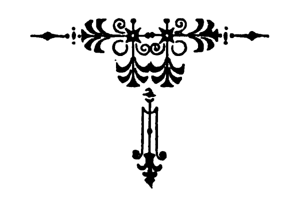
Si l'on est chrétien, on entend les trois dormants dire d'une voix grave :

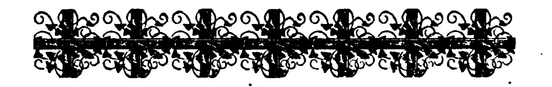
« Il n'est pas encore temps; l'heure n'est pas venue; les péchés ne sont pas remis! »

Comme Jean le Théologue aux Sept-Tours, ils tiennent des registres où ils inscrivent les moindres péchés des Chrétiens.

La Mosquée aux Roses se trouve à Constantinople dans le quartier Djibali (1).

(1) *D'après plusieurs Grecs et Turcs.*





# XXI

# MAHOMET II
## ET LA
# VEUVE DE CONSTANTIN

Après la prise de Constantinople par les Turcs, la veuve du défunt empereur grec s'enferma dans son palais.

Mahomet II essaya inutilement de forcer les portes, et fut obligé d'accepter les trois conditions suivantes :

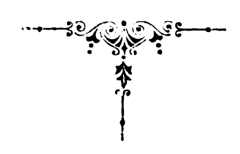
1° Qu'il y aurait dans les rues de Constantinople un trottoir réservé aux Grecs ;

2° Que pendant les funérailles, le visage des morts resterait découvert et ne resterait pas voilé comme celui des Turcs ;

3° Que les monnaies turques porteraient le nom de Constantin ou de sa ville (1).

(*Certains conteurs font monter ces conditions au nombre de* 40).

Les obligations imposées par l'impératrice sont encore exécutées à notre époque : les rues ont un trottoir de grès pour les Grecs ; les morts sont portés en terre le visage apparent ; les monnaies portent le nom de Constantin ou celui de la ville de Constantinople.





## XXII

# LES JALOUSIES DES FENÊTRES

Lors de la prise de Constantinople par Mahomet II, les jalousies des fenêtres n'étaient pas en usage chez les Grecs.

La soldatesque s'empressa d'enlever les filles grecques les plus jolies.

Un jour, une jeune captive aperçut l'un de ses oncles qui passait dans la rue. Elle lui cria :

« Délivrez-moi ! délivrez-moi ! mon oncle ! Je suis ici prisonnière ! »

L'oncle porta plainte devant le tribunal. Les Turcs se piquaient d'une justice impartiale ; ils furent obligés de rendre la jeune Grecque à sa famille.

D'autres procès analogues furent portés devant les tribunaux, et toujours les chrétiens obtinrent satisfaction.

Des soldats, mécontents, se présentèrent devant Mahomet II et lui dirent :

« Tu nous avais promis tous les biens des vaincus, et cependant les juges nous obligent à rendre les belles esclaves grecques que nous avions enlevées !

— Pourquoi vous plaignez-vous, soldats ? Faites en sorte que les parents de vos esclaves ne puissent apercevoir leurs femmes ni leurs filles.

— Comment saurions-nous les en empêcher ?

— Que ne placez-vous des jalousies aux fenêtres de vos maisons ! Ainsi personne ne pourra du dehors voir vos femmes ! »

Les soldats écoutèrent le conseil de Sultan Mahomet II, et c'est depuis que les fenêtres sont garnies de jalousies.





XXIII

# MAHOMET II
ET
# SON ARCHITECTE

Mahomet II faisait construire une grande mosquée dans la ville de Constantine, dont il venait de faire la conquête.

Il avait fait venir de tous les points de l'empire les colonnes les plus précieuses. Parmi ces colonnes, une surtout était merveilleuse par sa hauteur et sa grande valeur. Elle était cependant un peu trop élevée, aussi Mahomet II ordonna-t-il à son architecte d'en scier une certaine longueur.

Un jour le grand Sultan vint visiter la mosquée en construction. Tout à coup il entra dans une grande colère ; il s'était aperçu que la colonne avait été diminuée de beaucoup et que l'on n'avait pas respecté ses ordres.

Incontinent, il fit venir l'architecte et il ordonna qu'on lui coupât la main.

L'architecte alla se plaindre au *Schéik-ul-Islam* — chef spirituel de l'Islam après le Sultan. — Le Schéik-ul-Islam somma le Sultan de comparaître devant lui pour être jugé.

Le Sultan comparut devant le Schéik-ul-Islam. Mais il vint s'asseoir auprès de son juge.

« Lève-toi, lui dit ce dernier, place-toi auprès de l'architecte, car tu es l'accusé! »

Le Sultan se leva et prit la place indiquée.

« Pourquoi, lui demanda le Schéik, as-tu fait trancher la main de cet homme ?

— C'est qu'il a scié la colonne la plus précieuse de ma mosquée, la colonne qui m'était aussi chère que l'empire de Constantin. La mosquée, maintenant, sera basse et perdra de sa magnificence.

— Dieu n'a pas besoin de temple majestueux; on peut prier Dieu et invoquer son Prophète en n'importe quel lieu, fût-ce même au milieu des champs. Tu as fait couper la main de l'architecte; il est juste que ta

main soit tranchée ; c'est l'ordre de la loi sainte. Prie l'architecte d'être miséricordieux, je laisserai exécuter mon jugement. »

Le Sultan supplia l'architecte qui voulut bien lui pardonner.

« Mais, ajouta l'homme, comme il m'est impossible de travailler, j'exige une pension qui me mette, à l'abri du besoin. »

Le Sultan acquiesça à cette demande.

Mahomet II sortit alors de dessous son manteau une lourde massue et il la montra au Schéik-ul-Islam.

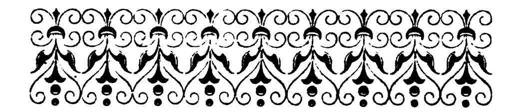
« Si tu m'avais permis de m'asseoir auprès de toi, lui dit-il, je t'aurais assommé !

— Et moi, lui répondit le Schéik-ul-Islam, si tu ne t'étais pas assis à la place réservée aux accusés, je t'aurais fait dévorer par ce dragon ! »

Et, ce disant, il se leva, découvrit son siège de peau de mouton, et montra un dragon furieux, ce qui était un grand prodige.

D'après une autre tradition, le Sultan fit sortir de dessous son manteau, et par miracle, un lion rugissant (1).

(1) *Conté par Suléïman Effendi Muezzin Husséin-Oglou, Turc, né à Amassia, âgé de 22 ans, fonctionnaire d'Etat.*



XXIV

# LE QUARTIER HORHOR

Près d'*Ac-Séraï*, est le quartier turc d'*Horhor*.

Mahomet II, après la prise de Constantinople, faisait lui-même l'inspection des eaux. Arrivé dans ce quartier, il vit une grande fontaine qui coulait en faisant : hor, hor, bruit que fait une fontaine coulant avec force.

A cause de cela, le quartier fut nommé *Horhor*.





# XXV

# ET YÉMESE THÉQUESSI

*Et Yémése Théquessi* — Couvent où l'on ne mange pas de viande — serait un monastère chrétien dans lequel on s'abstenait de toutes viandes.

Après la conquête de Constantinople, les Turcs s'emparèrent du couvent et le transformèrent en monastère musulman.

*Cara-Badjac,* le premier turc qui s'y installa, vit entrer un inconnu qui le salua et lui dit :

« Quel est ce couvent ?

— C'est un couvent où l'on ne mange pas de viande, répondit Cara-Badjac.

— Que mange-t-on ici ?

— La viande des animaux et non la chair humaine. »

Cara-Badjac faisait allusion à la méchanceté des gens du quartier qui s'entre-détruisaient.

A cause de cela, le couvent, d'après les Turcs, prit le nom de Yémése-Théqquessi. Les Grecs, comme nous l'avons dit plus haut, donnent une explication différente.

Après la prise de Constantinople, Cara-Badjac s'était donc emparé du couvent. On devait donner à manger à l'armée victorieuse. Le bois manquait.

« Allumez le feu ! dit Cara-Badjac à ses compagnons.

— Mais nous n'avons qu'un peu de bois !

— Allumez ce que vous avez et ne vous préoccupez de rien ! »

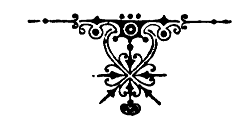
On lui obéit.

Cara-Badjac mit ses pieds sur le foyer au-dessus des chaudières, et ses pieds brulèrent comme du bois sec. Le repas cuit, il arrêta le feu et ses pieds ne furent qu'un peu noircis. Son nom lui vint de ce prodige : *Cara-Badjac* — Jambe noire.

Le tombeau de Cara-Badjac est fréquenté par les personnes atteintes de scrofules, d'hernies, de fièvres ou de brûlures. Le *Schéick* prie pour le malade ; il mesure un fil de co-

ton à la longueur du tombeau de Cara-Badjac, et il l'attache au cou et à la main du fiévreux; il donne un amulette aux pèlerins atteints d'hernies ou de scrofules. Cet amulette se porte sur le corps pendant 40 jours. Ce délai écoulé, on le rapporte au gardien qui l'enterre dans un coin du couvent. Par cela même, il enterre la maladie.

Le couvent se trouve sur la rue conduisant à Psomathia, dans le quartier Yéni-Bayzide.





XXVI

# LA BARQUE DE MAHOMET II

Dans le voisinage de Constantinople, il y a une barque de quarante mètres de longueur. Cette barque a vingt-cinq rames de chaque côté, et chacune de ces rames doit être maniée par trois rameurs.

Les chrétiens pensent que cette barque fut enlevée aux Génois par l'empereur Constantin, et qu'ensuite les Turcs l'ont conquise sur les Grecs.

Quant aux Turcs, ils disent qu'elle fut construite par les ordres de Sultan-Mahomet II, et que le bois qui fut employé a été emprunté à toutes les espèces d'arbres qui existent de par le monde entier.

Il faut se garder de jeter ou de faire des ordures dans le voisinage de la barque. Le

malheureux qui oserait se livrer à cette abomination serait aussitôt atteint de paralysie. On cite nombre de sacrilèges qui moururent misérablement pour avoir jeté des ordures sur la barque de Sultan-Mahomet II.

Voici quelques histoires à ce sujet.

I. — Un gardien p..., une nuit à côté de la barque. Le matin, il se trouva couché dans son lit comme à l'ordinaire, seulement le lit était au beau milieu de la route. Les passants étonnés s'étaient rassemblés en grand nombre et ils se demandaient si l'homme n'était pas fou. Le gardien ne fut pas moins étonné. Mais, réfléchissant, il comprit d'où venait ce prodige.

Se levant, il eut un profond repentir et il se mit à crier :

« Pardon, grand Dieu ! Pardon ! mille fois pardon d'avoir p...! Je ne suis plus digne de te servir ! Je jure de ne plus jamais remettre les pieds dans la barque ! »

Et ce jour-là il abandonna ses fonctions de gardien.

II. — Pendant un violent incendie, un tison enflammé tomba sur le toit qui sert d'abri à la barque de Sultan-Mahomet II.

Le lendemain, les gardiens furent fort étonnés de voir que le toit avait disparu. Ils montèrent sur la barque et ils reconnurent que le toit était brûlé. Mais, par miracle, le tison s'était éteint en tombant sur la barque et celle-ci avait été préservée.

III. — L'hiver de 1885-1886, S. M. le Sultan fit réparer le bâtiment où est gardée la barque de Sultan-Mahomet II.

Un des bateliers qui chaque jour sont chargés de porter les légumes au palais impérial, se dit en passant devant la barque :

« Pourquoi dépenser tant d'argent pour un bateau ? Cela n'en vaut pas la peine ! »

La nuit qui vint, le batelier se réveilla en sursaut et se mit à crier :

« Pardon, grand Dieu ! mille fois pardon de t'avoir offensé ! »

Les autres bateliers lui demandèrent ce qui venait d'arriver.

Il leur raconta ce qui suit :

« Dans mon sommeil, je vis que je faisais une visite à la barque de Sultan-Mahomet II. A peine y eus-je mis les pieds, qu'un sauvage lion s'élança pour me déchirer. Je ne sais comment je pus lui échapper. C'est à la suite

de mon péché, de mon impiété, car j'avais pensé ce matin qu'il était inutile de dépenser une forte somme pour réparer le monument de la barque ! »

IV. — La barque étant pourrie à la base, S. M. le Sultan y fit faire quelques réparations.

Les morceaux de bois et les copeaux qu'on a retirés pour les travaux passent pour guérir de la fièvre. Les gardiens les ont conservés soigneusement et ils en offraient naguère encore aux visiteurs.

Le Sultan ayant fait défense expresse de donner de ces copeaux, un ouvrier enleva en cachette un petit morceau de la barque. Le lendemain, il accourut rapporter ce copeau en disant au gardien :

« Je voulais m'en servir pour guérir la fièvre, mais j'ai eu des cauchemars affreux qui m'ont épouvanté toute la nuit. Aussi ai-je jugé prudent de rendre le morceau de bois. »

V. — Sultan-Mourat voulut faire un voyage aux Indes dans la barque de Sultan-Mahomet II. Il ordonna de mettre le bateau à la mer. Les matelots obéirent.

« Vous êtes las, dit Sultan-Mourat. Couchez-vous et dormez ; nous ne partirons que demain. »

A peine furent-ils couchés, qu'ils se sentirent pris d'une extase. Et ils virent que la barque marchait avec une incroyable vitesse à travers d'immenses forêts ; ils entendaient même le bruit des branches cassées et des arbres entrechoqués.

Quand les matelots s'éveillèrent, ils reconnurent que la barque était toujours au même endroit que la veille.

Le sultan ordonna de retirer la barque sur la plage.

Lorsque ce travail fut achevé, les rameurs trouvèrent entre les planches de la coque des branches de muscadier nouvellement rompues et chargées de fruits verts.

L'un commença à parler à son voisin :

« J'ai vu la barque traverser d'immenses forêts ; j'entendais le craquement des branches cassées.

— J'ai vu pareille chose !

— Et moi aussi !

— Et moi aussi ! »

Tous les matelots furent persuadés qu'ils avaient voyagé à travers les forêts.

Et, de fait, on assure que Sultan-Mourat avait fait le voyage des Indes durant le sommeil des rameurs (1).

(1) *D'après Cara Hassan-Oglou-Hadjii Moustafa, Turc, gardien de la barque de Sultan-Mahomet II, né à Tache-Quiopru, âgé de 47 ans.*



XXVII

# LA MOSQUÉE
## DE
# SULTAN-AHMET

### Sultan-Ahmet et Hyzir.

Comme *Sultan-Ahmed* faisait construire la mosquée qui porte son nom, *Hyzir* se présenta devant lui, sans se faire connaître et lui dit :

« Qui viendra ici faire sa prière ? »

Hyzir voulait faire remarquer que la mosquée de Sainte-Sophie étant fort proche, personne ne viendrait à la nouvelle mosquée.

« Si les fidèles ne viennent pas ici pour la prière, au moins les enfants y joueront ! répondit Sultan-Ahmet.

— Oui, les enfants y joueront! dit Hyzir. »

A cause de ceci, les vastes cours de la mosquée sont toujours encombrées d'enfants joueurs que le muezzin ou le suisse réprimande et frappe inutilement pour les obliger à s'éloigner.

Sultan-Ahmet comprit que son interlocuteur était Hyzir, il le saisit par la main et lui dit :

« Je ne te lâcherai point si tu ne promets de venir faire la prière une fois par jour dans ma mosquée ! »

Hyzir, pour reprendre sa liberté, fut forcé de promettre ce que lui demandait le Sultan.

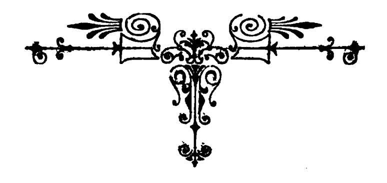
On croit fermement à Constantinople que Hyzir vient à l'une des cinq prières dans la mosquée de Sultan-Ahmet. Mais on ne sait à laquelle de ces prières assiste le Saint.

La mosquée de Sultan-Ahmet est une des plus fréquentées de Constantinople ; les fidèles y vont toujours dans l'espérance d'y rencontrer Hyzir.

A l'intérieur de la mosquée, on voit dans le mur une pierre rougeâtre que l'on nomme Sarilic-Tachy (Pierre à la Jaunisse).

Les malades atteints de cette maladie doivent passer et repasser trois fois devant Sarilic-Tachy pour être guéris. Si l'on n'est pas guéri après cette promenade, on doit la recommencer. La guérison est assurée (1).

(1) *Conté à Constantinople en juillet 1886, par Fouad-Bey-bin-Memtouh.*





XXVIII

# BAJAZET
## ET
# L'EMPEREUR D'AUTRICHE

L'empereur d'Autriche envoya des messagers à Constantinople auprès de Bajazet alors occupé par la construction de la mosquée Bajazet. Les messagers avaient ordre d'annoncer au Sultan que l'empereur d'Autriche voulait faire la guerre aux Turcs.

Les envoyés trouvèrent Bajazet gâchant du mortier avec d'autres ouvriers. Sans quitter son travail :

« Allez dire à votre maître, répondit le Sultan, qu'il me laisse en paix durant la construction de cette mosquée. Ensuite, j'accepterai la guerre. »

Au bout de quelque temps, les messagers revinrent à Constantinople.

« L'empereur d'Autriche n'attendra pas la fin de la construction. Il veut la guerre immédiatement. »

Bajazet préparait toujours le mortier. Levant l'index et le médium couverts de chaux et de sable :

« Allez dire à l'Empereur, dit le Sultan, que j'enfoncerai mes deux doigts dans ses yeux et que je les lui crèverai. »

Quel ne fut pas l'étonnement des envoyés lorsque rentrant auprès de l'Empereur, ils trouvèrent que les yeux de leur maître étaient crevés !

Juste au moment où Bajazet avait menacé l'empereur, une main invisible avait crevé les yeux du roi d'Autriche, laissant dans les orbites des marques de chaux et de sable.

Depuis ces événements, les Autrichiens se gardent bien de déclarer la guerre aux Turcs (1).

(1) *Version turque.*



# XXIX

# SAINT JEAN A LA PORTE D'OR AUX SEPT-TOURS

A l'intérieur de la Porte d'Or aux Sept-Tours, à Constantinople, repose endormi *Jean l'Évangéliste*, quelques-uns disent *Jean le Paléologue*.

C'est un vieillard à la longue barbe blanche, assure-t-on, appuyé au tronc d'un figuier, qui a poussé au travers des pierres de la forteresse ; il tient en mains un grand livre sur lequel il inscrit les péchés des Chrétiens et des Turcs.

Si quelqu'un est assez heureux pour arriver auprès de lui, l'entrée de la Porte-d'Or étant sévèrement interdite — il entend le grand apôtre dire :

« Le temps n'est pas encore venu ; l'heure n'est pas sonnée ; la rémission des péchés n'a pas encore eu lieu ! »

On dit que les gardiens turcs lui allument une lampe toutes les nuits, et qu'ils le couvrent d'une couverture que l'on renouvelle une fois l'an.

On assure qu'un jour viendra où Constantinople sera assiégée et conquise par sept nations. On s'entretuera pour le partage de la ville ; le sang coulera comme un fleuve par les rues de la capitale ; il y aura des troubles comme jamais il ne s'en sera vu depuis la création du monde.

Alors Jean l'Évangéliste — ou Jean le Paléologue — se réveillera de son long sommeil ; il se présentera aux sept peuples et, se tenant au milieu de Constantinople, il criera :

« Arrêtez ! Assez de sang a été versé ! »

Les peuples lui obéiront : la grande tuerie cessera. Jean règlera glorieusement durant trois jours et trois nuits. Puis il disparaîtra. Mais la paix sera pour longtemps assurée dans la vieille Byzance.

XXX

# MOÏSE LE PROPHÈTE

## ET AVDJIPIN-EUNUK LE GÉANT

Le prophète *Moïse* était d'une taille fort élevée ; de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il mesurait quarante aunes — 27 mètres.

Les fidèles vinrent un jour le trouver pour se plaindre d'un certain géant nommé *Avdjipîn-Eunuk* qui leur faisait supporter toutes sortes de vexations et d'injustices.

Avdjipîn-Eunuk était d'une taille bien supérieure à celle de Moïse. Il entrait dans la mer la plus profonde pour y pêcher les poissons, et la mer n'arrivait jamais au-delà de ses genoux. Il étendait ses poissons au soleil pour les faire cuire, puis il les dévorait.

Moïse envoya 300 hommes vers Avdjipîn-Eunuk pour lui demander s'il le reconnaissait comme prophète et s'il croyait à la véritable religion islamite.

Les envoyés de Moïse rencontrèrent le géant sur une montagne ; il était chargé d'un faix de bois qu'il transportait dans sa demeure.

« Crois-tu à l'Islam et à la mission de Moïse ? lui demandèrent les messagers. »

Avdjipîn-Eunuk se pencha pour entendre ce que lui disaient les envoyés de Moïse ; mais il ne put les comprendre tant ils étaient loin de son oreille. Auprès du géant, les hommes de Moïse étaient ainsi que les fourmis.

A la fin, le géant jeta son fagot sur le gazon et, ayant enfermé les 300 messagers parmi les troncs d'arbres qui formaient son fardeau, il les emporta dans sa maison.

En rentrant chez lui, Avdjipîn-Eunuk enferma les courriers dans une étable, et il dit à sa femme :

« Garde-les avec soin tandis que j'irai chercher un rocher qui les écrasera, eux trois cents, d'un seul coup. »

Les malheureux se lamentèrent et ils supplièrent la femme du géant de demander leur grâce à son mari. La femme se laissa toucher et, lorsque revint Avdjipîn-Eunuk avec le rocher, elle demanda leur pardon.

« Allez dire à Moïse votre maître, ce que vous avez vu ! s'écria le géant, en les envoyant dans leur pays. »

Les messagers à leur retour racontèrent à Moïse ce qu'ils savaient du géant Avdjipîn-Eunuk.

Moïse se mit en prières et invoqua le Seigneur.

« Je vais abattre ce géant, dit l'Éternel ; tu le tueras.

— Mais comment oserai-je jamais me mesurer avec lui ? il me sera impossible de le vaincre.

— Tu iras le combattre et tu le vaincras. »

Moïse partit à la recherche du géant. L'ayant rencontré : « Reconnais-tu ma mission ? lui cria-t-il. Crois-tu à la loi de l'Islam ? Dis que tu es fidèle ; sinon apprends que je suis venu pour te punir ! »

Avdjipîn-Eunuk saisit une énorme pierre et se prépara à la lancer sur Moïse.

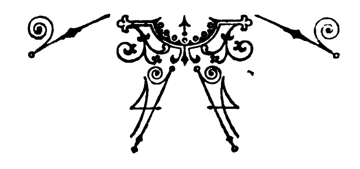
A l'instant, Dieu envoya un grand oiseau qui perça la pierre d'un trou par le milieu.

« Allons, Avdjipîn, crois en la vraie foi ! Fais-toi Musulman ! lui dit Moïse. »

Le tyran éleva la pierre fort au-dessus de sa tête, mais le bloc de grès lui échappa et s'enfonça sur ses épaules.

Tandis qu'Avdjipîn-Eunuk essayait de retirer la pierre, Moïse brandit son sceptre, long de plus de quarante aunes, fit un saut vigoureux et atteignit le géant au fémur. Avdjipin tomba et Moïse lui trancha la tête (1).

(1) *Conté par Youssouf-Hafiz-Zadi, Turc, né à Zilé, Asie-Mineure, âgé de 26 ans, étudiant en théologie.*





XXXI

# KIZ-TACHI

## PIERRE A LA FILLE

I. — Lors de la construction de Sainte-Sophie, une jeune vierge enleva une grosse pierre à Macrohori (village de Constantinople), et, tout en tricotant, la mit sur sa tête et la porta vers l'église que l'on édifiait. On sait que ce furent les démons (*djinns*) qui élevèrent Sainte-Sophie. En route, un démon se montra devant la jeune fille et lui dit : « Où vas-tu ? — Je vais porter cette pierre à l'église en construction. Elle pourra servir de colonne. — Il est trop tard, car le monument est achevé. Dépose la pierre en cet endroit, et va te convaincre de ce que je viens de t'assurer. »

La jeune vierge suivit ce conseil. Déposant

la pierre, elle courut à Sainte-Sophie et vit que l'église était toujours en voie de construction.

Revenant à l'endroit où elle avait rencontré le génie, elle essaya de reprendre la pierre, mais, malgré tous ses efforts, elle ne put la soulever. La pierre resta en cet endroit et fut depuis désignée sous le nom de *Kiz-Tachi* (*Pierre à la Fille*) (1).

II. — Autrefois, lorsqu'un jeune homme avait des doutes sur la virginité de sa fiancée, il conduisait sa promise vers la Pierre à la Fille. Si la jeune fille pouvait passer à travers un trou pratiqué dans la pierre, c'était un signe certain de virginité.

On assurait aussi que ce jeune homme pouvait interroger la Hiz-Tachi. En appliquant l'oreille contre la pierre, il entendait — si la fille était vierge — une voix qui le rassurait. Si la pierre était muette, il était certain que sa fiancée avait perdu sa vertu (2).

(1) *Conté par Ahmet-Husni, Turc, né à Constantinople, âgé de 37 ans. — 1886.*

(2) *Conté par Périclès Démétriou, Grec, né à Konieh, âgé de 32 ans. — 1886.*

III. — Quelques personnes disent que la Kiz-Tachi n'est autre chose qu'une colonne funéraire. Cette pierre est aussi élevée que l'obélisque de la place de la Concorde ; elle est surmontée d'une autre pierre taillée aux angles sont sculptés des aigles. Un certain roi ayant appris d'un oracle que sa fille mourrait de la piqûre d'un serpent, avait fait enfermer son enfant au haut de la tour de Léandre — *Kiz-Coulessi*. — Un jour ce roi envoya un panier de raisins à sa fille. Un serpent, caché parmi les grappes, mordit la jeune fille qui mourut. Le roi, pour préserver le cadavre de sa fille, fit déposer le corps dans un coffre de bronze que l'on plaça sur la colonne. Le serpent y monta néanmoins, perça le coffre et mangea la langue de la jeune fille.





XXXII

# LA MAIN DE LA JUSTICE DIVINE ET ZUMBUL-EFFENDI

Dans le quartier de Constantinople nommé *Kodjha-Moustafa-Pacha*, on voit un vieil arbre déchaussé, entouré d'une clôture. Les racines sont rongées par les années. Les Turcs disent que cet arbre ne tient debout que par un véritable miracle. En dehors de son ancienneté, il offre une particularité curieuse : son tronc et ses branches sont complètement entourés de chaînes. Les légendes que l'on raconte à propos de cet arbre sont très nombreuses. Nous en citerons quelques-unes.

I. — D'après les traditions grecques, sous les empereurs helléno-romains de Constantinople, il y avait sur cet arbre une longue chaîne terminée par une main.

Lorsque survenait une contestation en justice, les plaideurs se présentaient sous l'arbre et le plaignant invoquait la main de la justice divine. Si la main descendait sur sa tête, la justice de Dieu lui donnait raison, si elle remontait, la justice lui donnait tort.

II. — Lorsqu'un marché était pour se conclure, le vendeur et l'acquéreur se rendaient sous l'arbre. L'acheteur comptait dans la main de justice le prix de son acquisition. Lorsqu'il arrivait à la juste valeur de la chose achetée, la main se refermait.

III. — Un jour un homme qui venait d'acheter un cheval se rendit sous l'arbre. A peine il avait mis dans la main de justice le centième de la valeur de l'animal, que la main se referma. Les deux hommes en demeurèrent interdits.

Le lendemain, le cheval mourut. L'acheteur en vendit la peau au prix juste de l'argent remis dans la main de la justice divine.

IV. — Un débiteur niait devoir une cer-

taine somme que lui avait prêtée un de ses amis. Son créancier l'invita à tenter le jugement de la main de justice.

Le débitant, homme rusé, mit l'argent qu'il devait à l'intérieur d'un gros bâton. Le créancier se plaça sous la main de la justice divine. La main descendit. Il avait donc raison de réclamer la dette.

Le débiteur avant de tenter l'épreuve dit à son adversaire : « Tenez ce bâton tandis que je me placerai sous la main de justice. »

Le créancier prit le bâton et le débiteur invoqua la main en ces termes :

« Main divine, je l'atteste ! N'ai-je pas payé cet homme ? Ne lui ai-je pas remis son argent ? »

Et de fait le créancier tenait l'argent dans le bâton ! qu'allait répondre la main ?...

La main de la justice divine se retira avec un bruit épouvantable. Et depuis elle ne descendit plus.

V. — Quelques Grecs attribuent à l'empereur Léon le Sage l'invention de la main de la justice divine. Ce serait un talisman à ajouter à la liste déjà longue de eeux dont ce grand magicien avait doté la ville de Constantinople.

Après les traditions grecques, voici les traditions ottomanes.

VI. — Les Turcs racontent qu'auprès de l'arbre à la chaîne était un couvent où vivait, avec ses adeptes, un certain *schéik* nommé *Zumbul-Effendi*.

Un jour un de ses disciples lui dit :

« Depuis longtemps je suis à ton service et pourtant tu ne m'as point accordé le don divin d'être schéik. »

Zumbul-Effendi, qui savait que son disciple n'était point encore arrivé à la perfection religieuse, lui dit :

« Prends ce petit bout de chaîne et vas attacher cet arbre qui, sans cela, tomberait bientôt sur la mosquée. — Comment ferais-je pour attacher un arbre aussi gros avec une chaîne aussi petite ? répondit le disciple. »

Alors un autre des adeptes de Zumbul-Effendi demanda la permission d'enchaîner l'arbre, et, sur la réponse favorable du schéik, il se mit au travail. Et plus il faisait de tours, plus la chaîne s'allongeait.

Zumbul-Effendi reconnut que Merkêz-Effendi, ainsi se nommait le second disciple était arrivé à la perfection religieuse.

Zumbul lui donna sa bénédiction et le nomma schéik. Merkêz-Effendi s'en alla plus loin s'établir dans un *thêké* à part.

VII. — Auprès du mausolée de Zumbul-Effendi, on voit celui de *Fatimé* et de *Zéinêb,* filles de *Husséin*, le petit-fils du Prophète.

Ces deux vierges étant tombées entre les mains des chrétiens, furent conduites devant l'empereur de Constantinople qui leur demanda de renier la foi de l'Islam. Elles s'y refusèrent. L'empereur leur promit la main de ses fils, mais encore ses sollicitations furent inutiles. Des promesses, il passa aux menaces, et il finit par les faire jeter dans une prison où elles moururent oubliées.

Une nuit, Fatimé et Zéinêb apparurent en songe au glorieux Sultan-Mahmout. Le sultan à son réveil fit faire des fouilles à l'endroit qu'il avait vu en rêve, et l'on y trouva les saintes reliques des deux vierges. Les deux sœurs se tenaient embrassées. Sultan-Mahmout ordonna de construire un mausolée en cet endroit, et l'on entoura le tombeau d'une grille de fer.

VIII. — Lorsqu'un individu tombe gravement malade, les parents vont demander au

gardien du mausolée de Zumbul-Effendi un peu de la terre qui recouvre les filles d'Hussein. Cette terre est placée dans le lit du malade ; elle a la vertu de hâter la mort ou d'amener une prompte guérison.

Cette terre doit être rapportée au gardien qui la replace sur le tombeau des deux vierges.

Les trois premiers vendredis de chaque mois, et particulièrement du mois lunaire Mouharrêm, les Turques et les chrétiennes donnent des mouchoirs aux *moue*z*zins* qui les font tourner au haut des minarets tandis qu'ils font la lecture du *Salâ* (1).

Les *muezzins*, après le *salâ*, descendent du minaret en tenant en main un grand nombre de mouchoirs qu'ils rendent à leurs propriétaires.

Ces mouchoirs attachés sur la tête ou à la ceinture, guérissent de toutes espèces de maladies.

Pendant le *salâ*, les filles ou les femmes à marier, les enfants qui ne peuvent pas parler

(1) *Salâ*, invitation à la prière solennelle du vendredi. Le *Salâ* est proclamé du haut du minaret. Il se fait une heure et demie avant midi.

ou qui ne marchent point, font trois fois le tour du tombeau des filles d'Husséin et du vieil arbre à la chaîne.

Les filles et les femmes se marient facilement, les enfants marchent ou parlent sur le champ.

Nous avons omis de dire que ces pratiques doivent être répétées trois fois à huit jours d'intervalle.

X. — On suspend au tombeau de Zumbul-Effendi, dans le mois de Mouharrêm, un sac renfermant 41 raisins secs et un porte-plume. Au bout de quelques jours on retite le sac et on l'emporte chez soi. Aux enfants qui ne veulent pas aller à l'école, on offre chaque jour un de ces raisins (pendant 41 jours).

Lorsque le sac est vide, l'enfant devient l'un des plus appliqués de son école.

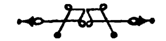
XI. — Il est d'usage de placer sur le sol du tombeau des mouchoirs et des sacs contenant une ou deux onces de riz. On les y laisse quelques jours. Ce riz sert à préparer un pilau ou un potage très renommé pour la guérison de toutes les maladies. On lui accorde même le pouvoir de faire réaliser tous les désirs.

Il y a toujours de 200 à 250 sacs sur le tombeau.

XII. — Les femmes stériles, les hommes qui veulent obtenir de grandes dignités, achètent une rose au gardien du mausolée de Zumbul-Effendi. En portant cette rose sur la chair pendant quarante jours, et en l'avalant ensuite, les femmes ont des enfants, les hommes sont appelés à de grandes charges dans l'État.

XIII. — Le dixième jour du mois de Mouharrêm, le schéik actuel du mausolée — c'est un homme très vertueux à ce que chacun assure — prend un grand vase rempli d'eau, invoque la bénédiction de Dieu, et verse le liquide dans un puits situé dans une cellule voisine du mausolée de Zumbul-Effendi.

Ce jour-là seulement, l'eau du puits jaillit à une hauteur considérable. Le gardien la distribue aux femmes — même aux chrétiennes — qui l'emploient pour guérir de tous les maux.





## XXXIII

# LE COUVENT
## DE
# NOTRE-DAME-AU-LAIT

A une heure de marche au S. de Coum-Bayi, il y a un couvent consacré à Notre-Dame-au-Lait. Auprès du couvent sont trois *agiasma* fréquentés par les Grecs, les Arméniens et les Turcs des environs.

*A.* — Le premier *agiasma* est sous le nom de Saint-Jean-le-Baptiste. Il a la vertu de guérir l'ophthalmie.

*B.* — Le second *agiasma* est nommé *agiasma à la gale;* il a la vertu de guérir la gale. Les galeux y vont en pélerinage et s'y lavent le corps complètement. Parfois les malades font apporter de l'*agiasma* et se laventdans leur maison. L'eau de cet *agiasma* n'est pas potable. Elle est moins abondante que celle du premier.

*C.* — Auprès de ce dernier *agiasma*, il en est un autre. On raconte qu'une ou deux fois par mois, principalement au moment de la pleine lune, une chose lactée, grande comme une assiette, surnage à la surface du réservoir. Au bout de quelques minutes, elle se décompose et se change en parties aussi ténues qu'un fil de coton. On recueille cette substance et on l'offre aux femmes qui n'ont pas de lait. Ces femmes la boivent avec un religieux respect, et elles ont ensuite du lait en abondance.

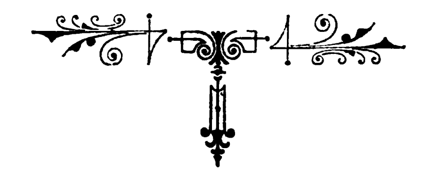
Dans le couvent, il y a une vieille religieuse qui offre du pain et un oignon aux femmes accourues. On mange le pain et la moitié de l'oignon avant de boire l'*agiasma*. Le lait arrive aussitôt en abondance dans les mamelles de la femme.

Il va sans dire que la femme aux seins arides doit s'approcher de l'*agiasma* avec un respect profond. Elle ne doit être accompagnée d'aucun homme.

La seconde moitié de l'oignon est emportée à la maison. On la mange avant de boire l'*agiasma*.

L'eau de cet *agiasma* se porte, comme la

chose lactée, chez les femmes manquant de lait. Mais la meilleure manière d'obtenir satisfaction, c'est de faire le pèlerinage de Notre-Dame-au-Lait.



## XXXIV

## JÉSUS ΑΝΤΙΦΩΝΗΤΗΣ RESONNANT

Dans l'église de Saint-Georges, à *Kérémith-Mahlessi*, dans le voisinage du patriarcat grec œcuménique, il y a une image de Jésus-Christ tenant un Évangile dans la main gauche tandis que la main droite bénit. A côté de l'Évangile, il y a cette inscription :

ναι, τά ἐπῆρες

OUI, TU LES A REÇUS.

Au-dessous de cette inscription est représenté tremblant et à genoux un juif qui dit :

Επῆρά τα, Χριστέ μου, ἐπῆρά τα, μόνον μή μέ ὀργισθῆς.

JE LES AI REÇUS, MON SEIGNEUR, JE LES AI REÇUS ; SEULEMENT NE TE METS PAS EN COLÈRE CONTRE MOI.

A droite de l'image de Jésus-Christ, il y en a un autre représentant un homme debout qui prie Jésus en ces termes :

Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, ὅποῦ ἐγγύηθης εἰπί ἐπῆρε τό χρέος ἐτοῦτος ὁ Εβραῖος.

SEIGNEUR JÉSUS CHRIST, TOI QUI ES DEVENU MON GARANT, DIS : EST-CE QUE CE JUIF A REÇU CE QUE JE LUI DEVAIS ?

Jésus-Christ s'appelle αντιφωνητής, résonnant — parce que l'image de Jésus-Christ résonna et répondit au chrétien débiteur et au juif créancier (1).

Voici l'histoire explicative :

Constantin le Grand avait fait peindre une image du Christ qu'il dressa au milieu du Marché-aux-Vases-de-cuivre. Une lampe brûlait nuit et jour devant l'*ikone*. L'image était fort vénérée.

Dans le quartier, il y avait un certain marchand qui voyageait souvent pour ses affaires. Il avait acquis une fortune très considérable. Au retour d'un voyage, il fit nau-

(1) *Raconté le 13 mai 1887 par George Anastassiadis, Grec, né à Constantinople, âgé de 54 ans, marchand d'indiennes.*

frage et la mer engloutit tous ses biens. Il rentra chez lui tout nu.

Comme il avait un riche ami qui était juif, il alla le trouver pour lui emprunter de l'argent.

« Prête-moi, lui dit-il, quelques pièces d'or pour reprendre mon commerce sur la mer. Ou je périrai, ou je gagnerai ma vie.

— Je te prêterai volontiers, répondit le juif, si tu as des témoins et des garants.

— J'ai bien un témoin, mais je n'ai point de garant, car j'ai fait naufrage, j'ai tout perdu. Comment saurais-je trouver un garant ?

— En ce cas, je ne puis rien te prêter.

— Eh bien, oui, j'ai un garant ! Suis-moi. Nous allons trouver Jésus-Christ. Il sera mon garant. »

Le juif suivit le chrétien. Tous deux arrivèrent au Marché-aux-Vases-de-cuivre où se trouvait l'image de Jésus-Christ.

« Voici mon garant, dit le chrétien. Si je retourne sain et sauf de mon voyage, je te rendrai l'argent et l'intérêt. »

Le juif, connaissant la vertu du chrétien, lui prêta l'argent demandé. Le marchand fit

son voyage par mer et fut heureux dans ses affaires.

En revenant vers Constantinople, le marchand se dit :

« Qui sait ce qui peut m'arriver pour mes péchés? Il faut que je sépare de ma fortune ce que je dois au juif. »

Il prit une boîte, la remplit de ce qu'il devait au juif, la ferma et l'enduisit de poix.

« Seigneur Jésus, dit le chrétien, tu es mon garant; je te remets ce que je dois au juif et je te charge de le lui remettre. »

Et, prenant la boîte, il la jeta à la mer.

Ce jour-là, le juif se promenait avec ses domestiques au bord de la mer. Il aperçut une boîte qui voguait, l'envoya chercher, l'ouvrit et y trouva la somme que devait lui remettre le chrétien. Dans la boîte, il trouva aussi cette lettre.

« Ami, je t'envoie tout ce que je te dois, y compris les intérêts. »

Au bout de quelques jours, le chrétien revint à Constantinople et revit le juif qui ne lui parla pas de l'argent reçu. Quelques mois se passèrent. Le juif dit au marchand :

« J'attendais que tu me payasses, mais tu



ne l'as pas fait. Rembourse-moi ce que tu me dois. Je ne t'en ai pas parlé plus tôt, par crainte de te chagriner.

Le chrétien demeura fort triste.

« N'as-tu pas reçu, dit-il au juif, l'argent dans une boîte?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien! allons auprès de mon garant. Il dira si tu as reçu la boîte. »

Le juif et le chrétien se rendirent au Marché-aux-Vases-de-cuivre.

« Voici mon garant, dit le marchand en montrant l'image du Christ. Interrogeons-le. — O Jésus, fils unique de Dieu, tu es devenu le garant du pécheur. Dis à ton serviteur si le juif a reçu ce que je lui devais. »

Aussitôt l'image fit entendre ces mots :

« Oui, il l'a reçu! oui, il l'a reçu! »

Le chrétien fut transporté de joie en entendant cette réponse. Le juif, frappé de cécité, se mit à avouer à haute voix et dit :

« Je l'ai reçu, Seigneur! Seulement, ne te mets pas en colère contre moi! »

Le juif se fit chrétien et fut baptisé avec toute sa famille.

XXXV

# L'ÉGLISE ARMÉNIENNE DJARHABAN - ASTFADJADJINN

## NOTRE-DAME LA DESTRUCTRICE

Ce qu'est Notre-Dame-aux-Poissons pour les Grecs, Eyoub pour les Turcs, Notre-Dame la Destructrice — *Djarhaban-Astfadjadjinn* — l'est pour les Arméniens à Qara-Qumruque, près de la porte d'Andrinople, ou Edirné-Qapoucy, à Constantinople.

Tout fidèle Arménien va au pélerinage de Notre-Dame la Destructrice. Les personnes arrivant à Constantinople ou en partant y vont en pèlerinage. Le jeudi et le dimanche, on y voit une foule de pieux Arméniens et Arméniennes. On y fait les mêmes cérémonies, on y pratique les mêmes coutumes, on y a les mêmes superstitions qu'à Baloucli ou à Thaqavor. Aussi éviterons-nous d'en parler.

D'où vient ce nom de Notre-Dame la Destructrice. Voici ce que nous raconta à ce sujet, en août 1888, un Arménien nommé *Avédisse-Mourad*, né à Anquih en Arménie.

Vers l'est de Van, en Arménie, à quatre heures de marche, il y a un village arménien nommé Anquih. L'apôtre Thaddée, frère de Saint-Jacques le Mineur, voulut y construire une église consacrée à Notre-Dame. On fit les fondations du monument. Comme les murailles s'élevaient, les démons les détruisirent et les jetèrent au-delà du rocher, dans la rivière d'Ararathe.

Le saint apôtre se remit à l'œuvre. Les démons détruisirent encore les murailles. Et par six fois, il en fut ainsi. Enfin, désespéré, Thaddée se rendit au mont Ararat où saint Thomas avait, quelques années auparavant, construit une église sous l'invocation de Notre-Dame, et il s'y retira.

Au bout de quelque temps, Thaddée entendit une voix céleste qui lui ordonnait de retourner à Anquih, de renverser le rocher sous lequel il enfermerait les démons. De plus, la voix ajouta que Thaddée trouverait sous le rocher la pointe de la lance avec la-

quelle le centurion avait percé le côté du Christ. Thaddée devait enfoncer cette lance dans le rocher. A cette place, une huile abondante sortirait pour l'éclairage de la nouvelle église.

Thaddée retourna à Anquih. Il renversa le rocher sur les démons, trouva la lance, l'enfonça dans le roc et en fit jaillir une source d'huile.

Dans le voisinage du rocher, il y a un *agiasma*. L'eau et le limon de l'*agiasma* guérissent toute espèce de maladies.

Les pèlerins se servent de l'huile jaillissante pour frictionner la partie malade. Ils se guérissent ainsi très rapidement. Mais il faut se servir en même temps de l'*agiasma* si l'on ne veut aggraver la maladie.

Le 15 août, il y a un grand concours de pèlerins arméniens et kurdes.

On raconte qu'un prince kurde, chef de 6.000 hommes, atteint de la gale, se rendît à la ville de Van pour se guérir. Il campa aux environs d'Anquih. Un vieillard arménien du pays s'approcha du prince kurde et lui dit :

« Pourquoi tes serviteurs ne s'approchent-ils de toi qu'avec répugnance?

— C'est que je suis atteint de gale. Je vais à Van pour obtenir ma guérison.

— Pourquoi aller si loin? Va à l'*agiasma* et fais-toi frotter avec le limon de la source. »

Le prince kurde envoya un homme du pays pour chercher du limon de l'*agiasma* et fut guéri.

En reconnaissance de sa guérison, le prince offrit à l'église de nombreux présents. Ses descendants envoient chaque année, le 15 août, sept moutons à l'église. Un de ces moutons est immolé par un Kurde pour les pèlerins kurdes; les six autres sont sacrifiés pour les pèlerins arméniens.

Les pèlerins qui s'approchent de la source d'huile, entendent les lamentations des démons enfermés par saint Thaddée sous le rocher.

Le rocher et la lance sont enfermés dans un coffre à l'intérieur de la chapelle consacrée à Notre-Dame.

Autrefois, l'huile jaillissait en telle abondance qu'elle suffisait à entretenir 40 lampes brûlant nuit et jour. Aujourd'hui, l'huile

n'entretient plus qu'une lampe. On attribue la rareté de l'huile à l'incrédulité du Patriarcat arménien de Constantinople.

Un évêque arménien d'Anquih avait apporté à Constantinople une certaine quantité de l'huile jaillissante. Les gens du Patriarcat jetèrent l'huile dans la rue. Depuis l'huile ne jaillit plus en abondance.

Le prêtre qui lit le *Patarac* — office divin — dans la chapelle de l'huile jaillissante, est frappé de surdité. Le conteur n'a pu nous dire pour quelle raison.





## XXXVI

# DENIZ - ABDAL

Près de la Porte-Romain — *Thop-Qapoussi* — à Constantinople, il y a un tombeau dans une maison turque. Voici ce qu'on rapporte sur ce tombeau :

Le tombeau est celui de Déniz-Abdal. Ce personnage était un homme très pauvre. Arrivé à Scutari, sur la côte asiatique du Bosphore, lorsqu'il venait de l'Asie mineure, il voulut passer à Constantinople. Mais comment traverser le Bosphore? Car Déniz-Abdal n'avait pas d'argent. Il se mit bien bravement à marcher sur le Bosphore et il arriva à Constantinople.

Il vécut dans le quartier où se trouve son tombeau. Les Turcs ont une grande vénération pour ce saint. Les fiévreux font le pèlerinage du tombeau. L'homme qui le dessert

donne aux dévôts un peu de terre et aussi trois feuilles vertes du laurier qui pousse sur le tombeau.

Bien qu'il soit préférable de faire le pèlerinage, on peut se faire apporter la terre et les trois feuilles. Au moment de l'attaque de fièvre, on met la terre dans un verre d'eau et on l'avale. Puis on fait une fumigation avec l'une des feuilles.

Les chrétiens vont aussi au tombeau et sont bien reçus par le gardien.

On se garde de toucher le laurier de Déniz-Abdal. Malheur à qui porterait la main sur cet arbre !

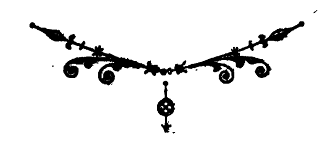
Un charpentier nommé Yani Calfa qui travaillait dans le quartier, fut un jour chargé par le gardien d'enlever quelques rameaux superflus au laurier de Déniz-Abdal. Le charpentier tomba à bas du laurier et dut garder le lit pendant plusieurs mois.

Plusieurs fois, on a voulu construire un mausolée à Déniz-Abdal. Mais le Saint ne le souffre point. Aussi n'a-t-il qu'un simple tombeau.

Les saints de l'Islam ne ressemblent point à ceux du Christianisme. Des saints exigent

un mausolée; d'autres le refusent. Certains ne laissent pas connaître l'endroit de leur sépulture; d'autres le font connaître après de longues années.

Le quartier où se trouve le tombeau de Déniz-Abdal porte le nom du Saint. *Déniz*, en turc, signifie *la mer*; *Abdal*, en persan, veut dire *mendiant vénéré comme un saint à cause de sa bonhommie*. Déniz-Abdal signifie donc le *bonhomme de la mer*. Quelques-uns le nomment encore *Yonouz-Abdal*, ce qui, en arabe, a le sens de *Jonas* ou de *Dauphin*.





XXXVII

# L'ÉGLISE DE St-DÉMÉTRIOS

L'Eglise de Saint-Démétrios est située à *Tatavla* (Constantinople). A l'intérieur, on voit une sorte de licou attaché à l'image de Saint-Démétrios. C'est le licou dont le saint se servait en son vivant. D'après une autre opinion, ce n'est point un licou de cheval mais bien un instrument de mortification dont se servait un certain suisse de l'ancienne église à *Kassîm-Pacha*. Qu'importe !

Les personnes qui souffrent de maux de tête vont à l'église de Saint-Démétrios. Le prêtre desservant place le licou sur la tête du malade et récite quelques prières. Aussitôt le malade se trouve guéri. Ce pèlerinage se fait par trois fois.

Les pèlerins sont particulièrement des Grecs. On trouve parfois parmi eux des catholiques, des Arméniens et des Turcs.



XXXVIII

## L'ÉGLISE DE St-MINAS

L'Eglise de *Saint-Minas* à *Psanmathia* (Constantinople) est très fréquentée par les personnes qui ont perdu quelque objet. Pour retrouver l'objet perdu ou volé, on allume une chandelle devant l'image du Saint et l'on dit une prière. Au bout de quelques jours on rentre en possession de l'objet disparu.

Il y a déjà longtemps, un grand incendie se déclara dans le quartier. Toutes les maisons furent brûlées. Il n'y eut de sauvé que l'église et ses immeubles.

Ce jour-là, une Arménienne vit un chevalier, armé et équipé comme Saint-Minas, qui se promenait à cheval sur le toit de l'église et des immeubles qui en dépendent.

C'était le grand Saint qui protégeait son église.



XXXIX

# LE TOMBEAU DE MERQUÊZ-EFFENDI

*Merquêz-Effendi*, devenu *scheik* par la bénédiction de *Zumbûl-Effendi*, se retira dans une localité voisine de la *Porte de Mevléhané* à Constantinople. Il demanda en mariage la fille du Sultan ; mais l'empereur lui refusa cette faveur. Le schéik ne se tint pas pour battu. Il épouvanta le Sultan par des rêves menaçants, si bien que celui-ci finit par consentir au mariage, sous la condition que Merquêz-Effendi lui remettrait un certain nombre de sacs d'or. Le schéik prit des sacs, les remplit de terre et les envoya au palais. Mais en chemin, la terre se changea en or. Merquêz-Effendi épousa la fille du Sultan.

A quelques mois de là, l'empereur alla rendre visite à sa fille. Il la trouva occupée à préparer la cuisine et à servir les disciples de Merquêz Effendi. Le Sultan en témoigna sa tristesse.

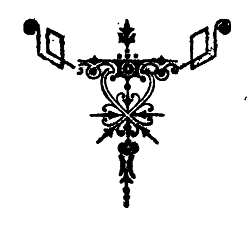
« Je ne suis pas à plaindre, mon père, dit la princesse. Enviez plutôt mon sort. Montez sur mon pied, appuyez-vous sur mon bras, et regardez par dessous (le bras). »

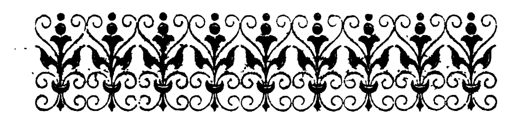
Le Sultan aperçut alors le monde entier étendu sur une petite nappe; il y vit tout ce qui se passait sur la terre ; il apprit les choses les plus cachées; il lut dans tous les cœurs.

« Je comprends maintenant! s'écria le Sultan. Je quitterais mon trône pour être à ta place! »

Le mausolée de Merquêz-Effendi est un lieu de pèlerinage. Les pèlerins vont par un passage étroit à une petite fontaine où ils ramassent deux cailloux. On emporte ces pierres et on les porte sur soi jusqu'à ce qu'on ait obtenu la faveur désirée. On doit ensuite retourner à la fontaine et y replacer les cailloux en laissant quelque offrande au tombeau de Merquêz-Effendi.

Si le pèlerin n'a pas le cœur assez pur lors du premier voyage, il ne peut repasser par le chemin étroit où il se voit enfermé. Il retourne en arrière et sort par une ouverture pratiquée au-dessus du défilé.





XL

# OUÏQOU-DÉDÉ

## LE PÈRE SOMMEIL

Aux environs de *Sylivri-Capou*, dans l'intérieur de la forteresse, on trouve le tombeau de *Ouïqou-Dédé*. Si quelqu'un souffre d'insomnies pour quelque cause que ce soit, il doit aller au tombeau du Père Sommeil. Le gardien du mausolée remet un peu de terre au pèlerin. On place cette terre sous l'oreiller de la personne qui ne peut dormir. L'effet salutaire ne tarde pas à se faire sentir.





XLI

# LE TOMBEAU
## DE
# KÉMAL-EFFENDI

Le tombeau de *Kémal-Effendi* est situé dans le cimetière de *Egri-Capou*, à Constantinople. On y amène les enfants qui dépérissent ou qui sont atteints d'aphasie. Le malade doit arriver vers le point du jour, avant le lever du soleil. On le place quelques minutes sur la tombe de Kémal-Effendi.

Le parent qui a amené l'enfant malade doit se retirer *sans regarder en arrière*.

La femme mauresque qui dessert la tombe dit quelques prières. Puis une autre personne relève l'enfant qui ne tarde pas à revenir à la santé. Cette visite doit se faire trois samedis de suite.





XLII

# L'ÉGLISE
DE
# SAINT-MICHEL L'ARCHANGE

Devant l'entrée de l'église, il y a une petite chapelle avec une *agiasma* (source miraculeuse). L'entrée de cette chapelle est à l'Est. Vers l'Ouest, il y a un trou pratiqué au niveau du sol. Par ce trou, qui se trouve au fond de la chapelle, on fait passer et repasser par trois fois les enfants rachitiques ou qui dépérissent. On fait revenir l'enfant dans la chapelle, les deux premières fois par le côté droit, la troisième fois, par le côté gauche. Cette cérémonie ne se pratique que le samedi matin. A la sortie, on allume des chandeliers autour de la source miraculeuse et l'on fait une prière. L'enfant revient à la santé et son corps se développe. L'église de Saint-Michel l'Archange se trouve à *Palata* (Constantinople).



## XLIII

# LA MOSQUÉE LALÉLY

Un certain savetier fort âgé vivait pauvrement de son métier. Comme il portait constamment une tulipe sur la tête, on l'avait surnommé *Lalély*.

Lalély ne fréquentait point les mosquées, ainsi pourtant que doit le faire tout bon musulman. Aussi le voyait-on d'un mauvais œil dans le quartier qu'il habitait.

Des Turcs prient cinq fois par jour à la mosquée, et c'est un grand devoir pour les fidèles que d'inviter à la prière ceux qui n'ont point l'habitude d'accomplir ce devoir religieux.

Un certain vendredi, un messager vint dire à Lalély que les fidèles l'invitaient à la prière de midi. Lalély répondit à l'envoyé :

« Ferme les yeux et monte sur mon pied. »

Le messager fit ce que lui demandait le savetier.

« Ouvre les yeux, reprit Lalély. »

L'homme ouvrit les yeux. Et voilà qu'il se vit avec le savetier dans la sainte mosquée de la Mecque. Tous les deux lurent la prière de midi.

« Maintenant, dit Lalély, ferme les yeux et monte sur mon pied. »

Puis : « Ouvre les yeux. »

L'envoyé ouvrit les yeux et se retrouva à Constantinople dans la boutique du savetier.

L'homme ne manqua pas de courir aussitôt à la mosquée et de raconter aux fidèles ce qu'il avait vu.

Depuis cet événement miraculeux, les musulmans conçurent la meilleure opinion du savetier à la tulipe, et ils le nommèrent Lalély-Dédé, *Dédé* étant le qualificatif respectueux qu'on donne aux anciens derviches.

Un jour, Sultan-Mustapha, qui faisait édifier une mosquée nouvelle, alla en compagnie de son vieux précepteur, visiter Lalély-Dédé, le Père à la Tulipe.

« Que peut-on faire de plus agréable en ce monde ? demanda Sultan-Mustapha.

— Ce qui est le plus agréable, répondit Lalély-Dédé, c'est de manger, de boire, de p..... et de ch... »

Sultan-Mustapha trouva fort indécente la réponse du derviche.

Il lui adressa des reproches très sévères.

Mais Lalély-Dédé reprit :

« Grand Sultan-Mustapha, il n'y a rien de plus agréable dans la vie que ces quatre choses. Si tu n'es pas de cet avis, ne fais aucune de ces actions. »

Sultan-Mustapha, à peine rentré au palais, voulut infliger une punition bien méritée à Lalély-Dédé.

« Demain matin, le derviche sera puni ! dit-il. »

Mais, vers minuit, le sultan se sentit le ventre gonflé. Il ne pouvait plus ni p...., ni ...... Et le ventre toujours enflait ! Se souvenant de la réponse du savetier, il donna l'ordre d'amener Lalély-Dédé au palais impérial.

A son arrivée, le derviche parla en ces termes :

« Grand Sultan, il n'y a rien de plus agréable en cette vie que de manger, de boire, de p.... et de ......

— Je reconnais que tu as raison, Père à la Tulipe, je te prie de me guérir. »

Lalély-Dédé toucha le ventre du sultan, récita quelques prières, et le souverain des croyants fut guéri.

« Quelle récompense désires-tu ? demanda Sultan-Mustapha.

— Voici ce que je veux, grand sultan. Fais que la mosquée en construction soit placée sous mon nom. Et, en vérité, je te le dis, on m'inhumera dans cette mosquée et une source d'eau coulera éternellement de mon nombril. »

Sultan-Mustapha accepta.

Lorsque Lalély-Dédé mourut, on l'inhuma dans la nouvelle Mosquée de Lalély. Et depuis une fontaine sourd de son tombeau.

La Mosquée se nomme : *Lalély-Djamissi* (1).

(1) *Conté par Chemey-Effendi, âgé de 63 ans, riche propriétaire turc, né à Constantinople. — 1886*



XLIV

# KOSCA

Le quartier qui avoisine la Mosquée de Lalély s'appelle *Kosca*. C'est un des plus fréquentés de Constantinople.

On raconte ainsi l'origine du nom du quartier Kosca :

Dans ce quartier, vivait un pauvre épicier chrétien nommé *Kosca* (Constantin). Un jour, un derviche entra dans la boutique et demanda à manger. L'épicier lui donna à manger et ne voulut rien reeevoir pour ce service.

« Tu me parais, lui dit le derviche, un homme de bien. Tu es charitable, donne-moi l'hospitalité pour la nuit, car je suis un pauvre étranger. »

Kosca accepta et donna un lit à son hôte.

Le lendemain, le derviche lui dit :

— Je suis frappé de ta générosité, vraiment tu es un homme de bien. En récompense, je te donne ce talisman ; quand tu désireras quelque chose, tu l'approcheras du feu. Alors un Maure se présentera, il t'apportera tout ce que tu lui demanderas ; il te rendra le service que tu désireras. Je te recommande, cependant, de te contenter de peu; autrement tu serais malheureux! »

Ayant parlé, le derviche s'en alla.

Le soir venu, l'épicier approcha le taliman du feu. Aussitôt un Maure se présenta et dit respectueusement :

« Mon maître, me voici ; je suis à votre disposition, j'attends vos ordres !

— Apporte-moi de l'argent ! lui commanda l'épicier. »

Le Maure disparut, puis il revint apportant un sac d'argent.

Le jour suivant, l'épicier se servit de nouveau du talisman et se fit apporter une somme d'argent plus considérable que la première. Et chaque jour il exigea davantage.

Ainsi le pauvre épicier devint le plus riche bourgeois du quartier. Il acheta des proprié-

tés, des maisons, des boutiques, au grand étonnement de ses voisins qui ne savaient par quel moyen il acquérait des richesses aussi importantes.

Pendant ce temps, l'argent disparaissait dans le Trésor. Les ministres avaient soupçonné les gardiens et s'étaient mis à veiller eux-mêmes. Mais le Trésor public n'en diminuait pas moins. Alors on chargea la police de rechercher les voleurs.

Un homme de la police entra un jour dans un café du quartier de Kosta. On devisait justement de l'épicier.

« Voyez-vous, ce Kosca ! disait l'un, jadis, c'était le plus pauvre commerçant du quartier, et maintenant il achète toutes les propriétés qui sont à vendre.

— Et cependant, disait un autre, son commerce ne lui rapporte pas grand'chose ! Comment s'enrichit-il ?

— Il y a quelque mystère caché dans cette affaire ! ajoutait un troisième. »

L'agent n'oublia pas de prendre bonne note de ces observations. Il s'en fut chez Kosca, l'arrêta et le conduisit devant le Sultan.

Le malheureux tremblait comme la feuille. Il ne pouvait répondre aux questions du Sultan. Pour l'encourager, le chef des Croyants fit apporter du tabac et du feu et lui ordonna de fumer.

Kosca reprit un peu de courage en apercevant le brasero. Il bourra sa pipe et s'avança vers le feu. Mais ce fut son talisman qu'il approcha des charbons ardents. Au même instant, le Maure se présenta.

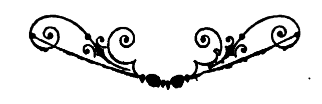
« Mon maître, me voici, je suis à votre disposition ; j'attends vos ordres !

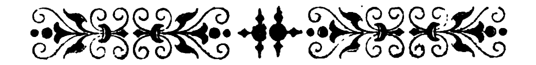
— Conduis-moi où tu voudras ! commanda rapidement l'épicier. »

Le Maure prit Kosca et l'emporta... nous ne savons où.

Depuis ce jour on n'entendit plus parler du possesseur du talisman du derviche (1).

(1) *Tradition commune aux Turcs et aux Chrétiens du quartier Kosca.*





# XLV

# LE PÈLERINAGE D'EYOUB-ENSARI

Le pélerinage le plus fréquenté des environs de Constantinople, est certainement celui d'*Eyoub-Ensari*. C'est le *Balouclî*, la *Notre-Dame-aux-Poissons*, des Turcs. On l'appelle, par abréviation, *Eyoub*. Le vendredi, on y voit une grande multitude de Turcs. Les habitants doivent s'abstenir de toutes actions mauvaises.

Voici les renseignements que nous avons recueillis sur ce pèlerinage.

## I. — Légende d'Eyoub-Ensari.

Le prophète Mahomet, l'envoyé de Dieu, après avoir établi son autorité sur les tribus voisines, songea à se choisir un porte-éten-

dard. Après y avoir réfléchi, il voulut que ce choix vînt de Dieu même.

Il fit prévenir les habitants de la Ville Sainte que tel jour il monterait sur un dromadaire, qu'il parcourrait les rues, et que l'endroit où s'arrêterait l'animal indiquerait la main de l'homme chargé de porter l'étendard. Les gens de la ville s'empressèrent d'attacher chacun à sa porte les herbes que le chameau préfère, pensant ainsi attirer la monture du Prophète. Une seule main fit exception; le propriétaire était trop pauvre pour acheter un peu d'herbe.

Au jour fixé, le Prophète monta sur un dromadaire et se mit à parcourir la Ville-Sainte. Quel ne fut pas l'étonnement des habitants lorsqu'ils virent l'animal passer indifférent devant les portes garnies d'herbes, et s'arrêter devant la maison du plus pauvre de la ville.

Mahomet descendit de sa monture et entra dans la maisonnette; le propriétaire et sa femme sortirent aussitôt par respect pour le Prophète de Dieu. Mahomet, resté seul, s'ennuya. Il appela l'homme et lui dit :

« Pourquoi es-tu sorti de ta maison ?

— Quand le seigneur Mohammed, l'envoyé de Dieu, est entré dans mon logis, il n'y a plus eu de place pour moi. La maison était au Prophète !

— Homme, Dieu t'a choisi pour son porte-étendard; tu es le protecteur des fidèles qui sont dans les pays des Romains. »

Ce pauvre homme se nommait Eyoub-Ensari.

Eyoub-Ensari fut heureux dans toutes ses expéditions contre les Infidèles. Il avait lu dans un livre de religion quelques prophéties sur la conquête de Constantinople.

Excité par la foi, Eyoub-Ensari voulut aller prendre cette dernière ville avec l'aide de quelques compagnons d'armes. Ces nouveaux Argonautes étaient au nombre de sept, d'après certaines versions, au nombre de quarante, suivant d'autres.

Eyoub-Ensari se présenta devant le Prophète pour lui dire adieu.

« Où vas-tu ? lui demanda Mahomet.

— Prendre Constantinople aux Romains.

— Tu ne saurais réussir. L'heure n'est pas venue.

— Mais je pourrai mourir martyr.

— En effet. »

Eyoub se mit en route avec ses compagnons d'armes. Il arriva auprès des retranchements de Constantinople. La lutte fut des plus mémorables. Mais accablés par le nombre, Eyoub et ses compagnons moururent en héros.

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, les noms des héros d'Eyoub-Ensari étaient déjà oubliés.

Un certain berger qui menait ses moutons au quartier, désert alors, nommé depuis Eyoub, remarqua au plus fort de l'été qu'il se trouvait de l'herbe en abondance dans un coin isolé, une sorte de pelouse ronde où le gazon poussait toujours plus frais et plus vert. Les brebis n'y touchaient point et se prosternaient devant cette petite prairie. L'homme, étonné, courut rapporter la chose aux *Ouléma* — prêtres ottomans —.

Après de longues prières, les Ouléma apprirent que c'était en cet endroit que le héros Eyoub-Ensari était mort avec ses compagnons. Le peuple n'accepta point cette révélation et demanda un miracle.

Un certain jour, les Ouléma suivis d'une

foule innombrable se dirigèrent vers la petite prairie. On se mit en prières. Le peuple avait dit :

« Que l'on voie un pied sortir de la pelouse ! »

Les prières achevées, un pied sortit de la prairie. On ne douta plus dès lors que Eyoub-Ensari et ses compagnons fussent ensevelis en cet endroit.

Mahomet II fit construire deux bains chauds, un pour les hommes et un pour les femmes.

Les hommes impuissants et les femmes stériles y trouvent le bonheur d'avoir des enfants. Ils n'ont qu'à se baigner dans un endroit réservé.

L'entrée de ces bains est interdite aux infidèles, de même que l'entrée de la mosquée.

On assure que cette défense est prise dans l'intérêt des chrétiens. Et l'on raconte quelques légendes à ce sujet.

## II. — L'OFFICIER FRANÇAIS

Lors de la guerre de Crimée, un officier français pénétra de force dans le bain des hommes. A peine avait-il fait quelques pas,

que, glissant, il tomba raide mort sur les dalles de marbre. C'était une terrible punition, mais n'était-elle pas méritée par l'impiété de l'infidèle ?

## III. — LE COUPLE D'INFIDÈLES

Un couple d'époux infidèles pénétra un jour sous un déguisement turc à l'intérieur de la mosquée d'Eyoub-Ensari. Soudain on vit un homme et une femme tomber évanouis. On courut à eux et l'on reconnut que c'étaient deux chrétiens.

L'entrée de la cour de la mosquée est également interdite aux non-musulmans.

## IV. — LE PLATANE DE MAHOMET II

Mahomet II planta un platane dans la cour d'Eyoub-Ensari et il le bénit en ces termes :

« Que tu portes des fruits qui soient très utiles ! »

Les feuilles de ce platane ont la vertu de guérir les fièvres. On boit à cet effet l'eau qui a séjourné quelque temps dans un vase avec les feuilles de l'arbre salutaire.

On dit que sur certaines de ces feuilles, on peut lire le nom de Dieu : Allah !

Sur le tronc du platane de Mahomet II, il y a une cavité dans laquelle on dépose les feuilles tombées et les branches mortes.

## V. — LA FONTAINE DU MAUSOLÉE

Dans le mausolée d'Eyoub-Ensari, on voit une fontaine dont l'eau est généralement employée pour rompre le jeûne du Ramazan.

## VI.— LES MOUCHOIRS DES MUEZZINS

Les Muezzins, lors de l'appel à la prière du vendredi, agitent au haut des minarets des mouchoirs et d'autres objets que les dévôts leur ont remis. C'est un spectacle des plus curieux. Ces objets doivent être agités au haut de la mosquée d'Eyoub-Ensari trois vendredis de suite. Ils deviennent ainsi des talismans capables de rendre la santé aux malades, et d'amener la réussite de toutes sortes d'entreprises.

Le pèlerinage à Eyoub-Ensari a la moitié de la valeur d'un pèlerinage à la Ville-Sainte de La Mecque. Aussi y vient-on de fort loin.

## VII.— LES PIGEONS ET LES CIGOGNES

Les pigeons abondent dans la cour de la mosquée. Ils y sont fort bien traités. C'est un acte de dévotion que de leur jeter du grain. Les pèlerins et principalement les femmes, donnent à manger aux pigeons dans l'espoir d'obtenir rapidement des nouvelles des personnes qui leur sont chères.

Les cigognes, chassées de Constantinople, comme nous le disons au cours de ce travail, vivent en grand nombre dans le quartier d'Eyoub.

Ces oiseaux, la veille de leur départ pour la Mecque et le jour de leur retour, font un pèlerinage aux tombeaux d'Eyoub-Ensari et de ses compagnons, et aux sépultures de tous les héros Turcs.

Ce pèlerinage commence par la mosquée d'Eyoub. Sainte-Sophie n'est pas oubliée (1).

(1) *Conté en mars 1887, au quartier d'Eyoub, par plusieurs personnes et particulièrement par un épicier très aimable qui s'était mis obligeamment à notre disposition.*





XLVI

## ARZOUHAL-TACHI.— PIERRE A PÉTITION.

En s'avançant du quartier d'*Eyoub* par voie de mer vers la jonction de la rivière de *Kéath-Hané* à la *Corne-d'Or*, on voit un rocher sous forme d'îlot. Ce rocher a été détaché du palais de *Chah-Miran*, chef des Serpents. En dessous, dans les abîmes de la terre, est la demeure des démons.

Les malades vont y présenter une pétition ou supplique aux mauvais génies, pour implorer leur protection et obtenir une guérison certaine.

Cette pétition est attachée sur le rocher en même temps que l'on dépose une offrande de sucre aux esprits infernaux.

Cette supplique est présentée le soir. Le lendemain on retourne à *Arzouhâl-Tachi*. Si la pétition et le sucre sont en vue, c'est que la demande a été refusée. Le malade ne recouvrera pas la santé. Si, au contraire, ces objets ont disparu, le malade guérira bientôt.





XLVII

# LE QUARTIER BÉLIGRADE

## L'ÉPÉE ET LA CUIRASSE MERVEILLEUSES

Dans le quartier de *Béligrade* vivaient jadis deux artisans excellemment experts, l'un dans la fabrication des épées, et l'autre dans celle des cuirasses. Les épées du premier coupaient un homme en deux morceaux si bien que celui-ci ne sentait point la douleur du tranchant; le second forgeait des cuirasses qu'aucune épée ne pouvait entamer.

Un jour, les deux maîtres se prirent de querelle à propos de leurs talents. Et ils décidèrent de forger une épée et une cuirasse qu'on mettrait ensuite à l'épreuve.

Les artisans se mirent à l'œuvre et ils fa-

briquèrent une épée et une cuirasse comme jamais encore il n'avait été donné à un héros d'en posséder. Au jour dit, les deux maîtres forgerons se présentèrent dans l'arène.

L'homme à l'épée déchargea un grand coup de son arme sur son adversaire.

« N'est-ce que cela? s'écria ce dernier. Tu ne m'as fait aucun mal! »

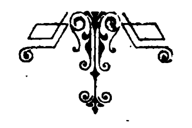
Mais l'homme à l'épée lui dit en turc :

« *Bel-igrade!* c'est-à-dire *Remue tes reins!* »

Le forgeron agita ses reins et aussitôt son corps se sépara en deux tronçons qui roulèrent sur le sol.

C'est de ce mot *Bel-igrade* qu'est venu le nom du quartier Béligrade (1).

(1) Tradition turque. — Ce nom de *Béligrade* vient probablement, en dépit de la légende, d'une colonie serbe partie de Belgrade.





XLVIII

# KELKÉLÊ SALI-AGA

## SALI-AGA LE CHAUVE (1)

On n'avait pas encore inventé les canons. La guerre se faisait avec la flèche et la lance. Il y a de cela quatre ou cinq cents ans.

Or, en ce temps-là, vivait à *Bosna-Séraï*, un certain *Sali-Aga* qui était chauve. Les enfants du quartier le tourmentaient et lui jetaient des pierres ; le pauvre chauve ne pouvait se hasarder dans la rue sans être en butte aux quolibets et aux injures des passants.

Le malheureux finit par se résoudre à quitter son pays et à s'en aller par monts et par vaux à l'aventure.

(1) Tradition bosniaque.

Il partit. Au bout de quelques jours, il arriva au sommet d'une montagne. Il y trouva un joli enfant exposé aux ardeurs du soleil. Il eut pitié du petit abandonné, et, enfonçant dans la terre des branches d'arbres, il construisit une hutte pour mettre à l'abri le petit enfant.

Il se remit en marche. Peu après il vit une femme divinement belle dont les cheveux étaient enchevêtrés dans les branches d'un buisson épineux.

« Veux-tu, demanda le chauve, ô femme si jolie! veux-tu que je débarrasse ta chevelure de ces épines?

— Oui, bon étranger. Mais prends garde de briser le moindre de mes cheveux! »

Avec une grande patience et une grande dextérité, le chauve retira la femme du buisson.

« Je veux te récompenser, dit la femme qui était une fée; prends cette herbe et frottes-en ta tête. »

L'homme obéit et à l'instant il lui poussa une abondante chevelure.

La fée continua :

« Demandes-moi ce que tu désires le

plus, et je te l'accorderai; car tu m'as sauvée et tu as eu pitié de mon enfant. »

L'homme réfléchit et dit :

« Les enfants de la ville me tourmentaient sans cesse parce que j'étais chauve. Fais que je devienne fort. »

La fée l'allaita de son propre lait. Après cela :

— « Va voir, dit-elle, si tu peux déraciner ce gros chêne qui pousse ici près. »

Kelkélé Sali-Aga employa toutes ses forces, mais il ne put déraciner le chêne.

La fée l'allaita une fois encore.

« Va voir maintenant si tu peux déraciner le chêne. »

L'homme courut à l'arbre et, d'un vigoureux effort, il le jeta sur le sol avec un bruit terrible.

Kelkélé Sali-Aga reprit le chemin de Bosna-Séraï où il arriva au bout de quelques heures.

Les enfants s'aperçurent avec étonnement que les cheveux du chauve avaient repoussé. Mais ils n'en continuèrent pas moins à le tourmenter. Hors de patience, Sali-Aga courut aux enfants, saisissant l'un par les pieds,

l'autre par la jambe ou par le bras, il les jeta dans un fossé ainsi que l'on jette une pierre avec la fronde. Et depuis les enfants cessèrent de l'injurier.

Dans la ville, on connut bientôt la force extraordinaire de Kelkélé Sali-Aga. La renommée du héros se répandit par toute la terre ; il n'était géant ni athlète qui pût lutter avec lui.

Un roi d'Egypte, nommé Matho, proposa un combat singulier à l'empereur de Constantinople, en ajoutant qu'il détruirait le royaume de son adversaire si l'empereur n'acceptait point ce combat.

L'empereur était très perplexe. La force de Matho était prodigieuse ; comment, lui, chétif, pourrait-il lutter contre cet athlète?

Le conseil du Sultan songea à Kelkelé Sali-Aga, et l'on dépêcha vers lui à Bosna-Séraï un courrier impérial chargé de le ramener au palais.

En arrivant dans la plaine de Bosna-Séraï, le messager vit un laboureur.

« Où demeure Kelkélé Sali-Aga le fort ? demanda le courrier. »

Sans répondre, le laboureur éleva dans

l'air la charrue et la paire de bœufs qu'il conduisait et désigna la maison de Kelkélé Sali-Aga. Le courrier n'avait point reconnu le chauve. Il se dirigea vers la demeure.

Kelkélé Sali-Aga, laissant sa charrue, courut vers sa maison et y arriva bien avant le messager.

Le courrier apporta enfin le firman du Sultan. Kelkélé le prit respectueusement, le baisa et le porta à la tête. Puis il offrit à manger à l'envoyé du Sultan.

Kelkélé Sali-Aga fit la prière de la nuit, monta sur son bon cheval et arriva en Égypte le matin même. Sans perdre un instant il annonça son arrivée et se déclara prêt pour le combat singulier.

Le roi Matho connaissait la force de Sali-Aga. Il dit à sa femme :

« Ce chauve me tuera ! »

Et il descendit dans l'arène. La lutte ne dura pas longtemps. Kelkélé Sali-Aga assomma le roi et lui coupa la tête qu'il mit dans un sac. Entrant ensuite au palais, il enleva la reine, la jeta en croupe et, le matin même, il arriva à Constantinople. Se rendant au palais impérial, Sali-Aga se fit annoncer.

On l'introduisit devant le Sultan qui fut étonné de le voir arriver avant le courrier qui n'était pas encore revenu.

« Eh bien! dit le Sultan, veux-tu aller combattre le roi d'Egypte? »

Kelkélé Sali-Aga sourit. Ouvrant son sac, il en sortit la tête du roi Matho. On juge de la joie de l'empereur!

« Demande-moi, dit-il au Chauve, tout ce que tu voudras, et je te l'accorderai.

— Je veux, répondit Sali-Aga, que mon pays soit affranchi de toutes contributions. »

Le Sultan signa aussitôt un firman en vertu duquel les Bosniaques étaient dégrevés de tous impôts. Ce firman, écrit sur une plaque de zinc fut perdu sous le règne de Sultan-Mahomet.

Rentré à Bosna-Séraï, Sali-Aga entendit raconter que sa sœur était de mœurs dissolues. Kelkélé lui trancha la tête. Mais il ne tarda pas à s'en repentir. Il réfléchit et se demanda si elle n'était point innocente.

Le héros alla au cimetière et enfonça deux branches de chêne dans la terre voisine du tombeau de sa sœur.

« Mon Dieu, dit-il en pleurant, fais

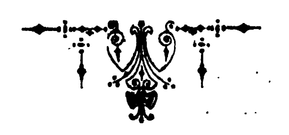
pousser ces branches, si ma sœur est innocente! »

Vers le matin, Kelkélé Sali-Aga vit que les branches avaient poussé, et il reconnut l'innocence de sa sœur.

Ces deux branches sont devenues de gros chênes que l'on admire encore aujourd'hui dans le cimetière de Bosna-Séraï.

L'histoire est muette sur la fin de notre héros (1).

(1) *Conté par Abd'oul-Rakman, Bosniaque, âgé de 36 ans, né à Bar, Monténégro.*





XLIX

# HELVADJI-BABA

OU

# HELVADJI-DÉDÉ

*Helva*, en arabe, veut dire pâte à la farine, au sucre et au beurre, fabriquée très généralement dans le Levant.

*Helvadji*, veut dire en turc celui qui fait ou qui vend dans les rues ou dans une boutique, le *helva*. *Baba* est un titre d'honneur et de respect donné par les Turcs aux vieillards et particulièrement à ceux qui ont un certain aspect religieux.

Dans l'enclos de la cour de *Chah-Zadé-Djamissi* — la Mosquée au prince impérial — à Constantinople, il y un tombeau à grilles de bois consacré à *Helvadji-Baba*, ou

*Helvadji-Dédé*. Le corps du saint homme ne repose point dans cet enclos

Quelques années après sa mort, Helvadji-Baba se montra en cet endroit. Aussi lui consacra-t-on un tombeau.

Ce tombeau est fréquenté par les femmes turques, chrétiennes et juives. On y vient les trois premiers vendredis du mois lunaire.

On y amène les petits enfants qui ne peuvent marcher, — les jeunes filles ou les jeunes veuves qui désirent se marier, les clefs des maisons à louer, — enfin tous ceux qui désirent obtenir quelque faveur. Pendant le *Sala* (1) du vendredi, les pèlerins donnent un mouchoir blanc, le bonnet d'un enfant, les clefs des maisons à louer, etc., aux *muezzins* qui crient la prière du haut des minarets en tenant à la main les objets qu'on leur a confiés.

Dans le même temps, les mères conduisent leurs enfants à Helvadji-Baba. Elles les tiennent en l'air en les maintenant par les

(1) *Salá*, mot arabe. prière, invitation à faire la prière, proclamée du haut du minaret le vendredi, une heure et demie avant midi.

bras, et elles leur font faire ainsi trois fois le tour du tombeau. Avant de commencer les trois tours, les enfants font la révérence en s'inclinant par trois fois du côté de l'Orient. Toute l'assistance tourne autour du tombeau.

A la fin de la cérémonie, les *Hafoûz* — étudiants qui desservent la mosquée — tracent autour du pied de l'enfant, qui ne peut marcher, une ligne avec du coton. Cette opération a pour but de couper, de délier les nœuds qu'un mauvais génie a faits pour empêcher l'enfant de marcher. Le Hafoûz coupe le fil à la longueur voulue et le donne à la mère. Celle-ci le jette à l'intérieur du grillage du tombeau. On donne quelques centimes aux pauvres Hafoûz. La cérémonie achevée, l'enfant se met à marcher, la jeune fille et la jeune veuve trouvent un mari, la maison est bientôt louée, les faveurs pleuvent sur les pèlerins.

Après le *Salâ*, les *mouezzins* rendent les objets qu'on leur a confiés. Ces objets peuvent guérir toutes maladies par simple attouchement. Le *mouezzin* reçoit vingt centimes par objet.

Le troisième vendredi, les pèlerins offrent encore, en dehors de la contribution habituelle, vingt centimes aux mouezzins, sans compter du *halva* et un *pidé*.

A l'intérieur du grillage du tombeau, il y a un platane, un laurier et un cyprès. On ne touche pas à ces arbres lors même que des branches viendraient à se dessécher. On commettrait autrement un grand péché.

En 1887, nous avions remarqué vers le mois de février qu'une branche de cyprès s'était détachée du tronc et était tombée appuyée sur une branche du platane. Nous demandâmes à un Turc vénérable :

« Pourquoi, mon père, n'enlève-t-on pas cette branche de cyprès ?

— Cela ne se fait pas. Il faut respecter les arbres des endroits sacrés. »

En mars 1889, la branche était toujours là. En août, elle avait été jetée sur le sol par un ouragan.



L

# BÉKRI-MUSTAPHA ET LE DIABLE (1)

*Békri-Mustapha.* — Mustapha l'Ivrogne, — vint un jour visiter une église. Il y vit toutes les ikones éclairées par une lampe, sauf une seule image placée en un endroit obscur.

« Pourquoi, demanda Békri-Mustapha au prêtre, pourquoi cette ikone n'est-elle pas éclairée ?

— Parce que ce serait contre les commandements de l'Église. L'image représente le Diable et on ne peut l'éclairer.

— Je veux qu'on l'éclaire. »

Le pauvre prêtre dut éclairer l'image.

Le Diable apparut en songe à Békri-Mustapha et lui dit :

(1) Tradition turque de Constantinople.

« Je viens te remercier. Jusqu'ici on me négligeait. Je vais te récompenser d'avoir fait éclairer mon image. Tu es pauvre ; prends tous les sacs qui se trouvent chez toi et suis-moi. »

Békri-Mustapha se chargea de tous les sacs qui se trouvaient dans la maison. On se mit en route. En sortant de la porte d'Andrinople, on se dirigea vers le cimetière turc.

Le Diable montra à Békri-Moustapha un puits à sec dans lequel était un trésor caché.

« Vois, dit-il, les pièces brillantes ! »

Békri-Mustapha fut transporté de joie.

Le Diable le fit descendre dans le puits. Avec ardeur, Békri-Mustapha se mit à remplir les sacs. Les sacs remplis, il restait encore de l'or et des bijoux. L'ivrogne se déshabilla et remplit sa culotte de choses précieuses. Le Diable sortit les sacs et se mit en devoir de remonter Békri-Mustapha. Mais il avait beau tirer, ses efforts étaient vains.

Les génies, gardiens du trésor, ne voulaient pas se laisser ravir toutes leursri-

chesses. Aussi retenaient-ils Békri par les pieds.

Le Diable criait :

« Pourquoi ne veux-tu pas remonter ?

— Les démons me retiennent.

— Fais tes ordures sur eux ! »

Békri-Moustapha suivit ce conseil. Mais peu après il se réveillait dans son lit au milieu de ses ordures!

Le lendemain, Békri se rendit à l'Église. L'image du Diable était toujours éclairée.

« Eteins, dit-il au prêtre, éteins cette lampe qui éclaire Satan. Je comprends pourquoi vous laissez cet animal dans l'obscurité ! » (1)

(1) *Conté en mai 1887, par M. David Aljanak employé des Postes et Télégraphes, né à Indgé-Sou âgé de 40 ans.*





LI

# L'ARRIVÉE DES CIGOGNES A CONSTANTINOPLE

*Eyoub* est un quartier de Constantinople situé en dehors des fortifications, au fond de la *Corne d'Or*, en Asie mineure.

L'arrivée des cigognes est un grand jour de fête à Eyoub. Un homme est chargé par les habitants d'attendre l'arrivée de la cigogne et, aussitôt après d'inspecter son nid.

1. — S'il y trouve du blé que vient d'apporter la cigogne, cela indique que l'année sera abondante en céréales.

2. — S'il y trouve un petit morceau d'étoffe de couleur, beaucoup de demoiselles se marieront dans l'année.

3. — S'il y trouve un morceau de chaîne, beaucoup d'hommes seront atteints de folie.

4. — S'il y trouve un morceau d'étoffe blanche, nombre de personnes mourront.



LII

# HIBRAHIM-DJAOUCHE

En sortant de la *Porte Top-Capou* (Porte aux Canons), appelée autrefois *Porte Saint-Romain*, et en s'avançant vers la campagne, on arrive dans le quartier turc *Thaqyiédji-Mahlessi*, c'est-à-dire le quartier où l'on fabrique les calottes et les bonnets. Ce quartier est entouré de cimetières turcs ; il est habité en majorité par les chrétiens.

Un certain Turc nommé *Hibrahim-Djaouche*, qui habitait ce quartier, voyait fréquemment en songe son destin qui lui disait :

« Ta fortune est dans la ville sainte de Damas. Ta fortune est une grappe de raisin. Il y a une treille dans tel café ; vas-y et demande à manger une grappe. »

Enfin, il se décida à faire le pèlerinage de Damas et à tenter la fortune.

En arrivant à Damas, il vit le café et la treille qu'il avait aperçus en songe. Il demanda au propriétaire de lui donner une grappe de raisin et il lui raconta le rêve qu'il avait eu.

L'homme se mit à rire :

« Imbécile, dit-il, tu as fait un long voyage pour une futilité, pour une grappe de raisin ! N'ai-je pas vu plus d'une fois en songe que ma fortune se trouvait à Constantinople, hors de la Porte Top-Capou, dans le quartier Thaqyiédji, en telle rue, tel endroit, sous l'escalier de la maison ! Il y a un trésor caché, ce sont trois cuves toutes pleines d'or. Mais je n'ai pas voulu perdre mon temps à me mettre à la recherche d'un trésor imaginaire. »

Hibrahîm-Djaouche comprit alors qu'en effet sa fortune se trouvait à Damas. Grâce à son voyage, il savait que le trésor était caché sous l'escalier de sa propre maison.

Hibrahîm-Djaouche retourna à Constantinople. Quelques jours après son arrivée, il envoya sa famille aux bains chauds. Profitant

de leur absence, il se mit à fouiller sous l'escalier de la maison, et il y trouva trois grands vases de marbre remplis d'or.

Sachant combien les femmes sont indiscrètes, Hibrahîm-Djaouche pensa à essayer la sienne sous ce rapport. Durant la nuit, il se mit à crier comme s'il ressentait les douleurs de l'enfantement. Enfin, il accoucha d'un œuf, puis d'un second.

« Je viens, dit-il à sa femme, d'accoucher de deux œufs; mais ne vas pas le dire à personne! »

Et ce disant, il pensait :

« Si ma femme ne raconte pas la chose à ses voisins, elle ne parlera pas de mon secret, de mon trésor! »

La femme, à son lever, n'eut rien de plus pressé que de courir chez une de ses voisines :

« Sais-tu? mon mari vient d'accoucher de deux œufs! »

Cette nouvelle se répandit par toute la capitale et arriva aux oreilles du Sultan qui fit appeler Hibrahîm.

Alors Hibrahîm-Djaouche dit :

« Glorieux chef des Croyants, j'ai trouvé

un trésor. Voulant mettre à l'épreuve la discrétion de ma femme, je lui ai fait croire que je venais d'accoucher de deux œufs encore tout chauds. Tu vois qu'elle n'a pas pu garder le secret. »

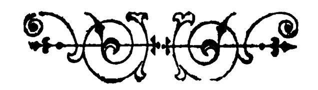
Le Sultan rit beaucoup de cette histoire. Suivant la loi, il prit deux des cuves d'or et laissa la troisième à Hibrahîm-Djaouche.

Hibrahîm fit construire la mosquée actuelle du quartier et creuser sept puits dont l'eau est excessivement douce.

On voit encore dans la cour de la mosquée les trois grands vases de marbre.

L'événement est arrivé au commencement de ce siècle (1).

(1) *Conté par Hibrahim-Aga, Turc, né dans le quartier Thaqyiedji-Mahlessi, âgé de 49 ans, propriétaire d'un café.*



LIII

# LE CADI ZUNBILLI ALI-EFFENDI ET LE LOUP

Un certain *cadi* — juge de la loi musulmane — fut nommé juge dans la ville de *Tocat* (Asie Mineure). Il n'avait pour tous biens qu'un panier de jonc rempli de livres. Aussi l'avait-on nommé *Zûnbilli-Ali-Effendi* — celui qui porte un panier de jonc.

Portant son panier ainsi qu'un étudiant en théologie, à pied, seul, le nouveau cadi se mit en route pour aller prendre possession de son poste.

A Tocat, selon l'usage, la population était sortie pour recevoir le nouveau juge. Mais le cadi n'arrivait point.

Sur, la route on avait rencontré un pauvre diable le dos plié sous une corbeille de jonc, et on lui avait demandé s'il avait vu le cadi.

« Il vient tout doucement, il est en arrière ! » avait répondu le mendiant.

On attendit vainement. Le soir venu, chacun prit le parti de rentrer chez soi.

Le lendemain, les habitants de Tocat apprirent avec stupéfaction que le guenilleux. l'homme au panier de jonc, était le cadi et que déjà il avait pris possession du palais du gouvernement.

De l'étonnement, ils passèrent à la colère :

« Qu'allons-nous devenir? comment iront nos affaires? s'écriaient les gens de Tocat, On nous a envoyé un simple d'esprit, un imbécile ! »

Le mécontement fut général.

Un berger vint raconter à son maître qu'un loup avait dévoré une des brebis du troupeau.

« Va trouver le cadi, et demande-lui justice ! dit le propriétaire. Ne manque pas de lui dire que je retiendrai le prix du mouton sur tes gages, et qu'ainsi ta famille sera réduite à la misère ! »

Le berger se présenta devant le cadi.

« Ayez pitié d'un pauvre pâtre. Un loup a dévoré une de mes brebis. Mon maître veut la retenir sur mes gages ; je vais réduire ma famille à la plus grande misère. Ayez pitié de moi ! »

Le cadi écrivit une sommation adressée au loup pour lui demander de comparaître devant le tribunal, et il la remit au berger.

L'homme était attendu par son maître et par les habitants de Tocat. On juge des plaisanteries qui accueillirent la lecture de la sommation !

« Cet homme est imbécile ! il est fou ! s'écriaient les auditeurs. »

Néanmoins, le berger parcourut la montagne où il avait vu le loup, et, ayant rencontré la bête par fortune, il lui lut la sommation ainsi conçue :

*« O loup, toi qui as dévoré le mouton du pauvre berger; tu comparaîtras par devant moi pour être jugé conformément à la sainte loi de l'Islam.*

*Signé :*

LE CADI DE LA VILLE DE TOCAT

Le loup suivit sur l'heure le berger et l'accompagna chez le cadi.

« Est-ce toi qui as mangé la brebis de cet homme ? demanda le juge. »

Le loup acquiesça par un mouvement de la tête.

« Tu rendras au berger une autre brebis pour celle que tu lui as prise ! dit le cadi. C'est l'ordre de la loi sainte de l'Islam ! »

Le loup sortit aussitôt que ce jugement fut rendu et il s'en retourna vers la montagne.

Les gens de Tocat admirèrent ce prodige. Ils comprirent que leur cadi était un saint homme aidé de Dieu et de son Prophète, et ils le respectèrent comme un grand thaumaturge (1).

(1) *Conté par Soléiman-Effendi-Muezzin Hussein Oglou, Turc, né à Amassia, âgé de 22 ans, fonctionnaire d'État.*





## LIV

# MARIAGE DES TZIGANES

Soulou-Coulé est le quartier de Constantinople qu'habitent les Tziganes. Après la rentrée des nouveaux mariés dans la chambre nuptiale, une foule de Tziganes — hommes, femmes, enfants — se rassemblent dans la rue sous les fenêtres des épousés, en attendant la consommation du mariage.

Il arrive souvent que les Tziganes s'impatientent. Alors ils se mettent à crier :

« L'affaire n'est pas encore finie? Quand finira-t-elle? Attendrons-nous encore longtemps? »

Enfin, le nouveau marié se montre à la fenêtre; il tire quelques coups de pistolet et jette à la foule le caleçon taché de sang de la jeune femme.

Les Tziganes, et particulièrement les parents et les amis de la mariée, prennent le ca-

leçon souillé, l'attachent au bout d'une perche, et vont le promener par tout le quartier de Soulou-Coulé en chantant des louanges sur la virginité de la jeune femme :

« *Bien qu'elle ait parcouru Constantinople, Galata et Péra* (1) — *Elle n'en a pas moins gardé sa virginité!* » (2).

(1) Ces deux derniers quartiers ont, dans le peuple, une mauvaise réputation au point de vue des mœurs.

(2) *Nous tenons ces renseignements de M. Acyllas, épicier grec, établi dans le voisinage de Soulou-Coulé.*



LV

# LE JOUR DE L'AN LUNAIRE

## CHEZ LES TURCS ET LES PERSANS

Historique. — *Imam Husséin*, petit-fils de Mahomet et fils d'Ali, dans une expédition contre les Infidèles, fut cerné avec soixante-quinze compagnons et sa famille, par les ennemis. Tous ses partisans furent faits prisonniers et martyrisés. Il ne lui resta plus que ses femmes et ses enfants.

L'eau vint à manquer. Comment vivre sans eau dans un désert brûlant ?... Les Infidèles occupaient une source. Husséin rompit la ligne des ennemis et s'approcha de la source. Il entendit alors une voix du ciel qui disait :

« Hussein, cours vers ta tente que les Infidèles attaquent! »

Husséin courut vers sa tente et vit qu'elle n'était point attaquée.

Au bout de quelques jours, il rompit la ligne de nouveau et s'approcha de la source. Il entendit encore la même voix :

« Husséin, il t'est défendu de boire. Retourne vers ta tente ! »

Il obéit.

Sa soif était terrible. Les Infidèles pour augmenter ses souffrances, lui montraient des vases de verre remplis d'eau cristalline qu'ils buvaient avec délices.

« Tu mourras de rage et de soif, lui criaient-ils. Renonce à ta religion, et accepte la nôtre, et nous te donnerons à boire. »

Husséin répondit :

« Je ne veux point renoncer à la religion de mes pères ; j'aime mieux périr de soif que d'abandonner le dogme du Prophète. »

Il finit par tomber inanimé sur le sol de la tente. Les Infidèles n'osèrent point l'attaquer.

« Sans doute, pensaient-ils, Husséin

cherche à nous attirer par cette ruse, et il ferait de nous un grand carnage ! »

Au bout de quelque temps, ils prirent courage et vinrent jusqu'à lui. Un d'entre eux lui posa le genou sur la poitrine et se prépara à lui couper la tête.

« Ce n'est pas toi qui doit me trancher la tête, murmura Husséin en se relevant ! c'est un autre qui me tuera. »

Car le grand Imam connaissait bien quel devait être son meurtrier.

L'Infidèle se releva et dit :

« Je suis ton partisan, ton ami ! »

Un autre Infidèle tira son poignard et coupa la tête de l'Imam Husséin.

Le meurtrier emporta la tête dans le camp. Et là, les ennemis jouèrent avec le chef du héros et le firent rouler avec le pied.

Cette tribu infidèle était celle des Yézides. Les descendants de ces profanes ont tous la jambe droite gonflée en punition des coups de pied que leurs ancêtres ont donnés au chef d'Imam Husséin.

Une femme qui respecta Husséin voulut sauver la tête de l'Imam des injures des

IV. — Nombre de musulmans achètent un peu de chacune des choses qui se vendent chez les épiciers. Ils gardent ces denrées au fond d'un sac dans la maison. De la sorte, la nourriture est très abondante durant l'année et l'on a la bénédiction de Dieu.

V. — Les dix premiers jours du mois de *Mouharrêm*, les aveugles, conduits par des voyants, vont quêter dans les maisons musulmanes. Chacun porte un bissac sur ses épaules. Les aveugles, comme le divin Homère, sont tous poètes. Ils chantent devant chaque maison la mort d'Husséin à Kerbéla; on leur donne de l'argent ou de ces douze substances avec lesquelles se prépare l'*achourâ*.

Sous le règne des premiers sultans de Constantinople, les aveugles, au nombre de cent-vingt, se promenaient portant un chaudron par les rues de la capitale. Ils quêtaient l'*achourâ*. Ce chaudron fort lourd les fatiguait beaucoup. Un *Schéik-ul-Islam* ordonna qu'à l'avenir les aveugles quêteraient par groupe de quatre.

En revanche, les quêteurs doivent prier deux fois pendant le mois de *Mouharrêm* pour ceux qui leur ont donné des aumônes. La

première prière doit être d'une nuit entière et la seconde d'une journée. Dans ces longues prières, les aveugles font mention des Sultans, pachas et magistrats qui ont doté leur hospice.

VI. — Les Persans s'habillent de deuil les dix premiers jours du premier mois de l'année lunaire, et particulièrement le dixième jour, car c'est l'anniversaire de la mort du petit-fils de Mahomet tué à Kerbéla par les Yézides.

Chaque soir, ils vont à la mosquée ; ils se frappent la poitrine en signe de douleur. Pendant ces dix jours, ils ne boivent point d'eau, à l'inverse des Turcs. De plus ils s'abstiennent de tous rapports intimes avec leurs femmes.

VII. — Le neuvième jour de *Moukarrêm*, vers le soir, Validé Khan et les autres khans(1) où demeurent les Persans sont pavoisés de drapeaux. Les magasins des riches négociants de même nationalité sont décorés de tapis et de châles. Validé-Khan est magnifiquement illuminé.

(1) *Khan*, auberge orientale.

Au coucher du soleil, les dévôts Persans vêtus de blanc, la tête rasée de frais et découverte, se livrent aux luttes religieuses. Les uns ont des épées, d'autres de grands couteaux dont ils cherchent à se frapper à la tête, tout en chantant des poèmes élégiaques sur la mort de Hussein.

Les lutteurs ne tardent pas à être couverts de sang, tant ils reçoivent de coups sur leur tête nue. Il y a cependant des maîtres du camp chargés d'intervenir pour empêcher les batailles trop sérieuses. Il n'en arrive pas moins souvent quelque issue fatale.

VIII. — D'autres Persans, vêtus de noir, le dos à nu, se frappent les épaules avec un fouet formé de chaînes d'acier. Ils ont bientôt le corps marbré de sillons noirs.

Quelques-uns se frappent de leurs poings, si bien que leur poitrine est bientôt tuméfiée.

Au chant des poèmes élégiaques, toutes ces personnes tournent dans la vaste cour de *Validé-Khan* ou des autres auberges persanes. Après quelques tours, le cortège sort pour aller rendre visite aux Persans des autres Khans.

La marche est ouverte par les prêtres per-

sans et les dignitaires qui portent de riches lampes allumées. Derrière viennent les Persans vêtus de deuil qui se frappent le dos avec leurs fouets ; ils sont suivis de deux chevaux ornés de riches parures ; le premier est vêtu de blanc et le second de noir. De plus, le cheval porte une couverture teinte de sang par places, une paire de pigeons blancs également teints de sang, deux épées nues posées de travers.

Viennent ensuite deux palanquins dans lesquels sont des petits enfants vêtus de noir qui jettent de la paille sur les dévôts. Ces palanquins sont suivis de deux chevaux noirs montés par deux beaux garçons en deuil. La marche est fermée par les Persans vêtus de blanc, la tête rasée, qui se frappent la tête en criant :

« Hassan ! Husséin ! »

Tous sont couverts de sang. Quelques uns meurent martyrs en mémoire du martyre d'Husséin à Kerbéla. Chaque procession compte quatre ou cinq cents personnes.

Le cheval blanc porteur de deux épées nues représente le cheval et les épées d'Husséin.

Les autres chevaux sont ceux des fidèles

compagnons du petit-fils de Mahomet. Les enfants montés dans le palanquin et sur les chevaux sont les enfants du martyr.

La cérémonie finit vers la troisième heure de la nuit après des visites réciproques aux Khans des Persans.

Le lendemain, le dix de *Mouharrêm*, les Persans traversent le Bosphore pour aller à Schéik-Ali-Déressi, à Scutari. Les côtés de la mer qui mènent à Schéik-Ali, sont bordés de mendiants musulmans qui étalent sur le sol des mouchoirs destinés à recevoir les aumônes des dévôts. On leur donne de l'argent ou des dattes.

Schéik-Ali-Déressi est le cimetière des Persans. Dès l'arrivée du cortège, les dévôts jettent de l'eau du fleuve sur tous les visiteurs sans distinction de nationalité; puis ils leur offrent du thé, des dattes, du pain et du fromage.

Au cimetière, on fait des prières en mémoire des morts; il faut bien se garder de rire ou de paraître gai à cause de la tristesse de ce jour de deuil.

L'après-midi, on se remet en route. On chante d'abord par groupes en s'accompa-

gnant du son des instruments et en se frappant la poitrine du côté gauche.

Quelques dévôts, vêtus de noir, portent sur la poitrine cette inscription :

« *Yâ Mazloûm Husséin !* — O Husséin l'opprimé! » Ils ont le dos nu et se frappent de droite et de gauche avec un fouet dont les lanières sont de métal ! C'est pitié que de les voir!

Après trois haltes en trois points du cimetière, les fidèles se remettent en route. A la troisième halte, on amène trois chevaux magnifiquement parés. Le premier et le troisième sont blancs ; le deuxième est noir. Chacun de ces chevaux est conduit par deux hommes habillés d'un riche châle qui, du cou, descend jusqu'à la ceinture. Le premier cheval porte sur la tête trois miroirs et quelques pièces d'or. Sur le dos, on a mis une paire de pigeons blancs teints de sang, un panier recouvert d'un châle et deux épées nues posées de travers (Ce panier représente-t-il le nid des pigeons?...)

Le premier cheval, ainsi que le troisième, porte une couverture blanche plaquée de sang dans laquelle sont enfoncées des plumes blanches.

Le deuxième cheval est flanqué de deux gros disques. (Seraient-ce les boucliers de Husséin? » Sur le côté gauche de l'animal, on voit une épée et deux poignards.

On porte des drapeaux de différentes couleurs, les uns noir et vert, les autres noir et blanc, ou blanc et vert. Ces étendards portent l'inscription :

« *Ya Mazloûm Husséin!* — O Husséin l'opprimé! »

L'un des drapeaux n'est pas déployé ; il est noir et vert, et surmonté de trois petits miroirs et de plumes de paon. On ne voit qu'un seul drapeau national persan. Tous les étendards sont surmontés d'une main — assez grossièrement taillée dans le zinc. .

La marche est ouverte par quelques imams et par des dévôts qui se donnent la discipline, une trentaine environ. Puis viennent les dévôts qui se frappent la poitrine; ils sont divisés en deux rangées échelonnées le long de la route. Chaque file comprend plus de 150 Persans se tenant par la ceinture. Les trois chevaux suivent.

La procession marche lentement jusqu'au débarcadère de Scoudari en chantant des

élégies sur la mort d'Husséin. Et l'on crie : « Hassan! Husséin! »

La cérémonie finit au débarcadère.

Nous avons vu pendant cette marche solennelle, un jeune garçon de douze ans vêtu de noir, le dos nu, se frapper vigoureusement tant que dura la procession — plus de deux heures. On nous en dit la raison. C'était le seul enfant survivant d'un homme qui avait fait le vœu de faire suivre la cérémonie à son dernier garçon.

Un Persan d'une cinquantaine d'années à qui nous avions exprimé nos craintes sur le mauvais temps probable, nous dit :

« Le dixième jour de *Mouharrêm*, arrivât-il en hiver, il ne peut pleuvoir. Ce jour est le plus beau de l'année! »

Les deux pigeons blancs que l'on voit dans la cérémonie sont le symbole de l'âme de Hassan et d'Husséin.

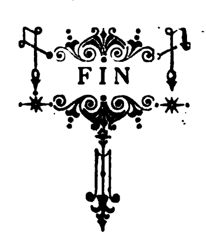
Les Turcs ne vont jamais à la procession des Persans. Quelques-uns même ne veulent pas la voir. Au cimetière, ils ne prennent pas de thé.







# TABLE


FIN

*Achevé d'imprimer*
*le 12 Mai 1894*
*par*
*PAUL FESCH*
*Maître-Imprimeur*
*à Beauvais*
*pour*
*HENRY CARNOY*
*à Paris*



BEAUVAIS
IMPRIMERIE PROFESSIONNELLE
*4, rue Nicolas-Godin, 4.*

COLLECTION INTERNATIONALE DE *LA TRADITION*

## Directeur : M. Henry CARNOY

VOLUMES PARUS

I. — Henry Carnoy, *Les Contes d'animaux dans les Romans du Renard.*

II. — Jean Nicolaïdes, *Les Livres de Divination,* traduits sur un MS turc inédit.

III. — Dr Ed. Veckenstedt. *La Musique et la Danse dans les Traditions, etc.*

IV. — Dr D. Brauns, *Traditions japonaises.*

V. — F. Ortoli. *Les Conciles et Synodes dans leurs rapports avec le Traditionisme.*

VI. — Andrew Lang. *Etudes traditionnistes.*

VII. — Emile Blémont, *Esthétique de la Tradition.*

VIII. — Alcius Ledieu, *Les Vilains dans les Œuvres des Trouvères.*

IX. — A. Harou, *Contributions au Folklore de la Belgique.*

X. — A. Harou, *Mélanges de Traditionnisme de la Belgique.*

XI — E. Martinengo-Cesaresco, *La Poésie populaire.*

XII-XIII. — Henry Carnoy et Jean Nicolaïdes, *Folklore de Constantinople.*

SOUS PRESSE :

XIV-XV-XVI-XVII-XVIII. — Ouvrages de MM. Léon Pineau, de Colleville, Fritz de Zélepin, M. Dragomanov, Henry Carnoy et Jean Nicolaïdes.

*Prix du volume, 3 fr. 50.*

---

BEAUVAIS, IMP. PROFESS., 4, R. NICOLAS-GODIN

Collectiondde la Tradition
Volumes XIV



# L'ISLAM

—

Vol. I

## OUVRAGES DE L'AUTEUR

**Littérature orale de la Picardie.** — 1 vol. Maisonneuve.
**L'Algérie traditionnelle.** I. — 1 vol. (en collaboration avec M. Alphonse Certeux). Challamel.
**Contes français.** — 1 vol. Ernest Leroux.
**Les Légendes de France.** — 1 vol. illustré. A. Quantin.
**Traditions populaires de l'Asie Mineure.** — 1 vol. Maisonneuve.
**Les contes d'animaux dans les romans du Renard.** — 1 vol. Lechevalier.
**Le Folklore de Constantinople.** — 1 vol. Lechevalier.
**Traditions populaires de Constantinople.** — 1 vol. Lechevalier.

---

### ROMANS, NOUVELLES

**Contes bleus.** — 1 vol. ill. A. Dupret.
**La Nuit de Noël.** — 1 vol. ill. A. Quantin.
**Hans Mertens.** — 1 vol. ill. A. Quantin.

---

**La Tradition,** revue générale de Folklore (10e année). H Carnoy, directeur.
**Revue historique des Provinces.** H. Carnoy, directeur.
**Collection des Grands Dictionnaires biographiques.** — 25 volumes en souscription in-8° jésus sur deux colonnes, avec portraits. — Dictionnaires des *Folkloristes*, des *Sociétés savantes*, des *Géographes et Explorateurs*, des *Collectionneurs*, de la *Haute Société*, des *Ecrivains*, du *Monde diplomatique*, etc.

---

Envoi franco de spécimens sur demande adressée à M. H. Carnoy, 128, boulevard Montparnasse.

# L'ISLAM

**Volume I**

## LE CORAN, LE DOGME
## LES PRESCRIPTIONS RELIGIEUSES

PAR

HENRY CARNOY

Professeur au Lycée Montaigne,
Directeur de « LA TRADITION », de la « REVUE HISTORIQUE DES PROVINCES »
et des « GRANDS DICTIONNAIRES BIOGRAPHIQUES »

*Dieu seul est Dieu, et Mohammed*
*est l'envoyé de Dieu.*



PARIS
Aux Bureaux de « La Tradition »
128, BOULEVARD MONTPARNASSE
et à la
Librairie Africaine, Coloniale et Orientale
27, RUE BONAPARTE

M.D.CCC.XC.VI

Extrait de la *Revue de l'Islam* (1896).

Il a été tiré de cet ouvrage :

125 exemplaires sur papier teinté ;
1 exemplaire sur Hollande.

# INTRODUCTION

*En 1884, nous avons publié, en collaboration avec M. Alphonse Certeux, membre de la* Société historique Algérienne, *le tome premier de l'*Algérie traditionnelle : Contribution au Folklore des Arabes, *qui fut fort favorablement accueilli du grand public.*

*D'autres travaux nous ont empêchés de faire paraître les tomes II et III de ce travail qui sont presque achevés.*

*En attendant, sur la demande aimable que nous en fit M. Gaston Dujarric, l'éminent directeur de la* Revue de l'Islam, *nous nous sommes décidé à donner dans cette revue une étude sur le Coran, le Dogme et les Prescriptions religieuses, écrite d'après nos recherches personnelles et les travaux des arabisants et des orientalistes les plus sérieux.*

*Cet essai, à défaut d'autres qualités, est un travail de bonne foi.*

HENRY CARNOY.

# L'ISLAM

## Le Coran
## Le Dogme. — Les Prescriptions religieuses

Dieu seul est Dieu,
et Mohammed est l'envoyé de Dieu.

I

### Le Coran.

Le Coran est pour les Musulmans le livre par excellence (1). Il renferme non seulement la loi religieuse, mais encore des préceptes moraux, civils et politiques, ainsi que des règles et des conseils touchant les choses les plus habituelles de la vie, un code qui sert de base fondamentale à la législation des pays mahométans, des récits, des traditions, des promesses et des menaces relatives à l'éternité, enfin la confirmation de ce qui était avant lui.

Le Coran se donne comme la parole de

(1) Les Musulmans avaient comme article de foi que Mohammed a reçu le Coran, par le ministère de l'ange Gabriel, écrit sur parchemin fait de la peau du bélier qu'Abraham immola à la place de son fils.

Dieu révélée au prophète Mohammed et transmise par lui au peuple arabe. Il proclame que « la religion venant de Dieu est l'Islam », il consacre l'idée de la Divinité dans toutes les actions et dans toutes les circonstances de la vie (1). — Les Musulmans ont un tel respect pour le Coran qu'aucun ouvrier indigène ne consentirait à en graver un verset sur n'importe quel objet de curiosité ou de fantaisie. Leur soumission à toutes les règles contenues dans le livre sacré se conserve immuable à travers les siècles et les générations qui se succèdent. Aujourd'hui, comme au temps du Prophète, le fidèle croyant, quand il cite un verset du Coran, n'ajoute jamais : « Mohammed l'a dit... », mais : « Dieu le Très-Haut l'a dit. » Ce n'est point par une vaine habitude que les Islamites prononcent à chaque instant le nom de l'Eternel; ils le font avec la foi la plus profonde. Dans les circonstances solen-

(1) Le Coran — le livre par excellence —. *Islamisme*, de *Islam* — la foi —. *Musulman*, de *Mosselmin* — les croyants —. Le *Coran* a été écrit ou dicté en arabe par un de la tribu de Koreïche nommé *Mohammed*, vulgairement *Mahomet*, regardé comme le prophète de Dieu. — « Le Coran ne reconnaît qu'un Dieu unique, qui n'est et ne saurait être associé, incréé, éternel ; il admet la résurrection des morts, la vie à venir, les prières expiatoires, les récompenses données aux bons, les punitions infligées aux méchants ; il recommande avec instance la prière, l'aumône, l'hospitalité. — Mac Carthy, *Géographie de l'Algérie*. »

Consulter tout spécialement l'*Essai sur l'histoire de l'Islamisme* de l'éminent orientaliste R.-P.-A. Dozy.

nelles, de même que pour les choses les moins importantes, ils ne procèdent qu'après avoir invoqué Allah. Parlent-ils d'avenir ou de projets, ils n'ont garde d'oublier le 23e verset de la sourate *La Caverne* : « Ne dis jamais : je ferai telle chose demain, sans ajouter : si c'est la volonté de Dieu (1). »

Tous les actes officiels ou particuliers, la correspondance, les livres, les contrats et généralement toute pièce écrite, commencent par les mots : « Louanges à Dieu ! » — ou bien : « Au nom de Dieu le Clément et le Miséricordieux ! »

Ce retour continuel vers Dieu indique une absolue soumission aux volontés du Tout-Puissant, en même temps qu'une confiance entière dans sa bonté. Les Musulmans croient fermement que sans la grâce divine nul bonheur n'est possible ici-bas (2) ; c'est pourquoi lorsque deux personnes se rencontrent, elles échangent force souhaits où le nom d'Allah est sans cesse répété.

Le cadre de ce travail ne nous permet pas d'exposer en détail les 114 chapitres ou sourates du Coran.

Mais chacun peut lire cet admirable livre dont il existe des traductions françaises, bien que la loi mahométane s'oppose à la reproduction du Coran soit en kabyle, soit en turc, soit en persan, et, à plus forte raison, en d'autres langues. — Nous nous bornerons donc à en esquisser sommairement quelques traits saillants,

(1) *In châ Allah !*
(2) Voir plus loin le chapitre relatif à la *Fatalité*.

ceux surtout qui se rapprochent des doctrines du christianisme.

Le Coran reconnaît la chute de l'homme et la haine implacable de Satan contre le genre humain. Toutes les fois qu'un croyant est atteint par le malheur ou le chagrin, il récite le 151e verset de la sourate *La Vache:* « Nous sommes à Dieu et nous retournons à Dieu ! » — puis il ajoute : « Louange à toi, ô Dieu ! malgré mes peines, je suis bien heureux d'être résigné à ta volonté ! » S'il est en colère, il s'écrie : « Que Satan se retire de moi ! » — Suprêmes invocations qui montrent combien le Mahométan craint de faillir, et quel soin il prend d'écarter de lui la tentation de pécher.

La sourate *Jonas* parle des « Ecritures qui viennent du Maître de l'Univers. » Le Pentateuque ou *Thorah*, les Psaumes ou *Zabour*, l'Evangile ou *Endjil*, que la sourate *La Famille d'Imram*, appelle « le livre qui éclaire » sont cités par le Coran. C'est encore de l'Evangile que la sourate *La Table* dit ce qui suit : « L'EVANGILE contient la lumière et la direction, il confirme la THORAH et sert d'admonition à ceux qui craignent Dieu. Les gens de l'EVANGILE jugeront selon l'EVANGILE ; ceux qui ne jugeront pas d'après un livre de Dieu sont infidèles. »

Le Coran proclame la virginité de Marie, mère de Jésus, qu'il nomme fille d'Imram « élevée entre toutes les femmes de l'univers. » Dans la sourate *Les Femmes*, il raconte la naissance miraculeuse de Jésus qu'il appelle « le Verbe éternel » ; il dit que cet « esprit ve-

nant de Dieu a une mission divine » (1), qu'il fait des miracles, et il déclare que « ceux-là seuls feront partie de la famille du Livre qui croiront en lui avant leur mort. »

Le Coran admet l'existence des anges et celle du démon qui a séduit Adam et Ève. Il rapporte les histoires d'Abel, de Noé, d'Abraham « l'ami de Dieu, » de Jacob, de Josué, de Joseph, de Job, de Moïse ou *Moussa*, de David qu'il surnomme « le lieutenant de Dieu sur la terre » et de Salomon « auquel les génies étaient assujettis (2). » Il constate que les anges annoncèrent à Zacharie la naissance de Jean (*Jahia*), — « le grand, le chaste, le prophète du nombre des justes qui confirmera la vérité du Verbe de Dieu. »

Enfin, d'après les croyances musulmanes, l'Antechrist doit apparaître en Syrie et être anéanti par Jésus lui-même (3).

Nous terminons cette courte notice en disant qu'outre les *Tefsir* ou Commentaires du Coran (4), il existe sept principales éditions du

(1) « Le Messie Jésus, fils de Marie, est l'envoyé de Dieu. » (*Coran*, Sourate *Les Femmes*, v. 169.)

(2) Voir en particulier notre chapitre des *Esprits et des Génies*.

(3) Cf. G. des Godins de Souhesmes, *Tunis*, p. 209 et suiv.

(4) Les commentateurs du Coran et de la législation musulmane sont nombreux : Sidi-Khelil, Sidi-Boukari, Sidi-Es-Syouti, Sidi-Abderrhaman, Ben-Seliman, Ben-Ferrhoun, Sidi-Brahim, El-Bermouni, Mohammed-Ben-Senoussi, etc... En Algérie, les *Commentaires* de Sidi-Khelil-ibn-Ishak ont force de loi. Sidi-Khelil était du rite Malékite et écrivait au VIIIe siècle de l'Hégire, le XVe de l'ère chrétienne.

Livre de Dieu. Ces diverses éditions ne contiennent pas toutes le même nombre de versets ; les unes en donnent 6.000, les autres 6.236 ou 6.473 ; mais les Musulmans qui ont scrupuleusement compté — ainsi que l'ont fait les Juifs pour la loi de la Thorah — les mots et les lettres du Coran, affirment qu'elles renferment toutes le même nombre de mots (77.639) et le même nombre de lettres (323.015). Bien plus, ils savent combien de fois chaque lettre est répétée dans le Livre.

Le Coran, divisé en sourates et en versets, est subdivisé en 30 parties égales pour la lecture dans les lieux consacrés au culte. Or, chaque mosquée possède 30 lecteurs qui se partagent les 30 sections du Livre saint ; chacun d'eux lisant chaque jour, la partie qui lui est attribuée, le Coran se trouve récité en entier une fois par jour dans tous les temples Islamites (1).

## II

## Les 13 articles essentiels.

Les articles essentiels de la religion musulmane sont réduits à treize par les docteurs :

1° Il faut croire du cœur, confesser de la langue, et affirmer d'une volonté constante qu'il n'y a qu'un seul Dieu, seigneur et gouverneur de l'univers, qui a tiré toutes choses du néant, à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres, qui tient l'être de soi-

(1) G. des Godins de Souhesmes, *loc. cit.*, p. 252.

même, de qui les autres le tiennent, et qui n'engendre point et n'est point engendré. C'est ce maître que tout vrai Musulman doit adorer et servir.

2° Il faut croire de cœur et confesser de bouche, que Dieu, après s'être manifesté aux hommes par ses anciens prophètes, a envoyé aux fidèles Musulmans, son élu Mohammed, pour leur prêcher sa loi sainte et divine, contenue dans le Coran, et que, par cette loi, le souverain Maître a abrogé toutes les lois précédentes.

3° Il faut croire du cœur et tenir pour certain, qu'excepté Dieu seul, qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura point de fin, toutes choses doivent périr un jour, et que l'ange de la mort recueillera toutes les âmes des mortels destinées à l'extinction totale et universelle, par ordre de l'Etre suprême qui a produit tout du néant, et qui a établi deux anges, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, pour tenir registre de nos bonnes et de nos mauvaises actions, suivant lesquelles nous recevrons notre sentence au grand jour du jugement.

4° Il faut croire, que, couchés dans le tombeau, nous serons interrogés par deux anges sur quatre points principaux. Quel a été notre Dieu ? quel a été notre prophète ? quelle a été notre religion ? et de quel côté a été notre *keblah ?* c'est-à-dire si nous nous sommes tournés pour prier, du côté de la partie du monde où le temple de la Mecque est situé.

5° Il faut croire qu'au dernier jour tout sera détruit, savoir : les anges, les hommes, les

démons, etc. Lorsque l'ange Israfil sonnera de la trompette et qu'il ne restera aucune créature vivante, Azariel, l'ange de la mort, expirera le dernier, et alors la grande puissance du Très-haut sera manifeste.

6° Il faut croire qu'après l'extinction totale de l'univers, Dieu ressuscitera l'Ange de la mort, et réunira à leurs propres corps les âmes des bons comme celles des méchants ; que le premier homme que Dieu ressuscitera, sera le grand prophète Mahomet, et qu'alors toute créature sera jugée sans exception de personne.

7° Il faut croire qu'au grand jour du jugement, Dieu, accompagné de son saint prophète Mahomet, jugera toutes les nations sur le catalogue de leurs œuvres, et que la durée de ce jour égalera la durée du siècle où nous vivons.

8° Il faut croire qu'au grand jour de l'examen, Mahomet intercèdera pour son peuple, qui sera plongé dans la douleur. La première intercession sera sans fruit, mais à la seconde, Dieu se laissera fléchir, et tous les fidèles musulmans seront transportés dans la gloire, tandis qu'aucune excuse ne sera reçue en faveur des autres nations. A l'égard de ceux d'entre les Musulmans qui auront transgressé les préceptes du Coran, Dieu proportionnera la peine à l'offense, et il n'y a que Dieu qui en connaisse la durée.

9° Il faut croire qu'à ce terrible jour du jugement dernier, les Musulmans seront appelés les premiers au tribunal de l'Eternel, parce que ce seront eux qui témoigneront con-

tre toutes les nations. « En ce jour-là, il arrivera que Dieu ôtera des bonnes œuvres, de la balance de celui qui aura été diffamé, et s'il ne retrouve point de bonnes œuvres chez le diffamateur, il ôtera des misères du diffamé, pour les misères dans le compte du diffamateur, en sorte que sa grande justice sera mise dans une parfaite évidence ».

10° Il faut croire que toutes les actions quelconques des hommes seront pesées dans la balance de justice, et que ceux dont les bonnes œuvres l'emporteront sur les mauvaises, entreront dans le Paradis, tandis que les autres seront condamnés au supplice de la « Géhenne ». Ceux dont les plats de la balance resteront égaux et suspendus, parce qu'ils auront commis autant de mal qu'ils auront fait de bien, demeureront dans un lieu particulier, entre le Paradis et l'Enfer où, détenus pour toute punition, ils ne souffriront point comme les méchants, mais aussi où ils ne participeront point à la gloire des justes béatifiés. Les prières de Mahomet termineront la captivité des Musulmans, et par intercession, ils seront reçus dans le Paradis.

11° Il faut tenir pour assuré que tous les hommes auront à passer un jour par le Pont aigu, dont la longueur égalera celle de notre monde, et dont la largeur n'excèdera pas celle d'un fil d'araignée, et que les bons le franchiront sans crainte, tandis que les méchants glisseront et tomberont dans la Géhenne.

12° Il faut croire du cœur et tenir pour certain, que Dieu a préparé un paradis pour ses

élus, c'est-à-dire aux vrais Musulmans, où ils seront placés avec lui dans une clarté perpétuelle, et où ils jouiront de tous les plaisirs célestes, et surtout de la délicieuse satisfaction d'avoir la place du Très-haut.

13° Il faut croire qu'il y a un enfer préparé pour tous les méchants, pour les réfractaires et les transgresseurs de la Loi divine, maudits de Dieu, pour leurs œuvres terrestres, et qui seraient trop heureux de n'avoir jamais vu la lumière.

## III

## Les Sectes Musulmanes.

Les Musulmans arabes ne reconnaissent que quatre sectes dites orthodoxes, toutes d'accord avec le « Coran » et avec la « Sounna », livres qui forment la base de tous les dogmes musulmans. En dehors des quatres sectes, on est « Kharedji », c'est-à-dire hérétique ; il n'y a pas plus de salut pour l'hérétique que pour l'infidèle.

Ces quatre sectes orthodoxes sont :

1° La secte des *Hanéfites*, fondée par Abou-Hanifa-Neûman-ibn-Tâbit, qui naquit à Koufa, en l'an 80 de l'hégire, et mourut à Bagdad, à l'âge de 70 ans.

2° La secte des *Chaféites*, fondée par Chafé, né à Rhazé, en Syrie, mort en Egypte, en l'année hégirienne, 204 (A. D. 819).

3° La secte des *Malékites*, fondée par Malek, fils d'Anas, né à Médine en l'an 94 de l'hégire et mort en 179 (A. D. 795).

4° La secte des *Hanbalites*, fondée par Hanbal, mort à Bagdad, en l'an 241. (A. D. 855).

Les Arabes et les Maures sont de la secte Malékite. Les Turcs sont du rite Hanéfite.

Ces sectes ne diffèrent entre elles que par des points de forme, tels que la position dans la prière, les ablutions, etc. ; mais les Hanbalites portent très loin le rigorisme du culte. « Si une femme ou un chien vient à passer pendant l'adoration, ils doivent recommencer leurs ablutions et leurs prières. Les trois autres rites sont beaucoup moins scrupuleux et ne présentent rien d'extraordinaire (1). »

Ces quatre sectes sont « Sunnites. »

L'islamisme comprend en outre les branches des « Chiites ». Les Chiites, ou continuateurs d'Ali, ne reconnaissent que le Coran, repoussant ainsi la « Sounna » ou tradition contenant les « hadits » (sentences) du Prophète, préceptes de sagesse recueillis par ses disciples et notamment par El-Boukhari, surnommé le roi de la Sounna. Les Chiites refusent aux khalifes l'autorité et le titre de successeurs du Prophète ; ils dominent en Perse avec un grand nombre de Sunnites du rite Hanéfi.

Les Sunnites dominent dans une partie de l'Asie, l'empire Ottoman, l'Egypte, la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, etc.

Comme nous n'aurons plus guère l'occasion de revenir sur la grande branche des « Chiites », qu'on nous permette de nous étendre un peu davantage sur cette secte importante qui divise le monde musulman en deux parties essentiellement distinctes.

(1) G. des Godins de Souhesmes, *Tunis*. Histoire, Mœurs, Gouvernement... Religion, etc., p. 225 de la 4e édition.

D'abord ce nom de Chiites est dérivé (1) de « Schija » ou « Chija », qui signifie une secte méprisable et réprouvée. On comprend parfaitement que ce ne soient pas les Persans qui se soient donné ce nom. Ce sont les Turcs qui pour eux se sont attribué celui de « Sunnites », ceux qui suivent la « Sounna », les orthodoxes.

Les lieutenants d'Omar, successeur de Mahomet, avaient profité des guerres civiles des Persans, et gagné la fameuse bataille de Madaïn sur Zédasgird, autrement nommé Hormizdas IV. Bientôt, marchant de victoire en victoire, ils parvinrent à envahir tout le royaume et y établir l'islamisme. Esclaves des Arabes jusqu'en 1258, les Persans eurent le bonheur de secouer le joug et d'être de rechef gouvernés par leurs propres rois; mais Tamerlan parut et ils retombèrent dans l'esclavage. Vers 1469, Ussum Cassan, chef d'une nouvelle dynastie, connue sous le nom du Mouton-Blanc, monta sur le trône. Ussum Cassan conçut que, pour gagner les cœurs, il fallait rompre avec les Turcs, opposer religion à religion, un culte nouveau à l'ancien, élever Ali au-dessus d'Omar, et établir dans ses Etats un lieu révéré, où ses sujets pussent aller en pèlerinage, sans parcourir les provinces de son ennemi naturel pour se rendre à la Mecque, siège commun de la religion des deux empires. Un certain Xeque-Aidar, vulgairement nommé « Sophi », aida le monarque Persan dans ce grand et dangereux projet, et donna la forme à ce schisme politique et religieux.

(1) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

Et voici sur quelle base fut opérée cette transformation.

Mahomet, étant de retour de son dernier voyage de la Mecque, voulut prévenir toutes les contestations qui pourraient s'élever entre ses disciples sur le choix d'un successeur. Il fit assembler son armée, et, ayant fait monter sur un faisceau d'armes Ali son neveu et son gendre, il annonça de la part de Dieu quel était celui qui devait lui succéder. Abou-Beckr, Omar et Othman, tous trois lieutenants du Prophète, parurent approuver cette élection ; mais en secret, dévorés par l'ambition de commander, ils n'épargnèrent rien pour persuader au peuple de ne point reconnaître Ali, dont ils publiaient les défauts. Cependant le Prophète tomba malade à Médine et mourut presque aussitôt. Tandis qu'Ali pleurait son beau-père, ses ennemis travaillaient à le dépouiller du khalifat. Ils convoquèrent le peuple et, lui ayant laissé le soin d'élire le successeur de Mahomet, ils lui persuadèrent de s'en rapporter à un vieillard de l'assemblée qu'ils avaient gagné. Celui-ci nomma sur le champ Abou-Beckr, oncle du Prophète, et l'on ne songea plus à Ali. Omar et Othman ne crurent pas devoir s'opposer à la nomination de ce nouveau khalife, dans l'espérance qu'étant fort vieux, ils pourraient promptement lui succéder. En effet Abou-Beckr n'avait pas encore régné deux années qu'il fut attaqué d'une maladie mortelle ; sentant sa fin approcher, il voulut rendre à Ali la puissance souveraine qu'il avait usurpée sur lui ; mais Omar étouffa le malade dans son lit, et courut

au peuple lui montrer un faux papier, scellé du sceau d'Abou-Beckr, par lequel il le désignait comme son successeur. On le crut, et ce fourbe règna douze ans. Aprés sa mort, Ali restant toujours oublié, Omar s'empara du khalifat ; ce ne fut qu'après le règne de ce dernier qu'Ali rentra dans ses droits, et encore ne put-il transmettre l'autorité à son fils aîné Hoceïn ou Hussein qui devait légitimement lui succéder.

Ali mourut assassiné.

Les Persans prodiguent les titres les plus honorables à ce gendre de Mohammed ; ils l'appellent l'Exécuteur testamentaire et l'Héritier de Mahomet, le Bien reçu de Dieu, le Lion victorieux, le Distributeur des lumières et des grâces, le Roi des hommes, etc. Ali eut neuf femmes dont la première fut Fathmée ou Fatime, fille de Mahomet ; on croit qu'il eut quinze fils et dix-huit filles.

Les Persans assurent qu'Ali fut le premier qui embrassa l'islamisme ; et ils croient « qu'il en fit profession lorsqu'il était dans le sein de sa mère, car, disent-ils, « pendant les neuf mois de sa grossesse, il l'empêcha de se prosterner devant son idole ». Ils rapportent que Mahomet, parlant de lui, disait :

« Ali est pour moi, et je suis pour lui ; il est auprès de moi dans le même rang qu'Aaron tenait auprès de Moïse ; je suis la ville où toute la science est renfermée, et Ali en est la porte. »

Ces éloges n'ont pas empêché qu'Ali et toute sa postérité n'aient été maudits et leurs personnes excommuniées dans toutes les mos-

quées de l'empire des califes Omniades, tandis que les califes Fatimites d'Egypte faisaient ajouter son nom à celui du Prophète dans les publications qu'ils faisaient faire du haut de leurs mosquées.

Le tombeau d'Ali resta inconnu jusqu'au règne des califes Abassides. Il fut découvert l'an 367 de l'hégire (A. D. 977), et on lui éleva un monument somptueux à Cousa, auquel on donna le nom de « Hunbud faiz al anovât ». — Dôme du Distributeur des lumières et des grâces —.

Bien que le sépulcre d'Ali soit l'objet des dévôts pélerinages des Chiites, « il y a toutefois un grand nombre de Persans qui croient qu'il n'est pas mort et qui assurent qu'il reviendra à la fin du monde pour faire régner la justice sur la terre (1) ». Les uns vont même jusqu'à l'adorer comme Dieu (2).

« Quoique les descendants d'Hussein, fils aîné d'Ali, soient toujours fugitifs et persécutés, ils n'en sont pas moins regardés en Perse comme les seuls et légitimes successeurs de Mahomet. Leurs partisans les appellent *imans*, et ils disent que le douzième et dernier iman, qu'ils nomment Mahomet-Mahami, ou « Me-

(1) Sur ce cycle légendaire, voir plus loin la légende du *Mehadi* ou *Mahdi* persan. Cf. également, *l'Algérie traditionnelle*, tome I, liv. II, p. 63, et les notes suivantes. M. H. Carnoy a étudié cette question plus longuement dans la *Revue libérale*, n° d'octobre 1884, dans un article intitulé : *Les Héros Dormants*.

(2) Coutant Dorville, *Hist. des diff. peuples du Monde*, t. III, p. 106.

hedi » ou « Madhi », naquit à Sermantâi, l'an 255 de l'hégire, et fut « enfermé à l'âge de neuf ans dans une cave ou citerne par sa mère, qui le garde soigneusement jusqu'à son apparition qui doit être à la fin du monde ». Ils ajoutent que cet iman doit se joindre à Jésus-Christ pour combattre l'Antechrist, et ne faire qu'une seule loi des deux lois chrétienne et musulmane. « Il y en a qui prétendent que cet iman a été caché deux fois ; la première depuis sa naissance jusqu'à l'âge de soixante-quatorze ans », pendant lequel temps il conversa secrètement avec ses disciples sans se faire connaître aux autres, parce que les imans ses ancêtres avaient été empoisonnés par les Khalifes usurpateurs qui connaissaient leurs prétentions et redoutaient la révolte des peuples en leur faveur. « La seconde éclipse de cet iman est comptée depuis que sa mort fut divulguée jusqu'au temps que la Providence a destiné pour sa manifestation ». Il se trouve dans la Chaldée un marais où toutes les eaux du pays viennent se rendre et se dégorgent ensuite dans la mer : c'est dans cet endroit, disent les Arabes qui tiennent le parti des successeurs d'Ali, que l'apparition de Mahadi doit se faire dans la suite des temps.

« C'est sur cette croyance qu'est fondée la religion des Persans : « ils attendent Mahadi, qui doit venir reprendre la possession de son empire » ; et dans toutes les villes de la Perse, ils lui tiennent continuellement des chevaux bridés et sellés pour le recevoir. Ils disent qu'Ali est le légitime vicaire du Prophète : ils

ont en horreur Abubéker, Omar et Othman ; mais ils maudissent surtout Omar (1). »

Il y a des Chiites nommés « Khattabiens » qui soutiennent que le Paradis et l'Enfer ne sont autre chose que les plaisirs et les peines de ce monde qui ne doit jamais périr. Les « Gholaïtes » attribuent à leurs imans les qualités de la Divinité ; c'est pourquoi ils disent d'Ali : « Tu es toi ! », ce qui revient au terme biblique dont se sert Moïse pour exprimer la subtilité de l'essence de Jéhovah. Ceux-ci admettent une espèce de métempsycose, ou, pour mieux dire, une transmigration de l'esprit saint d'un prophète à un autre, et l'on trouve dans leurs livres des traces « d'une descente de Dieu dans les créatures ».

Telles sont les grandes sectes musulmanes. Mais ce n'est pas tout.

Les Mahométans disent qu'on a compté 79 sectes différentes chez les Mages, 71 chez les Juifs, 72 chez les Chrétiens, mais celles de l'Islam sont au nombre de 73. Et cela d'après un des « hâdits » du Prophète :

« Mon peuple sera divisé en soixante-treize sectes qui périront par le feu ; il n'y en aura point de sauvée que celle dont je suis le chef. »

Les « Motozalites » enseignent qu'il n'y a point d'attributs en Dieu séparés de son essence, et disent qu'il ne connait pas par sa science, mais seulement par son essence ; ils croient que le Coran a été créé et n'est point coéternel à Dieu. On compte vingt sectes Mo-

(1) Coutant Dorville, *Loc. cit.*, p. 108-109 de l'édition de 1771.

tozalites; une croit que Jésus est le Verbe incarné et qu'au dernier jour il viendra juger le monde ; il régnera quarante ans et renversera l'Antéchrist ; les âmes humaines passent dans différents corps; le dernier corps dans lequel l'âme habitera, sera seul puni ou récompensé.

Les *Séphatiens* ne distinguent point en Dieu les attributs essentiels des attributs d'opération.

Les *Askariens* disent que Dieu a tous les attributs séparément de son essence, mais ils n'admettent aucun rapport avec ceux de ses créatures.

Les *Moschabeïtes* établissent une parfaite ressemblance entre Dieu et ses créatures, et lui attribuent toutes les passions de l'âme et les actions du corps.

Les *Kéramiens* donnent un corps à Dieu, et ils avouent que ce corps existe par lui-même.

Les *Giabariens* ôtent toute liberté d'agir à l'homme, et ils le soumettent à une nécessité inévitable.

Les *Cadizadélites* sont les Stoïciens musulmans. Leur conduite est austère et ils fuient tous les plaisirs. Sans cesse, ils ont le nom de Dieu à la bouche et ils passent parfois des nuits à le répéter.

En Turquie, il se rencontre encore des extravagants qui ont gardé quelques pratiques du sabéisme. Les hommes honorent le soleil, les femmes la lune ; pour d'autres c'est l'étoile polaire.

Les *Eschrakites* sont les Illuminés. Ils croient que la contemplation de Dieu fait le souve-

rain bien de l'homme, et ils ont en grand mépris les délices du Paradis annoncées dans le Coran.

Les *Hairetites* ou Etonnés sont en tout opposés aux Illuminés. Leurs théories rappellent celles des Pyrrhoniens. « Rien n'est certain, tout est probable ; Dieu sait la chose, mais elle nous est inconnue ? » C'est là le fonds de leur système.

Une secte musulmane curieuse est celle des *Druses*. Cette nation habite le mont Liban et se trouve mêlée aux *Maronites* chrétiens. Les Druses semblent tirer leur nom de Durzy, né en Perse, et qui vint en Egypte vers le sultan Fatimite Kakim-by-arm-Allah auquel il persuada qu'il était l'incarnation de Dieu. Il se fit reconnaître par plus de 16.000 personnes. Durzy établit ses disciples dans les montagnes de la Syrie. « Cependant les Druses ne conviennent point de ce fait historique; ils se croyent Français d'origine, et assurent qu'ils descendent de quelques princes de la maison de Maan en Lorraine, qui suivirent Godefroi-de-Bouillon à la conquête de la Terre Sainte (1). »

Les Druses n'ont point l'usage de la circoncision ; ils boivent du vin. et mangent du cochon. Ils épousent indifféremment leurs mères, leurs filles, leurs sœurs. Ils ne pratiquent

(1) Cf. Coutant Dorville. *Hist. des diff. peuples du Monde*, t. III. p. 219 ; — Davity, *Hist. du Monde*, édit. de 1643, t. I, p. 96 ; — Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, etc...

aucun jeûne et regardent toute prière comme superflue...

## IV

## La Fatalité chez les Musulmans.

Cette doctrine est un des points les plus curieux du dogme de l'Islamisme. Bien que de notre temps, quelques écrivains aient voulu parvenir à démontrer que le Coran en certains endroits est opposé à la fatalité, il n'en demeure pas moins que les Mahométans admettent, comme de foi, que la destinée de chaque homme est fixée à l'avance par Dieu, sur les tablettes du Livre de Destinée.

« Pour accorder la doctrine du destin rigide avec le libre arbitre, Hussein-Vaiz, un des plus fameux docteurs musulmans, dit qu'après que nous avons mal usé notre liberté, nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions ; il compare notre liberté à la bride que le cavalier tient en main par le moyen de laquelle il va à droite et à gauche, comme il lui plaît; mais aussitôt qu'elle lui est échappée, son cheval l'emporte et suit sa fougue naturelle (1). »

Un proverbe arabe dit :

« Lorsque Dieu veut exécuter ce qu'il a décidé, la sagesse des plus grands hommes se perd, jusqu'à ce que son décret soit accompli. »

Un poète turc s'exprime ainsi :

« Lorsque la toute puissance de Dieu a dé-

(1) Cardonne, *Mél. de Litt. orien.*, p. 30.

coché la flèche de son décret, il n'est point d'autre cuirasse pour la parer, que de se conformer à sa volonté. »

Un poète persan, Hilali, compare le monde et les événements qui s'y déroulent, à la boule d'un mail, et il ajoute :

« Le décret divin est le mail qui pousse la boule, qui, cependant, par elle-même n'a aucun mouvement ; le mail est aux mains de la Providence ; celle-ci fait passer la boule par tel anneau qu'il lui plaît. »

Un sultan voulut savoir ce que pensait son vizir sur la différence de destinées des hommes.

« Pourquoi le sage, lui dit-il, gémit-il presque toujours l'affliction et la misère, tandis que souvent l'insensé vit environné de gloire, de plaisir et d'abondance ? La sagesse qui est le partage du premier, ne peut lui faire prévoir ni éviter les maux qui l'entourent ; le second, malgré son imprudence, jouit d'un bonheur constant.

— Sire, répondit le vizir, Dieu seul est le souverain dispensateur des biens et des maux ; les hommes doivent subir leur destinée, telle qu'elle est écrite avec la Plume divine sur la Tablette sacrée des décrets éternels ; rien ne peut déranger l'ordre des événements tracés sur ce livre merveilleux suspendu au milieu du septième ciel ! »

Dans la profession de foi des musulmans Sunnites, c'est-à-dire orthodoxes, El-Ghazel, un des plus célèbres commentateurs du Coran, dit textuellement :

« Oui, l'Etre suprême veut ce qui existe ; lui-même règle et dispose les secrets ressorts

de ce que nous voyons paraître de nouveau ; tout dans le ciel aussi bien que sur la terre, est soumis à l'économie de sa Providence. Ce qui est limité, étendu, petit, grand, le bien, le mal, l'utile, le nuisible, la foi, l'incrédulité, le salut, la réprobation, l'augmentation, le manque de joies spirituelles, l'obéissànce, la rebellion, tout se meut par l'effort de la céleste puissance, et se soutient par le secours de la volonté divine ; or, tout ce que veut l'Etre suprême arrivera infailliblement, et jamais ce qu'il ne veut pas n'aura d'effet. Que dis-je? Il ne se fait pas un coup d'œil sans sa volonté, pas même un mouvement de l'âme ; Dieu est lui-même le principe des êtres ; il en est le Créateur, et il leur donnera un nouvel ordre après la destruction. Il fait ce qu'il lui plaît de faire ; sa sentence est irrévocable, et ses décrets sont immuables ; l'homme est d'autant plus rebelle qu'il n'a pas suffisamment le concours immédiat de la grâce et de la miséricorde divines. Homme chétif et vain, les forces te manquent pour obéir à l'Etre des êtres, si tu n'es l'objet de ses complaisances, et si tu ne reçois, pour te déterminer, l'influence de la Volonté suprême ! »

« Et nous avons suspendu un oiseau au cou de chaque homme ! » est-il dit dans le Coran (1). Les interprètes les plus réputés entendent par le mot d'*oiseau*, la destinée heureuse ou malheureuse, de même que les Latins par les mots de *bona, mala avis,* de bon ou mauvais oiseau, entendaient le bon ou le mauvais augure.

(1) Le *Coran*, chap. XVII$^{e}$, v. 13.

A propos de ce verset de la xvii$^e$ sourate, le commentateur Mogiahed ajoute :

« Tous les hommes en naissant ont un papier suspendu à leur cou ; sur ce papier est écrit ou leur salut ou leur réprobation. »

Ce passage est assez explicite.

Au onzième chapitre du Coran, il est plusieurs passages qui semblent établir nettement le dogme de la fatalité :

« J'ai mis toute ma confiance en Dieu, dit Houd (Heber) en parlant au peuple, en Dieu qui est mon Seigneur et le vôtre ; car il n'y a aucune créature sur la terre qu'il ne tienne entre ses mains par la touffe des cheveux de son front, pour les conduire par le droit chemin où il lui plaît (1). »

Les commentateurs expliquent ce verset en disant : que tenir quelqu'un par les cheveux du devant de la tête, c'est être maître absolu de cette personne, en sorte qu'elle ne peut rien faire que l'autre ne le veuille.

« Parmi ceux qui seront présentés au jugement de Dieu, il y aura parmi eux des heureux ou des malheureux ! » continue le Coran. Ce qui veut dire, toujours d'après les interprètes du Saint-Livre, des *élus* et des *réprouvés*.

Abou-Saïd-Karras, autre commentateur du Coran, dit que ce chapitre nous déclare deux grandes choses, la première est la punition de tous les pécheurs qui étaient sur la terre au moment du déluge ; la seconde est la pré-

(1) *Coran*, chap. xi.— Cf. Cardonne, *op cit.*, p. 165.

destination des hommes, sans que rien puisse en empêcher l'exécution.

Mahomet a dit :

« La Sourate de Houd m'a fait avant le temps pousser des cheveux gris ! »

Un auteur persan s'exprime ainsi :

« De toute éternité, il y a une planche préparée à celui-ci pour le sauver du naufrage et le conduire au port ; tandis que celui-là a le front marqué d'un bouton de feu pour l'éternité ; la justice (?) divine pousse l'un à gauche, du côté des maudits ; sa bonté appelle l'autre à sa droite, du côté des élus. »

Le cheikh El-Eslam dit :

« Tout dépend du souffle du vent des décrets divins ; si ce vent souffle du côté des grâces, il fait de la ceinture de Baharam le Mage, une lisière d'enfant, avec laquelle il le conduit dans le chemin de la foi ; s'il souffle du côté de la justice, il ôte au prophète Balaam la foi du vrai Dieu, et il le rend aussi méprisable qu'un chien (1). Notre faible esprit pourrait-il comprendre ceci ? C'est qu'étant de

(1) Le chien est regardé comme impur par les Musulmans, et celui qui en a touché un a contracté une souillure légale, et ne peut faire sa prière sans se laver auparavant. Cela ne les empêche pas d'élever des chiens pour la chasse et la garde des troupeaux. Le chien des sept Dormants est cependant fort révéré ; on lui donne une place dans le Paradis à côté de l'âne de Jésus-Christ et de l'*Alborac* monture merveilleuse sur laquelle Mahomet fit son voyage nocturne au septième ciel.

Cf. D'Herbelot, *Biblioth. Orient.* au mot *Cadha*, p. 226 ; — Maraccio, *Prod. rom. ad. refut. Alcor.* — part. tert., p. 88.

vous-même le Souverain maître et l'Indépendant, vous déterminez toutes les choses comme il vous plaît. »

Dans cette même sourate de Houd, citée plus haut, Noé dit de la part de Dieu aux peuples qu'il instruisait :

« Dieu m'a fait part de sa miséricorde par ce don de prophétie dont il m'a favorisé ; mais elle vous est cachée, et je ne veux pas vous forcer à la connaître, puisque vous ne voulez pas la recevoir. »

Cotadah dit sur ce passage :

« Noé aurait pu contraindre ces peuples incrédules d'ajouter foi à ses paroles et d'embrasser la loi de Dieu. Il l'aurait fait sans doute, mais les rênes du franc-arbitre de l'homme sont entre les mains de Dieu qui les gouverne suivant sa volonté ; l'huissier de sa justice chasse et repousse de sa porte celui qu'il veut, et l'introducteur de sa miséricorde fait entrer qui bon lui semble. Vous dites, Seigneur : Appelez-moi celui-ci, parce que je veux le recevoir ; chassez-moi celui-là, parce que je l'abandonne. Le méchant et le bon sont également dépendants de vos ordres, et tous deux doivent être pareillement soumis aux ordres de votre éternelle sagesse. »

Dans la Sourate d'*Ansal* on lit :

« Dieu accomplit son ouvrage, tel qu'il l'a destiné et ordonné ; en sorte que celui qui doit périr, périsse, et que celui qui doit vivre, vive ; et cela par des signes manifestes. »

Le verset suivant continue :

« Dieu laisse errer plusieurs hors de la voie,

tandis qu'il en adresse plusieurs dans le bon chemin. »

L'auteur du roman turc de *Joseph et Zélikha*, Abdoul-Rahman, dit d'une façon plus dure :

« Que c'est le décret de Dieu qui positivement prédestine les hommes ou à la gloire ou à la peine. »

Le poète Sadi s'explique à peu près de la même façon :

« Celui à qui il a été donné une oreille sourde, comment fera-t-il pour entendre ? Et celui qui est entraîné par des liens puissants, comment pourra-t-il résister à celui qui le tire ? »

## V

## Les cinq prescriptions fondamentales.

Cinq prescriptions fondamentales sont la base de la religion musulmane :

1° La Profession de foi (*el Chehada*) ;
2° La Prière (*el Salat*) ;
3° L'Aumône (*el Zekhat*) ;
4° Le Jeune (*el Saim*) ;
5° Le Pélerinage de la Mecque (*el Hedje*).

### La Profession de Foi.

La Profession de foi consiste dans ces paroles :

*La ilah illa Allah Mohammed rasoul Allah* !

C'est-à-dire :

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu. »

Les Musulmans ont souvent ces paroles à la bouche et leur attribuent un grand nombre de vertus.

La *chehada* (profession de foi, témoignage) doit être prononcée par tout Musulman en danger de mort ; s'il a perdu la parole, il doit lever un doigt vers le ciel en témoignage de l'unité de Dieu ; s'il ne lui reste pas assez de force pour faire lui-même ce signe symbolique de la croyance dans laquelle il a vécu et dans laquelle il meurt, un des assistants lui prend la main droite, en soulève l'index, et l'aide ainsi dans l'acte du dernier devoir. Cependant, pour que la *chehada* soit valable, il importe que le mourant ait foi dans les attributs de Dieu ; celui qui les ignore, ou qui ne les admet pas, n'est point musulman.

Les attributs de Dieu sont au nombre de onze, dont huit sont obligatoires (*el-ouadjibat*), et trois facultatifs (*et-djaïzat*).

*El-ouadjibat* sont :

1° La présence ; — 2° L'éternité ; — 3° L'immortalité ; — 4° L'indépendance ; — 5° L'ouïe infinie ; — 6° La vue infinie ; — 7° La Parole, sans lettres ni sons ; — 8° La non parité.

*El-djaïzat* sont :

1° Le désintéressement de Dieu ; — 2° La liberté absolue de Dieu ; — 3° La non-admission du pouvoir de la force.

« La seconde partie de la *chehada* impose au Musulman la croyance dans tous les envoyés ou prophètes qui ont reçu mission de porter la Vérité et de la répandre.

« Quoique soumis aux besoins de la vie et su-

jets aux maladies comme les autres hommes, les envoyés de Dieu sont exempts des possessions du Démon, de la gale, des dartres, et de quelques autres maladies très graves.

« Elle impose également la croyance au jugement dernier, aux anges et aux livres descendus du ciel :

1° Le *Thourat*, donné à Sidna-Moussa (Moïse) ;
2° Le *Zabour*, à Sidna-Daoud (David) ;
3° L'*Endjil*, à Sidna-Aïssa (Jésus-Christ) ;
4° Le *Coran*, à Sidna-Mohammed (1). »

## La Prière.

La Prière est annoncée par le Muezzin ou crieur, qui, du haut des minarets, rappelle aux Musulmans que l'heure est venue d'invoquer Dieu. La formule employée par le Muezzin est celle-ci :

— *Allahou akbar !* — C'est-à-dire : « Dieu est le plus grand ! »

On ajoute immédiatement après la profession de foi : *La ilah... etc.*

La prière s'annonce à l'approche des moments du *Fedjer* (aurore), du *Dhour* (une heure après-midi), de l'*Aser* (trois heures de l'après-midi), du *Moghreb* (coucher du soleil), et enfin une heure et demie environ après le commencement de l'*Eucha*, moment qui commence lorsque les dernières lueurs du crépuscule du soir disparaissent, et finit au premier tiers de la nuit.

La prière la plus agréable à Dieu est celle du *Fedjer*.

(1) Le général Daumas, le *Grand Désert*, p. 152-153.

Une heure au moins avant d'annoncer cette prière, le Muezzin fait entendre, à titre d'avertissement, ces paroles :

*La prière est préférable au sommeil.*

Tout Musulman de sexe mâle, ayant atteint l'âge de puberté, doit prier une fois à chacun des cinq moments précités, ce qui fait cinq prières par jour. La Loi va même jusqu'à ordonner de punir de mort quiconque ne s'acquitterait point de ces prières.

Avant de prier, le Musulman doit faire des ablutions — *oudhou* — avec de l'eau pure. Ces ablutions consistent à se laver le visage, les mains jusqu'aux coudes et les pieds ; après quoi, on passe les mains sur les endroits mouillés (1).

A défaut d'eau, c'est-à-dire lorsque le Musulman ne peut s'en procurer, ou lorsqu'il n'a que l'eau nécessaire pour étancher sa soif, il doit se servir de poussière ou de terre sèche dont il enduit sa main qu'il promène sur chacune des parties du corps que nous venons d'indiquer. Il peut prier en tout lieu, excepté dans une synagogue, dans une église, et sur une place où il y a des ordures, à moins, dans ce dernier cas, qu'il n'étende sur l'endroit où il prie, un tapis ou une natte.

Le vendredi, qui est le jour saint de la semaine, il doit assister à la prière qui se fait en commun dans une mosquée, à l'heure de midi. Un imam préside à cette prière et la dirige en qualité d'officiant.

La prière consiste à réciter certains versets du

(1) *Civil. musulm.* de l'Imam Essoyouthi, *trad.* Cadoz, p. 61.

Coran. Celui qui prie doit se tenir debout, rester à genoux, élever les mains sans les joindre, et faire des prosternations (1) suivant les passages qu'il récite.

On sait que le Coran est écrit en langue arabe, langue que l'on regarde comme sacrée; aussi les prières doivent être récitées dans cette langue, et si le Musulman adresse des vœux à Dieu en dehors des prières écrites dans le Coran, il doit également s'exprimer dans cette langue, à moins toutefois qu'il ne la possède pas suffisamment.

« Ne regardez pas la prière comme un pénible devoir, dit un écrivain musulman (2) ; considérez-la plutôt comme la plus auguste fonction que puisse remplir un mortel. Elle rapproche, en effet, la créature du Créateur, et établit une sorte de commerce entre l'homme et Dieu ; aussi soyez recueilli durant

(1) La prosternation est une des pratiques essentielles de la prière. Elle consiste pour celui qui prie, à toucher la terre avec le front, les paumes des mains appuyées sur le sol de chaque côté de la tête. Pour se prosterner, on dirige les genoux en avant, en les pliant, puis on s'agenouille doucement, et l'on porte le milieu du front sur le sol, comme il vient d'être dit. Cf. *Khalil-ibn-Ishak*, trad. Perron, t. I, p. 124.

(2) Nabi-Effendi, *Conseils à mon fils*. Cet écrivain est surtout connu comme poète. Il vivait au XVIIe siècle. On a de lui le traité en vers que nous venons de citer, un *Divan* ou recueil de poésies, et différentes lettres adressées aux grands, que l'on regarde comme des modèles d'éloquence. Après la mort du sultan Mustapha, il se retira à Alep où il mourut dans les premières années du XVIIIe siècle.

ce moment et anéantissez-vous devant le Tout-Puissant. »

La femme n'est pas tenue de prier ; elle peut assister à la prière du vendredi, mais elle doit se tenir dans un endroit séparé de celui des hommes, et s'il n'y a pas d'endroit séparé, se tenir derrière les hommes afin qu'elle ne soit pas un objet de distraction pour ceux-ci. Le mari est le maître de permettre ou de refuser à sa femme d'aller à la mosquée.

Pendant la prière, le musulman doit avoir la face tournée du côté de la *Kibla* à la Mecque. C'est le Coran qui établit cette prescription (1).

Dans le principe, les Arabes avaient plusieurs endroits vers lesquels ils se tournaient pour prier. Ceux qui se tournaient vers tel côté étaient en querelle avec ceux qui se tournaient vers tel autre, chacun prétendant que son point de direction était préférable. Pour mettre fin à ces disputes, le Prophète fit connaître le verset 109 du Coran où il est dit : « Que Dieu possède le levant et le couchant, et quel que soit l'endroit où l'on se tourne, on trouve la face de Dieu. » Mais ce dernier verset a été abrogé par le 139e du chap. II, et le temple

(1) *Coran*, chap. II, vers. 139. Cf. la trad. de Kasimirski. — Les Juifs se tournent vers l'Orient (*Mizrach*). — « Sur un côté du mur, le côté du levant, on remarquait une grande feuille de papier blanc, encadrée avec un soin particulier, et où se lisait le mot hébreu : *Mizrach*, c'est-à-dire *Orient*. » Daniel Stauben, *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 14.

de la Caâba à la Mecque a été définitivement désigné comme le point vers lequel on devait se tourner en priant.

Les Arabes religieux portent habituellement au cou un chapelet de grains de buis venu de la Mecque. Ce chapelet a quelques grains. Il est divisé en trois parties, par trois morceaux de buis tourné, dont deux ont une longuenr de trois centimètres et le troisième est plus grand.

Pour prier, les Musulmans commencent par le gros bout, qu'on nomme *mejma*. En venant à la *mejma*, ils disent : *Allah il Allah, Mohammed reçoul Allah !* « Dieu est Dieu, Mohammed prophète de Dieu. » A chaque grain, ils disent : Allah il Allah.

## Le Fâtihah.

En différents passages de ces études sur les croyances des Arabes, nous avons cité le *Fâtihah* ou *Fâtha* ou introduction, première sourate du Coran. Nous trouvons dans la *Balance de la loi Musulmane* du célèbre cheikh El-Charani (2), un curieux passage relatif au Fâtihah, passage que nous allons reproduire :

« Le *Fâtihah* ou introduction, ouverture, renferme et résume en esprit tous les commandements et principes du Coran. Les hommes d'intuition et de méditation profonde, lorsqu'ils récitent le *Fâtihah* font une œuvre aussi méritoire que s'ils récitaient le Coran tout entier, car ils y aperçoivent l'essence de

(2) Trad. Perron.

toutes les dispositions et pensées du saint Livre.

« C'est à ce point de vue que le *Fâtihah* a été appelé *La Mère du Coran*, attendu qu'elle le contient dans son sein. Mon frère Adfal-ed-Dîn, est parvenu à retirer et à déduire de la sourate ou chapitre du *Fâtihah* 247.999 données scientifiques ou sens formulés en propositions ; et il a ajouté : « Ce sont là les mères scientifiques du Coran sublime. » Puis il montra qu'elles sont renfermées et réunies toutes dans le *besmélah* (1), ensuite qu'elles sont renfermées dans la lettre *b* (ou préposition qui commence *b-ism*), et enfin qu'elle sont renfermées sous le point qui est dans le B (en arabe, et qui caractérise cette lettre comme le point caractérise l'I en français).

« J'ai entendu Adfal-ed-Dîn émettre encore ceci : « A nos yeux, nul homme n'a la connaissance parfaite du Coran, que s'il est en état de trouver dans quelque lettre alphabétique que ce soit, tous les principes qui règlent la vie humaine, et tous les rites des docteurs de la loi. » C'est dans la même idée que l'imâm Ali disait : « Je vous chargerais 80 chameaux des données scientifiques que comporte le point qui est sous le B du *Besmélah* initial du *Fâtihah* (2). »

(1) C'est-à-dire dans les mots *b-ism Illah el-rahmân el-rahim*, « Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux », qui sont en tête du *Fâtihah*.

(2) Le *besmélah* est l'entête du Coran et lui est indissolublement attaché. Le *Besmélah* proclame Dieu, et Dieu a révélé le Coran. Tout se tient donc. Et comme tout est dans tout, il n'y aurait pas de

On avouera qu'en fait de raisonnements et de déductions à outrance cet Adfal-ed-Dîn était d'une prodigieuse habileté !

Réciter à l'intention d'un mort, la première sourate du Coran nommée *Fâtihah* ou *Fatha*, est une œuvre des plus méritoires pour le fidèle qui l'accomplit, et des plus profitables pour l'âme du défunt, en faveur de laquelle on fait ainsi un appel puissant à la bonté divine. Beaucoup de tombes musulmanes recommandent aux visiteurs de ne pas oublier cette récitation :

*Une Fâtihah pour son âme !*

est-il dit souvent. Cette formule, on le remarquera, à beaucoup d'analogie avec celles de nos épitaphes et de nos lettres de faire part : « *Un De Profondis !* » ou « *Priez Dieu pour lui !* »

*besmélah*, sans le B initial ; sans le point caractéristique du B en arabe, le B n'existerait pas. Donc, le point du B emporte nécessairement le *fâtihah* ; et le *fâtihah* emporte tout le Coran. Donc, tout le Coran est dans le point placé sous le B qui commence le premier mot du Livre sacré de l'Islamisme.

Les Arabes admirent de toute leur admiration ces subtilités, cette espèce de dialectique raffinée, de scolastique quintessenciée (*Note de M. Perron*).

Les Juifs se sont exercés en ce genre pour le *Talmud* et la *Bible*. Ils savent trouver jusqu'à dix sens pour chacun des mots de ces livres ! Un musulman peut bien trouver 247.999 données dans le *fâtihah*, puisque le *fâtihah* renferme le Coran tout entier ! Un sens de plus et l'on eût eu 248.000 ; mais ce n'eût pas été aussi imposant à articuler que 247.999. Les Arabes admirent ces folles puérilités !

## Le Jeûne du Ramazan.

Le jeûne du Ramazan est l'ùn des cinq commandements essentiels de la religion musulmane, et c'est une particularité très curieuse différant fort de ce qu'on est dans l'habitude d'observer dans les autres religions. Le mois de Ramazan, ou Ramadan, est le neuvième mois de l'année. musulmane ; c'est la vingt-septième nuit du Ramazan que le Coran descendit du ciel ; aussi est-ce en mémoire de cet évènement que se célèbre le jeûne.

Le jeûne tient une grande place dans le dogme ; la prière conduit à moitié chemin vers Dieu, l'aumône nous en approche encore davantage, mais le jeûne nous conduit jusqu'au pied du trône, de l'*ârch* (1).

Il y a deux sortes de jeûne : le jeûne volontaire et le jeûne obligatoire du Ramazan.

Le jeûne volontaire est celui que l'on s'impose, soit par dévotion, soit en cas de succès dans les affaires temporelles. La femme mariée ne peut s'imposer un pareil jeûne qu'avec la permission de son mari. L'hospitalité étant un droit sacré chez les Arabes, ce serait faire une injure que de la refuser. Celui à qui on l'offre, doit déclarer qu'il a fait vœu de jeûner, et c'est aux personnes qui lui ont offert l'hospitalité de le laisser dans les limites de son vœu, qu'il peut rompre, du reste, pour

(1) L'*ârch* est le trône de la majesté divine, placé, d'après les musulmans, au-dessus des sept cieux que Dieu a formés d'un seul ciel, et qu'il a superposés comme les pellicules de l'oignon. (*Coran*, trad. Kasimirski, p. 17.)

cause de maladie ou de voyage, en s'imposant toutefois un autre jour de jeûne. La tradition dit :

« *Celui qui descend chez des gens, ne doit jeûner qu'avec leur permission* (1). »

Le musulman qui néglige de s'acquitter du jeûne volontaire, doit non seulement remplacer les jours pendant lesquels il n'observe pas le jeûne, mais en outre donner pour chaque jour d'infraction, un *moudd* (2) de grains ou de fruits à un malheureux.

Le jeûne, chez les musulmans, est beaucoup plus rigoureux que chez les chrétiens ; il consiste à ne prendre aucune nourriture, à ne pas boire, à ne pas fumer, à ne respirer aucun parfum, à n'avoir aucune relation avec sa femme, depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil. Dans l'origine, la parole elle-même était interdite.

Le jeûne obligatoire est celui qui doit s'accomplir durant tout le mois du Ramazan.

Vers la fin du mois de *Chaban*, le mois qui précède le Ramazan, des musulmans se tiennent en observation sur des points élevés, et dès que deux d'entre eux affirment par serment qu'ils ont aperçu la nouvelle lune (3), le jeûne devient obligatoire.

(1) Imam Essoyouthi, *Djamâ ess'rir*, recueil de traditions et de commentaires fort renommé chez les musulmans.

(2) *Moudd*, mesure de capacité, contenant en grains ou en fruits, ce qui est nécessaire pour la nourriture d'une personne en un jour.

(3) Les Arabes suivent toujours les mois lunaires pour la division du temps.

Dans les pays de l'Islam, une salve d'artillerie annonce l'ouverture du Ramazan. Les Français ont respecté cet usage dans leurs possessions africaines, et c'est notre artillerie qui, sur tous les points occupés, donne à la population indigène le signal de la pénitence. Pendant toute la durée du mois, deux coups de canon, tirés l'un au lever, l'autre au coucher du soleil, annoncent chaque jour le commencement et la fin du jeûne.

Les huit premiers jours sont les plus rudes à supporter, mais on s'y habitue vite, surtout lorsqu'on peut se livrer au sommeil pendant une partie de la journée. Les ouvriers qui attendent de leur travail le repas du soir, ont beaucoup à souffrir lorsque le Ramazan a lieu en été. Ces longues journées de quinze heures pendant lesquelles il leur est défendu de boire et de manger, les accablent et altèrent leur santé (1).

Vers quatre heures, les maisons riches ouvrent leurs portes; le personnage qui les habite vient s'asseoir sur le seuil. Il égrène son chapelet pour tromper son estomac impatient. Chacun, dans ce but, recourt à un stratagème: celui-ci resserre les plis de sa ceinture devenue trop large ; celui-là s'enveloppe le visage dans un haïk ; quelques-uns essaient de dormir; le marchand, accroupi dans son étroite boutique, récite le Coran.

« A mesure que le soleil s'abaisse sur l'horizon, le mouvement de la vie augmentant; on dirait que la population se réveille. L'at-

(1) Abbé Ed. Lambert, *A travers l'Algérie*, page 248.

tente et l'impatience se peignent sur toutes les physionomies. Enfin le canon retentit : la ville entière répond par un murmure de joie ; tous les minarets sont lumineux ; sur les galeries les plus élevées apparait le muezzin qui, de sa voix sonore et lente, appelle les croyants à la prière du soir. Chacun s'arrête, récite quelques versets du Coran et rompt le jeûne. Les plus pauvres, surpris par cette heure solennelle, demandent au premier qu'ils rencontrent une tranche d'orange, un morceau de pain ; jamais cette charité ne se refuse. »

Dans les oasis du Sahara, où règne une température moyenne de 40°, le Carême arabe devient un véritable supplice. Une aussi singulière institution, originaire des pays chauds, a inspiré à un poète musulman le quatrain suivant :

« Le jeune sacré a commencé, et me voilà sans [clairet !
La faim a fait perdre à mon visage ses couleurs.
Puisqu'il n'y a plus dans ma maison de quoi man- [ger et boire,
Hâte-toi, ô triste Ramazan ! d'en déguerpir, car je [pourrais t'avaler toi-même ! »

« A Alger et dans nos villes de la côte, la population ouvrière se compose de Biskris, de Mozabis, de Kabyles, qui se livrent pour la plupart à des travaux pénibles, et qui, pendant ce mois de pénitence, ne dérogent en rien à leurs habitudes laborieuses. Aux approches de l'heure bienfaisante qui doit les affranchir de l'abstinence, on les voit assis par les rues et par les places, dévorant, mais des yeux

seulement, un pain qu'ils tiennent à deux mains, en attendant avec impatience le signal libérateur. Ils comptent les minutes qui restent encore, le regard fixé sur l'horloge et l'oreille attentive. Lorsque, enfin, le coup de canon se fait entendre, c'est un spectacle curieux de voir, au même instant, une centaine de coups de dents vigoureux, appliqués sur autant de pains qu'ils tenaient élevés à la hauteur de la bouche, afin d'avoir moins d'espace à parcourir.

« Le soir, les boutiques restent ouvertes et illuminées jusqu'à une heure avancée ; par compensation aux privations du jour, presque toute la nuit s'écoule dans les fêtes et les festins. On passe alternativement du café à la collation et de la collation au café ; cela dure jusqu'aux approches du jour, mais seulement pour les riches, car le pauvre n'a qu'un seul repas dans l'espace de vingt-quatre heures (1). »

Le jeûne dure donc tout le mois de Ramazan, c'est-à-dire pendant trente jours. Après de telles privations, il est tout naturel de fêter dignement la fin du jeûne. Alors a lieu la fête nommée *Aïd-es-Srir* (la petite fête), par opposition à la grande fête (*Aïd-el-Kébir*) que l'on célèbre soixante et dix jours plus tard, et qui est le *Baïran* des Turcs et la Pâque musulmane. Quoi qu'il en soit, l'*Aïd-es-Srir* est celle qui est célébrée avec le plus d'éclat.

Chacun est tenu au jeûne dès l'âge de puberté, avons-nous dit. Cependant les person-

(1) M. l'abbé Edmond Lambert, *A travers l'Algérie*.

nes qui sont malades ou qui sont en voyage, et celles pour lesquelles le jeûne serait évidemment nuisible — femmes en couches ou allaitant un enfant, blessés, etc., — peuvent rompre le jeûne, mais sous la condition de remplacer dans la suite les jours pendant lesquels elles n'auraient pas observé le jeûne, car, dit Mahomet : « *Dieu veut vous mettre à votre aise ; il veut seulement que vous accomplissiez le nombre voulu, et que vous le glorifiez de ce qu'il vous dirige dans la voie droite ; il veut que vous soyez reconnaissants* (1). »

Celui qui sans motifs plausibles enfreint le jeûne du Ramazan, doit donner, pour chaque jour d'infraction, à soixante pauvres ou indigents, chacun un *moudd* de grains ou de fruits ; — ou bien il doit pour toutes les infractions commises pendant le mois de Ramazan, jeûner deux mois entiers à la suite l'un de l'autre et sans interruption, c'est-à-dire s'abstenir de manger, de boire, de priser et de fumer ainsi qu'il est dit ci-dessus. Il pourrait encore, s'il le voulait, affranchir un esclave mâle ou femelle (2).

Si l'infracteur n'a eu aucun motif sérieux pour rompre le jeûne, il est, en outre de l'une des peines ci-dessus mentionnées, ramené à récipiscence et puni par les coups ou par la prison, ou par l'un et l'autre, à moins qu'il ne se repente de la faute qu'il a commise (3).

(1) *Coran*, Ch. II, v. 181.
(2) *Civil. musul.*, trad. Cadoz, p. 89.
(3) Le livre de *Kalil-ibn-Ishak*, trad. Perron.

Les soldats eux-mêmes sont soumis au jeûne (1).

## VI

## Les Pèlerinages.

Ainsi que les Chrétiens, les Musulmans ont leurs pèlerinages aux sanctuaires vénérés où se sont accomplis les grands faits de la religion ou aux endroits où reposent les serviteurs de Dieu. Chez les adorateurs du Christ, aucun de ces pèlerinages n'est d'obligation religieuse ; il n'est pas d'article de foi d'aller aux lieux saints, à Rome ou aux sanctuaires de Saint-Jacques-de-Compostelle, de Fourvières, de Lourdes ou de la Salette ; tandis que chez les musulmans, chacun des sectateurs du Croissant a le devoir d'aller au moins une fois faire ses dévotions au temple de la Mecque, à la Kaâba sanctifiée d'Arabie. Les pèlerinages aux tombeaux des oualis, saints et marabouts, sont plutôt, comme chez les Chrétiens, des œuvres propitiatoires que des actes de foi. S'y rend qui le veut bien, et qui espère obtenir quelque faveur par l'intercession du saint invoqué. Ces pèlerinages se partagent entre toutes les koubbas des saints de l'Islam et sont plus ou moins importants suivant le degré de sainteté du marabout qui y dort son éternel sommeil, et suivant le nombre de miracles attribués aux supplications de l'ouali.

Disons d'abord quelques mots du grand pèlerinage annuel à la Mecque.

### Le Pèlerinage de la Mecque.

Mahomet, après avoir parlé de la précellence du temple de la Mecque dans le chapi-

(1) Cardonne, *Mélanges de litt. orient.*, note de la page 269.

tre d'Amran, établit la loi du pèlerinage par ces paroles :

« Dieu a ordonné le pèlerinage au temple de la Mecque à quiconque sera en état de faire ce voyage (1). »

Le pèlerinage — *el hedj* — est donc d'obligation pour tout musulman. Seulement la dernière partie de la Loi n'a pas été sans donner lieu à des interprétations bien diverses de là part des docteurs de l'Islam. Il y a, à ce sujet, trois opinions qui partagent les mahométans, opinions fondées sur l'interprétation des commentateurs fameux Schafei, Malek et Abou-Hanifé.

D'après Schafei, il suffit d'avoir les provisions nécessaires et une monture pour être tenu au pèlerinage.

Malek veut que les conditions requises soient la santé du corps et les facultés suffisantes pour se pourvoir des choses nécessaires au voyage.

Abou-Hanifé croit que le pouvoir requis dans le chapitre s'étend non seulement aux provisions nécessaires pour le voyage, mais qu'il comprend aussi la santé, la commodité d'une voiture, sans laquelle on n'y est pas obligé.

Cette dernière interprétation est la plus généralement reçue, surtout par les Turcs. En Algérie, un grand nombre de pèlerins s'en vont chaque année en pèlerinage sans être sûrs de la façon dont ils vivront pendant la route. Des bateaux à vapeur sont du reste mis

(1) *Coran*. Ch. II, v. 192.

à la disposition des indigènes par le gouvernement français.

Aux premiers siècles de l'Hégire, les califes eux-mêmes se croyaient tenus de satisfaire au devoir imposé par le Coran. Haroun El-Raschid fut le dernier calife Abasside qui se rendit à la Kaâba. Il distribua dans ce voyage plus d'un million cinq cent mille dinars d'or — 30.000.000 de francs — aux habitants des deux villes saintes de la Mecque et de Médine (1).

Ainsi que le veut le Coran, tout musulman, homme ou femme, devrait se rendre en pèlerinage à la Mecque au moins une fois dans la vie, ou bien se faire remplacer par un mandataire. Mais combien de sectateurs de l'Islam meurent sans avoir reposé leurs yeux sur le Temple unique et incomparable, également révéré par l'Hindou et le Sabéen, par le Guèbre et l'Arabe !

Le pèlerinage a lieu tous les ans, pendant les trois mois de *Choual, Doulkadeh et Doulhidjch*, pour cela appelés les mois sacrés. Le musulman se prépare au pèlerinage par le recueillement et l'abstinence de tout acte mondain.

Les pèlerins du nord de l'Afrique forment une immense caravane désignée sous le nom de *Râkeb* (2).

C'est le deuxième jour du mois musulman du *Redjeb* que le *Râkeb* africain se met en

(1) Cardonne, *Mélanges de Litt. orient.* ; La Haye 1771.

(2) Les pèlerins prennent souvent la route de mer.

marche ; il part alternativement de Fez et de Tafilet, dans le *Rarb* (Maroc), sous le commandement d'un chef qui prend le titre de Cheikh du Râkeb. Cette dignité appartient de droit à l'un de ceux des *Cheurfa* ou chérifs. L'empereur du Maroc choisit toujours parmi eux un de ses proches parents. Ce prince marche escorté d'une garde nombreuse, au son de la musique, les étendards déployés.

L'itinéraire est réglé d'une manière immuable : les lieux de passage, les lieux de séjour, la durée des haltes, sont des données constantes qui ne paraissent pas avoir varié depuis des siècles.

« La caravane obtient, sur son passage, le respect des populations ; mais ce respect vient autant de la crainte que de la piété. De l'aveu même des croyants, elle serait moins honorée si elle était moins nombreuse. Ainsi, au x^e^ siècle de notre ère, la caravane fut attaquée par les Kannathes, qui massacrèrent 20,000 pèlerins. La Mecque cessa pendant plusieurs années d'être le but du voyage et fut remplacée par Jérusalem.

« Le pèlerinage de la Mecque, bien qu'entrepris dans une pensée pieuse, ne reste pas pour cela étranger aux intérêts de la grande famille, dont elle rapproche les anneaux les plus lointains dans une communion annuelle.

« Le *Râkeb* est, sur toute la route, un centre d'échange et de consommation, et la consommation n'est pas sans importance, pour des populations clair-semées comme celles qu'il traverse. A Laghouat, où il n'a encore recruté que les pèlerins du Maroc, et une pe-

tite partie des Algériens, le nombre des voyageurs s'élève déjà à 8.C00. Le jour où la caravane doit passer étant d'avance connu, les trafiqueurs peuvent venir de fort loin ; à peine les piquets des tentes sont-ils plantés, que des chameaux chargés de marchandises se montrent en foule à l'horizon; ils apportent des provisions de bouche et prennent en échange des objets de toilette détachés de la pacotille des pèlerins.

« Lorsque la caravane campe dans le Désert, trop loin de toute habitation, pour que ces échanges soient possibles, ce sont les pèlerins qui trafiquent entre eux, comme cela se pratique dans une ville ; aussi les indigènes appellent-ils le Râkeb une ville en marche.

« Le cheikh du Râkeb est accompagné d'un cadi qui siège chaque jour. Sa juridiction ne se borne pas aux pèlerins ; les villes et les tribus des environs apportent aussi leurs différends à son tribunal. La caravane traverse le Sahara algérien dans toute sa longueur : elle passe à quelques lieues au sud de Biskra ; elle entre ensuite dans le Sahara tunisien, et atteint la régence de Tripoli dont elle suit la côte.

« Enfin elle arrive au Caire, où elle se grossit encore de tous les pèlerins de l'Egypte ; et, après une station de six jours, elle se remet en marche. Pendant qu'elle côtoie les bords de la mer Rouge pour se rendre à la ville sainte, deux autres caravanes, celle de la Syrie et celle de Bagdad sont aussi en mouvement et s'acheminent vers le même point. L'époque de départ et la durée des séjours sont calculés

de manière que ces trois processions arrivent en même temps, le jour de l'Aïd-el-Kébir (1). »

La préparation, ou plutôt l'entrée en pèlerinage a lieu du moment que le musulman met le pied sur le territoire sacré, c'est-à-dire sur le territoire de la Mecque. Il doit alors se purifier et se dépouiller de ses habits pour revêtir l'habit de pèlerin composé de deux pièces d'étoffe sans couture : l'une, couvrant les épaules et le torse, l'autre entourant les reins et enveloppant les hanches jusqu'aux jambes. A partir de ce moment, il laisse croître ses cheveux, sa barbe et ses ongles ; il s'abstient de tuer tout animal, tout insecte même parasite ; cependant, il peut tuer les animaux féroces, les reptiles et les insectes venimeux qui viennent l'attaquer (2).

Les pèlerins se réunissent sur le territoire sacré. On voit là, les musulmans d'Europe, d'Asie et d'Afrique : Marocains, Algériens, Tunisiens, Egyptiens, Arabes, Hindous de toutes sectes orthodoxes ou hétérodoxes. Dieu a dit que six cent mille fidèles viendraient tous les ans en pèlerinage à la Caâba sacrée, et que si ce nombre n'était pas atteint, il serait complété par des anges (3).

Deux chameaux dits sacrés font partie de la caravane : l'un, chargé de dons pour le Temple, est envoyé par le Sultan ; l'autre, venant

(1) Abbé Ed. Lambert, *A travers l'Algérie*, pages 250 et suiv.

(2) *Civil. musulm.* de l'Imam Essoyouthi ; notes de M. Cadoz, p. 106.

(3) D'aucuns disent 70.000. Cf. G. Daumas et Ausone de Chancel, *le Grand Désert*, p. 103.

du Caire, emporte un grand voile brodé en or aussi pour la Caâba.

La Caâba ou Beitoullah est un bâtiment carré qui a, d'après le capitaine Burton (1), 16 mètres de long sur 14 mètres de large avec une hauteur un peu plus grande que la longueur. Dix-neuf portes donnent accès dans l'intérieur.

Les Arabes prétendent que le modèle de la Caâba fut élevé par Dieu dans le ciel 2.000 ou 40 ans avant la création et qu'il servait à la dévotion des anges. Puis Adam, chassé du Paradis, éleva, à l'endroit où la mosquée se trouve actuellement, une tente de lin pour y rendre à Dieu le culte souverain qui lui est dû. Seth, fils d'Adam, jugea à propos de remplacer cette tente par un temple de pierres, qui pût servir à sa postérité. Ce premier Temple fut renversé par le déluge universel et rebâti ensuite par Abraham et par son fils Ismaël. La tradition des anciens Arabes avant Mahomet était qu'Abraham ayant voulu, pour obéir à Dieu, sacrifier son fils Ismaël, l'archange Gabriel fut envoyé de Dieu pour l'en empêcher et pour substituer un bélier au fils du patriarche. Après ce sacrifice, Abraham et Ismaël reçurent l'ordre de rebâtir le Temple saint à l'endroit où Seth l'avait établi. Ces deux patriarches édifièrent donc la Caâba, et, pour éterniser la mémoire de leur obéissance et de leur sacrifice, ils attachèrent les cornes du bélier qu'ils avaient immolé à la gouttière qui reçoit les eaux de la couverture ; elles y

(1) Capit. Burton, *Pilgrimage to El Medinah and Meccah.*

demeurèrent jusqu'à ce que Mohammed les eût fait enlever, pour ôter aux Arabes tout sujet d'idolâtrie (1).

La Caâba fut depuis reconstruite six fois ; par les descendants de Sem ; par ceux de Kâtan ; par le quatrième aïeul de Mahomet ; par les conseils du Prophète lui-même ; par Abdoussi, neveu d'Aïécha ; enfin par Hajjaj ben-Youssouf (2)

Les pèlerins, sous la conduite d'un imam, procèdent dès leur arrivée aux cérémonies prescrites. Ces pratiques consistent d'abord à faire sept fois le tour de la Caâba, trois fois en courant et quatre fois à pas lents, puis à baiser la célèbre Pierre noire enchâssée à un mètre et demi au dessus du sol, à l'angle Sud-Est du Temple, à l'endroit où Mahomet se réconcilia avec ses dix compagnons qui avaient attaqué sa qualité de Prophète.

Cette pierre, selon la tradition des Arabes, a été révérée dès les premiers temps dans le Temple de la Mecque (3). Les Musulmans lui

(1) Cardonne, *Mélang. de Litt. orient.*, p. 271 ; édit. de 1771.

(2) Cardonne, *Op. cit.*, p. 272. — Historiquement, la Mecque était une cité sainte bien avant Mahomet. Diodore de Sicile, d'après Agatharcide, raconte que non loin de la mer Rouge, entre le pays des Sabiens, et des Thamudites, s'élevait un temple celèbre et vénéré dans toute l'Arabie.

(3) Cette pierre porte encore le nom de *Brachtan* ou pierre sainte. Les érudits Boulainvilliers et Michel Eneman ont, au siècle dernier, supposé que c'était un bloc de marbre non travaillé, reste de quelque idole anté-islamique. « Comme l'Ecriture parle de certaines idoles informes, plusieurs auteurs

attribuent des propriétés merveilleuses. Ainsi, elle nagerait sur l'eau, engraisserait à l'instant le chameau maigre qui la porterait, aurait parfois une telle pesanteur que plusieurs bœufs ne pourraient l'ébranler, et mille autres choses aussi extraordinaires. La Pierre noire était blanche primitivement ; ce sont les péchés des hommes qui l'ont rendue si noire. Avant que notre père commun, Adam, l'eût rapportée sur la terre, la Pierre noire était une des perles du Paradis, suivant les uns, un ange, suivant d'autres. Quoi qu'il en soit, cette pierre retournera auprès de Dieu quand viendra la fin du monde, et elle dénoncera tous les hommes morts en dehors de l'Islamisme (1).

se sont persuadé que cette pierre avait été consacrée à Saturne qu'on nommait *Remphan*, d'autres que c'était un simulacre de Vénus, non celle des Grecs, mais cette étoile brillante qui devance et suit le soleil, et que nous nommons Vénus... » — Coutant Derville, *Hist. des diff. peuples du Monde*, t. VI, p. 138.

(1) La Pierre noire est un *yakout* (rubis)... elle a deux yeux et une langue ; elle *voit*, elle *entend*, et au jour du jugement elle rendra témoignage pour ceux qui l'auront baisée et contre ceux qu'elle n'aura pas vus.

Le Prophète baisait souvent la Pierre noire ; Omar la baisait également, mais il lui dit un jour :

— Je crois que tu n'es qu'une pierre, et que tu ne peux ni nuire ni faire le bien ; si je n'avais pas vu le Prophète te baiser, je ne le ferais point.

— Ne tiens pas un pareil langage, lui répondit Ali ; lorsque le Seigneur eut fait alliance avec les hommes, il enferma son serment dans cette pierre, et les musulmans l'entendirent attester cette alliance contre les *koufârs* (infidèles). — G. Daumas et Ausoré de Chancel, *Le Grand Désert*, p. 105-106.

Le capitaine Burton — un infidèle, il est vrai ! — affirme que la Pierre noire n'est qu'un vulgaire aérolithe.

Après avoir baisé religieusement la Pierre noire, il est d'usage d'aller boire de l'eau du puits de *Zemzen* ou *Zimzin* (1). Ce puits fut creusé par l'ange Gabriel lorsque le fils d'Agar, Ismaël, se mourait de soif au désert d'Arabie et que la femme d'Abraham s'était éloignée pour ne point le voir mourir. L'envoyé de Dieu n'eut qu'à frapper du talon pour faire sortir l'eau vive du sable brûlant. Le puits du

(1) Notre Seigneur Ibrahim avait pour femme Sara, mais elle était vieille et stérile ; et, pour que la race de ses pères ne s'éteignît point en lui, il dormit auprès de Hadjira (Agar), que les Arabes Hadjeraoua (Agaréens) lui avaient donnée. Sara fut jalouse d'Hadjira, et Dieu fit descendre un ange auprès d'Ibrahim pour lui dire qu'il avait eu tort d'en agir ainsi, et que sa première femme avait le droit de tuer la seconde. Ibrahim fit connaître à Sara la vision qu'il avait eue, et Sara, pour humilier son esclave, lui fit percer les oreilles. Mais Hadjira passa des anneaux d'or dans ses blessures et, toutes les femmes l'imitant bientôt, son affront fut effacé.

Plus tard, elle mit au monde Ismaïl, et Sara, devenue mère elle-même, la poursuivit de sa colère, et contraignit Ibrahim à la chasser dans le désert avec son enfant. Par l'ordre de Dieu, le saint homme les conduisit et les abandonna dans l'endroit où depuis on a bâti la Mecque. Ismaïl y fut pris par la soif, et Hadjira, l'ayant déposé sur le sable, courut sept fois de Safa à Merouah, cherchant en vain de l'eau dans la vallée.

Mais, de retour auprès de son *bien aimé*, comme elle vit qu'une source très abondante avait jailli près de lui, et qu'il allait en être submergé, elle s'écria : *Zem-*

Zemzen est en grande vénération parmi les musulmans ; les pèlerins de la Mecque ne manquent jamais de boire quelque peu de son eau saumâtre, et même d'en rapporter dans des bouteilles de plomb. Entre autres vertus, l'eau du Zemzen jouit de la propriété de donner la foi. Mahomet, sans doute pour rendre la Mecque plus considérable et y attirer une plus grande foule de pèlerins, a donné de grands éloges à l'eau de ce puits. Il y a une tradition, reçue par Omar, qui porte que l'eau du puits du Zemzen donne la santé à celui qui en boit, en même temps que cette action lui remet tous ses péchés.

A vingt kilomètres Est de la Mecque, est le mont Arafat (1) dénommé encore la Sainte-Colline ou le Mont de la Miséricorde. C'est là que se continue le pèlerinage.

Quand le père et la mère du genre humain eurent désobéi à Dieu en mangeant du froment, ce qui leur fit perdre leur pureté primitive, ils furent précipités sur la terre. Le serpent descendit à Ispahan, le paon à Caboul, Satan à Bilbays, Eve sur l'Arafat, et Adam à

*Zem* (reste-là ! reste-là !). Le puits de Zem-Zem était créé.

C'est en mémoire des sept courses d'Hadjira de Safa à Merouah, que le pèlerinage appelé *Es Saâi* a été ordonné. — Gén. Daumas, *Op. cit.*, pages 108 et 109.

(1) C'est dans cette montagne que l'ange Djebraïl a dicté les lois du pèlerinage à notre seigneur Ibrahim. Après chacune, l'envoyé de Dieu disait au patriarche : *Braham, aareft?* (Braham as-tu compris ?) De là le nom d'*Adarafat.* (Gén. Daumas, *Op. cit.*)

Ceylan. Celui-ci, déterminé à retrouver sa femme, se mit en route, et c'est à ce voyage que la terre doit l'apparence qu'elle présente à nos yeux. Partout où notre premier père mit son pied, qui était fort large, s'est élevée plus tard une ville ; entre ses enjambées existera toujours la campagne. Ce ne fut qu'après avoir erré de longues années, qu'Adam parvint à la Montagne de la Miséricorde, où notre commune mère passait le temps à l'appeler par son nom. Leur reconnaissance fit appeler l'endroit *Arafat*. Au sommet de la colline et d'après les instructions d'un archange, Adam éleva une place de prière et c'est entre elle et la mosquée Nimzâ que ce premier couple a passé le reste de ses jours. Cependant il y en a qui prétendent qu'après s'être retrouvés, Adam et Eve sont retournés aux Indes, d'où, pendant quarante-quatre années de suite, ils sont revenus visiter la Cité sainte au temps du pèlerinage (1).

Mahomet adressait les prédications du haut de l'Arafat. Aussi va-t-on écouter le khétib (2), qui délivre, du haut de son dromadaire, le *Sermon d'Arafat*.

Au retour du sermon sur le Mont de la Miséricorde, on ramasse sept cailloux pour la *Lapidation du Diable*. Le lendemain, on se lave avec les *sept eaux*, c'est-à-dire les sept pierres apportées de Mouzdélifâ, et on se rend à l'extrémité occidentale de la longue rue dont

(1) Cap. Burton, *Pèlerinage à Médine et à la Mecque*, trad. par Mme H. Loreau, et abrégé par Belin de Launay, p. 80.

(2) *Khétib*, le prédicateur du jour.

se compose le village de Mouna. Là se dresse la place où on lapide Satan le Grand. Deux autres endroits de lapidation sont près de là. D'après la tradition, ces deux lieux seraient ceux où le Diable, sous la figure d'un vieux cheik, a successivement apparu à Adam, à Abraham et à Ismaël, qui l'ont mis en fuite en lui jetant, selon le conseil de Gabriel, des cailloux de la grosseur d'une fève.

En mémoire de ce récit, les Musulmans vont jeter leurs sept pierres en criant :

« Au nom de Dieu ! au nom du Tout-Puissant ! je fais ceci en haine du Diable et pour lui faire honte ! (1) »

(1) Pendant son sommeil, Ibrahim vit en songe, par l'ordre de Dieu, qu'il devait immoler son fils au Seigneur, et l'ayant pris par la main, il le conduisit à Djebel-Aârafat.

Déjà le Seigneur avait dit à Ibrahim : « Si tu m'aimes, immole-moi tes chameaux ! » Et Ibrahim les avait immolés.

— « Si tu m'aimes, lui avait dit encore le Seigneur, immole-moi tes moutons ! » Et Ibrahim les avait immolés.

Et le démon, en voyant passer le père et l'enfant, avait pensé : « Sûrement, Ibrahim va maintenant immoler son fils ! » Et cela était.

Or, comme ils arrivaient à Mina, il apparut à Isaac et lui dit : « Ton père va te tuer. »

— « Il ment ! s'écria Ibrahim, qui avait entendu ; mon fils, prends des pierres et chasse-le ! »

Et Isaac mit en fuite le démon en lui jetant des pierres.

Et sur elles, depuis, se sont amoncelées et s'amoncelleront jusqu'au jour du jugement vingt-et-un cailloux par chaque musulman qui fera le pèlerinage. Gén. Daumas, *Op. cit.*, p. 113.

Ces différentes cérémonies accomplies, le pèlerin se fait raser les cheveux et la barbe et tailler les ongles par les barbiers établis aux environs. Aux femmes, on ne coupe que l'extrémité de la chevelure. Les habits de pèlerinage sont abandonnés et l'on s'habille à son habitude.

Au retour, on peut pénétrer dans la Caâba pour y faire ses dévotions (1). Beaucoup cependant s'en abstiennent parce que, entre autres obligations, on contracte en y entrant celles de ne plus jamais aller nu-pieds, de ne plus prendre de feu avec ses doigts, et surtout de ne plus dire de mensonges !

L'usage est aussi d'offrir un sacrifice après la lapidation du Grand Diable. On tue ordi-

(1) Le Prophète a dit : « Celui qui entrera dans la Mecque en sortira pur comme l'enfant qui vient de naître. Une prière dans la Mecque vaut cent mille prières ; un jour de jeûne, le jeûne de cent mille jours ; l'aumône d'un derhem, l'aumône de cent mille derhem ; toute bonne action, cent mille bonnes actions. »

Celui qui supportera les chaleurs de la Mecque, l'enfer s'en éloignera de deux cents années de marche, et le ciel s'en rapprochera de deux cents années.

La Caâba est la base de l'islamisme ; on la nomme *Bit Allah*, la chambre de Dieu, parce que Dieu l'a délivrée des mains des Djebabra. Qui la visite avec des intentions mauvaises y meurt. On la nomme *Bit el Aatik*, la Chambre de la préservation, parce que tous ceux qui y vont faire le *Thoudf* (visite) seront sauvés des peines de l'enfer.

Ensse a dit : « Qui mourra dans les environs de la Mecque ou de Médine vivra dans le Paradis. »

nairement un mouton ; les riches égorgent souvent un bœuf. La viande est abandonnée à des bandes de Takrousis qui, pareils à des vautours, n'attendent qu'un signal pour se jeter sur les bêtes égorgées et les dépecer sur place.

L'endroit où s'opèrent ces sacrifices est une sorte de cavée exposée à toute l'ardeur du soleil. De là une infection terrible qui a causé la funeste épidémie cholérique de 1865. En 1870, 150.000 pèlerins étaient à la Mecque ! On juge par ce chiffre des dangers que court constamment l'Europe à ces sacrifices répétés en dépit du bon sens et de la simple hygiène !

Après le pèlerinage, le musulman porte le titre de *Hadji*, c'est-à-dire le Saint (litt. *le Pèlerin*).

Nous avons rappelé dans le premier volume de l'*Algérie traditionnelle*, l'opinion générale en Europe, touchant le sépulcre de Mahomet. Claudius Malingre, dans sa *Description des ouvrages plus excellents et magnifiques des Anciens*, publiée en 1618, nous fait connaître quelques autres croyances de son époque qu'il nous semble intéressant de noter ici :

« A l'entour de ceste tour (la Caâba), où est le Sepulchre de Mahomet, voltigent vn nombre infiny de colombes et pigeons, lesquels ils disent estre encore de la race de celuy qui alloit prendre le grain dans l'oreille de ce faux et desloyal Prophete, faisant accroire au peuple, qu'il deceuoit, par sa mechante et abhominable doctrine, que c'estoit le S Esprit, qui en forme de colombe luy dictoit et inspi-

roit la loy qu'il vouloit engrauer dâs leurs cœurs. Ces colombes icy voltigent par tout aux greniers cherchans le grain, et font plusieurs dommages aux habitâs, sans qu'aucun d'eux ose les battre ou tuer ou les prendre, s'il ne veut encourir vn tres-grief supplice : Car telles gens sont si abusez et deceuz, qu'ils croyent que si quelqu'vne de ces colôbes estoit blessée ou occise, toute la machine du monde s'en iroit en ruine : pour ce sujet elles sont nourries auec force grain au despens du public au milieu du temple susdit.

« Tout aupres de ce Sepulchre à costé du temple se voit vn petit parc, où dedans estoiêt par cy deuant nourries fort soigneusement deux *Licornes* qui se monstroient au peuple lors que les pardons se tiennent, lesquelles Licornes furent enuoyées au Soldan d'Arabie par le Roy d'Ethiopie, à presêt appellé Pretejañ, et ce en signe d'alliance et d'amitié qu'ils auoient faicte et iuree par ensemble (1) ».

## Pèlerinage de Médine.

Le pèlerinage de Médine est le premier en mérite après celui de La Mecque ; c'est le plus grand parmi ceux qui ne sont point d'obligation religieuse.

Cependant le genre humain, surtout dans l'Orient, va toujours aux extrêmes. Si donc l'école orthodoxe d'El-Mélick considère Médine comme supérieure à la Mecque, à cause

(1) Cl. Malingre, *Op. cit.*, Liv. II, *des Sepulchres*, Chap. VIII, p. 200-201.

de la sainteté possédée par la tombe de Mahomet et des grâces religieuses qui en découlent. d'un autre côté, les Vouahabites (1), rejetant l'intercession du Prophète au jour du jugement, considerent comme indigne d'attention le tombeau d'un simple mortel, et dégoûtés profondément par les idolâtriques honneurs que lui rendent certains dévôts, ont pillé avec une violence sacrilège ce monument et ont défendu aux fidèles de venir de loin pour entrer à Médine. Bref l'opinion générale admet, sur le monde entier, la supériorité de la Maison de Dieu à la Mecque, mais proclame qu'à l'exception de cette maison, Médine est plus vénérable que toutes les parties de la Mecque, et conséquemment que la terre entière (2).

La mosquée du Prophète a 120 mètres environ de longueur sur 102 mètres de large. Elle est à ciel ouvert, ayant au centre une large cour sablée et terminée par un péristyle, que ses nombreuses rangées de piliers font ressembler aux colonnades d'un couvent italien. Dans cette mosquée, comme dans les autres, du reste, on entre du pied droit. La visite commence par la Porte du Salut, passe par le Jardin de Mahomet et finit au Pilier des Fugitifs. Elle se fait dans l'attitude la plus recueillie, et en priant continuellement, surtout à douze places plus sacrées que les autres et qui sont : dans le mur méridional de la cham-

(1) *Vouahabites*, tribus de musulmans schismatiques de l'Arabie.

(2) Cap. Burton, *Pilgrim. to El Medinah and Meccah*, trad. abrég. de J. Belin De Launay, p. 38.

bre où est mort Mahomet, la fenêtre du Prophète, la fenêtre d'Abou-Beckr, la fenêtre d'Omar, la porte de la grille qui y donne accès; dans le mur oriental de cette chambre, la porte de Notre-Dame Fatime, et le coin septentrional du mur; puis, le long de la muraille orientale, la porte du Pardon, l'endroit où descendait l'ange Gabriel, le coin près du minaret Ruisiyâ; une seconde station en revenant, en face de la fenêtre du Prophète, la niche d'Osman, à la muraille méridionale de la mosquée, et, dans le Jardin, le Pilier des Fugitifs, où se termine la série des stations (1).

La chambre a été habitée par Aïécha. Elle forme un carré irrégulier de dix-sept mètres de côté. A l'intérieur sont trois tombes entourées suivant les uns de murs de pierres sans ouverture, suivant les autres d'une forte cloison de planches. Un épais rideau les dérobe aux regards. Au-dessus de la chambre s'élève le dôme vert surmonté de globes et d'un grand croissant dorés. L'imagination des Arabes surmonte ce joyau de l'édifice par une colonne de lumière céleste que les pèlerins aperçoivent trois jours avant d'arriver à Médine. Mais, hélas! seuls les oualis vénérés, les saints marabouts, dont les sens matériels sont aussi perçants que leur vision spirituelle, jouissent du privilège d'apercevoir cette poétique splendeur, ce divin rayonnement, pour eux souvent fulgurant comme l'éclair.

Les trois tombes sont celles de Mahomet, d'Omar et d'Abou-Beckr; un quatrième em-

(1) Rich. Burton, *Op. cit.*, p. 40.

'placement reste pour Jésus, fils de Marie, après sa seconde incarnation.

El Samanhadi, l'autorité peut-être la plus grande à ce sujet, donne la description du cercueil du Prophète ; d'ailleurs il dit, en propres termes, qu'étant entré dans la chambre, lorsque le sultan d'Egypte, Kaïd-Bey, la faisait réparer, il n'a vu dans l'intérieur que trois fosses profondes sans aucune trace de tombeaux. Ou bien les restes de Mahomet et de ses deux compagnons étaient mêlés à la poussière, ou bien ils avaient été enlevés par les schismatiques chiites qui en avaient eu la garde pendant plusieurs siècles (1). Le célèbre voyageur anglais que nous avons eu l'occasion de citer plusieurs fois déjà, et qui a visité les villes saintes de Médine et de la Mecque en 1853, croit que le corps du Prophète n'est plus à Médine depuis bien longtemps (2).

La Ville du Prophète — *Medinat El-Nabi* — s'élève au bord du Nedjed, sur le vaste plateau qui forme le centre de l'Arabie. Dans un rayon de quinze kilomètres autour de Médine, s'étend le Sanctuaire. Quiconque y meurt et y est enterré, compte, au jour du jugement dernier, sur l'assistance et sur l'intervention de Mahomet. Il est défendu plus qu'ailleurs en-

(1) Burton, *Op. cit.*

(2) Il n'est pas besoin de rappeler ici ce que nous disions dans l'*Algérie traditionnelle* à propos de la légende universellement répandue dans les pays chrétiens sur le tombeau de Mahomet placé par le vulgaire à La Mecque et non à Médine. Cf. du reste : *Algér. tradit.*, t. I, p. 178.

core d'y mener une vie immorale, d'y boire des liqueurs fermentées, de tuer d'autres personnes que des ennemis, des infidèles ou des sacrilèges. Certains docteurs assurent même qu'on n'y peut abattre ni un arbre ni un animal, ni y détruire quoi que ce soit.

Voici quelle est l'origine de la mosquée de Médine Lors de l'Hégire, la chamelle sur laquelle Mahomet était monté pour venir de la Mecque à Médine, s'agenouilla en un endroit désert. Le Prophète pria ses compagnons Abou-Beckr et Omar de la monter, mais l'animal s'assit par terre. Ali ayant essayé à son tour, la chamelle se releva et marqua de ses pas l'emplacement sur lequel Mahomet fit élever la première mosquée qu'il y eut au monde.

Les autres stations de pèlerinage sont la tombe du martyr Hamza et le cimetière des saints.

Le cimetière El Bahia est visité tous les jours par les dévôts en revenant du tombeau du Prophète. Suivant la tradition, le jour du dernier jugement, cent mille ou au moins soixante-dix mille saints ceindront les flancs béants d'El Bahia avec leurs faces resplendissantes ainsi que la lune lorsqu'elle est dans son plein. Dix mille compagnons du Prophète ont été du reste ensevelis en cet endroit. La première chair qui ressuscitera sera Mahomet, la seconde Abou-Beckr, la troisième Omar, ensuite les ensevelis à El Bahia que suivront ceux qui sont enterrés à la Mecque. Comme un verset du Coran assure le salut à quiconque mourra dans l'un des deux sanctuaires de

l'Islam, le prix des terrains à la Mecque et à Médine s'élève à une valeur prodigieuse.

Osman Bin-Mazem fut le premier des Mohagériens (1) enterré au cimetière des saints par le Prophète lui-même.

Les différentes cérémonies dont nous venons de parler plus haut étant enfin accomplies, le pèlerin peut retourner dans son pays ; au dernier jour, le Prophète ne l'oubliera pas.

Les pèlerins musulmans vont aussi à Jérusalem, la troisième ville sainte. La mosquée Aksa est renommée surtout parce qu'elle serait, dit-on, construite sur l'emplacement du Temple de Salomon, fils de *Daoud* (David).

Les Persans, de leur côté, entreprennent des pèlerinages au tombeau d'Ali et à celui de Fathmé ou Fatime. Ce dernier même est en aussi grande recommandation que peut l'être le pèlerinage de la Mecque pour les musulmans *Sunnites*.

On donne à cette Fathmé le titre de Dame et Maîtresse de l'âme et du cœur du fidèle, Directrice de la vérité, Vierge sans tache, etc. (2).

Ali, regardé au moins comme le premier des saints par les Chiites, est peint par eux, si nous en croyons le voyageur Chardin (3), armé d'un sabre à deux pointes, et le visage couvert d'un voile vert, tandis que les autres

(1) Les *Mohagériens* sont les compagnons qui ont suivi Mahomet dans sa fuite de la Mecque à Médine.

(2) Coutant Dorville, *Hist. des diff. Peuples du Monde*, t. III, p. 112.

(3) Chardin, *Voyage en Perse*, t. II, p. 28.

saints sont couverts d'un voile blanc ; mais il ne nous explique pas pourquoi cette distinction.

## Pèlerinage annuel aux tombeaux des Oualis.

Les saints étant les amis et les envoyés de Dieu, ont nécessairement une grande influence à la cour céleste, et leur intercession auprès d'Allah ne peut manquer d'être efficace pour ceux au nom desquels le saint ouali implore la miséricorde divine. De là les prières que ne manquent jamais d'adresser les Arabes à leurs saints les plus renommés, et les pèlerinages nombreux qu'ils font aux *koubba* (1) des marabouts.

Chacun des saints de l'Islam a son grand pèlerinage annuel, nommé *Ziara.*

Une fois par an, les serviteurs des marabouts morts en odeur de sainteté célèbrent sur les tombeaux de ces amis de Dieu, une fête dont la somptuosité est en raison directe de la réputation du saint. Cette cérémonie, comme le remarque le colonel Trumelet (2), a beaucoup d'analogie avec les fêtes patronales qui ont lieu dans nos campagnes du pays de France.

(1) *Koubba*, monument élevé sur le tombeau d'un ouali.

(2) Col. Trumelet, *Les Saints de l'Islam*, t. I, p. 267.

Les pèlerins se réunissent en un endroit à l'avance convenu et se rendent en masse à la koubba du saint. Devant marchent le muphti, le cadi et les notables sur de brillants chevaux ou sur des mules, puis la foule des fidèles montés sur des ânes ou allant à pied. La route est souvent fort longue et les pauvres ont beaucoup à souffrir dans le chemin. Mais cette peine a ses compensations. Celui qui fait son pèlerinage sur une monture n'a pour son compte que soixante bonnes actions par chaque pas de la bête qui le porte, tandis que celui qui fait la route à pied voit s'inscrire à son actif sur le Livre de Vie, sept cents bonnes actions pour chacun de ses pas.

Des musiciens jouant furieusement une musique infernale vont à l'avant suivis des porteurs de drapeaux. C'est un grand honneur que de tenir à la main les signes distinctifs des mokaddem des ordres religieux d'Algérie ; aussi fait-on payer cher le droit de les porter. Les porte-drapeaux vont donc pleins de fierté à côté des notables et des ministres de la religion ; ils ne donneraient certainement pas leur place pour un empire. « Leur orgueil ne connaît plus de bornes quand, au sortir de la ville, les fidèles commencent leur *tharaka*; l'odeur de la poudre leur a monté à la tête ; le bruit les a enivrés : porter le drapeau n'est plus pour eux dès lors une pieuse corvée ; c'est une sainte mission qu'ils semblent accomplir ; ils se sentent, en ce moment, assez d'équilibre pour passer, si Dieu les rappelait à

lui, le pont de *Sirath* (1) sans craindre le moindre faux pas (2). »

Une vive fusillade éclate ; armes de tous systèmes confondent leurs détonations : fusils à pierre et à mèche, carabines, tromblons, arquebuses, espingoles et pistolets ; les armes remplies à double charge éclatent, grondent, crépitent ; un cri de blessé se fait souvent entendre : il y a si longtemps que ces armes n'ont été nettoyées ! Les musiciens mettent toute leur ardeur à avoir le dessus dans le

(1) Le *Sirath* est le pont que les âmes ont à traverser avant d'aller soit dans l'Enfer, soit dans le Paradis. Ce pont est de la largeur d'un *cheveu*. Les justes le traverseront rapides comme l'éclair ; les méchants ne pourront le franchir et tomberont dans les flammes éternelles. Cette croyance est populaire en France où dans des prières fort anciennes il est question d'une planche *ni plus longue ni plus large qu'un fil de la Vierge*, que les pécheurs ne peuvent arriver à franchir.

Les *Guèbres* ou *Parsis* ont une croyance qui rappelle d'assez près celle des Musulmans sur le *Sirath*. « A l'égard du passage de l'âme de ce monde dans l'autre, il leur paraît extrêmement difficile, car ils doivent franchir un pont qui devient très périlleux, surtout si les parents témoignent par une trop grande abondance de larmes le regret qu'ils ont de la perte qu'ils viennent de faire : cela fait grossir et déborder le torrent qui coule sous le pont et dont les eaux sales, froides et noirâtres sont aisément enflées par les pleurs de toute une famille : c'est pour cette raison qu'il est expressément défendu de pleurer les morts. »

Coutant Dorville, *Hist. des diff. Peuples du Monde*, t. III, p. 101.

(2) Col. Trumelet, *Op. cit.*, p. 270.

bruit étourdissant, formidable, qui briserait le tympan de tous autres que des Arabes !

Enfin on arrive à la koubba du saint. Les femmes se groupent aux environs tandis qu'on arbore les drapeaux des confréries religieuses ; auprès du *tabout* (1) de l'ouali, les gens du culte sont reçus par les descendants du marabout. Les *mdad'ha* (2) arrivent et sont accueillis par les aigus *ouïlouïl* (3) des femmes. Les accompagnateurs munis de leurs instruments, *benduïr, douf, kseub, thbilat,* c'est-à-dire tambours de diverses formes, timbales, flûtes, castagnettes, suivent gravement les chanteurs.

Chacun de ceux-ci s'avance et dit son chant religieux ; on s'inquiète peu des qualités de sa voix pourvu que le morceau qu'il chante soit poétique. Alors on l'applaudit à outrance. Au *meddah* aimé les you ! you ! des femmes, car les hommes croiraient déroger que de marquer leur satisfaction.

Lorsque chacun des chanteurs a dit son cantique, le muphti se lève et dit : *Fatah* ! (4) » en se passant la main sur le visage. Alors tous les assistants récitent à voix basse le *fatah*.

— Que Dieu me pardonne ! Que Dieu me rende heureux !

— Que Dieu me fasse mourir en témoignant !...

(1) *Tabout*, tombeau.

(2) *Mdadha*, plur. de *meddah* , chantres spirituels.

(3) *Ouïlouïl*, cris de joie sur un ton excessivement aigu.

(4) *Fatah*, prière qui *ouvre* le Coran et composée de 7 versets. V. plus haut.

— Fatah ! Louange à Dieu maître de l'univers.

— Le Clément, le Miséricordieux.

— Souverain au jour de la rétribution.

— C'est toi que nous adorons ; c'est toi dont nous implorons le secours.

— Dirige-nous dans le sentier droit.

— Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits.

— Non pas de ceux qui ont encouru ta colère, ni de ceux qui s'égarent.

Ensuite, les hommes se réunissent sur le terrain de la *Dhifa* (1) et se livrent à un copieux repas, fort souvent le meilleur de l'année. Les plats de *berrir* (2) et de couscous se succèdent jusqu'à ce que les pèlerins soient repus.

L'offrande ou *ouadda* suit le repas. On donne suivant sa fortune. L'*Oukil* ou gardien de la *koubba* reçoit une partie des offrandes, le reste appartient aux descendants du marabout.

La cérémonie est terminée pour les hommes qui rentrent chez eux en brûlant ce qui leur reste de poudre.

Les femmes reviennent quelques jours après avec les chanteurs et les chanteuses. Les cantiques achevés, les musiciens changent de rythme.

« Les molles filles de l'Orient ont senti que c'est l'appel à la danse ; quelques-unes se lè-

(1) *Dhifa*, repas.

(2) *Berrir*, espèce de gâteau enduit de miel et de sucre.

vent nonchalamment, prennent un foulard soie et or de chaque main, saisissent la cadence au passage, et entament, lentement d'abord, ces mouvements d'ondulations en spirale, ces lascives torsions de l'assiette qui sembleraient devoir visser la danseuse sur le sol ; la cadence s'accélère progressivement, et atteint un crescendo poussé très haut sur la gamme des voluptés, une sorte de spasme artificiel que les adultes comprennent sans autre explication ! Et c'est là une fête religieuse ! (1) »

Sur le tapis étendu sur le sol par la femme de l'oukil, on vient déposer les offrandes. Parfois, on offre le marché au saint :

— O Sidi...! donne-moi un fils et je te donnerai un bœuf !

— O Sidi...! rends-moi l'amour de celui que j'aime, je te donnerai une vache !

— O Sidi...! fais que un tel m'aime, je te donnerai un mouton ! etc., etc...

Le pèlerinage est achevé et les femmes reprennent le chemin de leur maison ou de leur tente.

### D. — Pèlerinages particuliers.

Les Arabes vont en pèlerinage toutes les fois qu'ils en éprouvent le besoin en dehors de la grande fête annuelle au tombeau des saints. Chacun des marabouts passant pour avoir des vertus toutes particulières, voit aussi certaines

(1) Col. Trumelet, *Op. cit.*, p. 275.

classes de malades ou de malheureux venir l'invoquer plus spécialement.

Un jour est ordinairement fixé dans la semaine pour le pèlerinage. Au tombeau de Sidi Ahmed-El-Kébir, l'un des saints les plus vénérés de l'Algérie, la Ziara ou visite au tombeau de l'ouali, a lieu le samedi après une visite préalable à la koubba de Sidi-Ahmed.

De nombreuses indulgences sont attachées à ce pieux pèlerinage; ainsi le croyant qui la ferait, avant le lever du soleil, pendant quarante samedis consécutifs, et en remontant nu-pieds le lit rocailleux de l'ouad Sid-Ahmed-El-Kébir, gagnerait autant de bonnes actions que s'il eût fait le pèlerinage à la Maison de Dieu de la Mecque.

Certains pèlerins, pour s'attirer davantage d'indulgences, font ainsi le pèlerinage, les pieds nus, en tenant leurs souliers à la main. D'autres marchent à reculons ou portant leur père ou leur mère sur leur dos. Ceci rappelle un trait analogue dont le héros fut Amallas; il paraîtrait que ce Musulman aurait fait le pèlerinage de Bagdad à la Mecque en portant sa mère sur les épaules (1) Les malheureux atteints d'infirmités, les boîteux, les perclus, les infirmes se traînent comme ils peuvent ou se font porter par leurs parents ou leurs amis. On sent que tous ont la foi la plus vive dans l'intercession puissante du saint qu'ils invoquent.

(1) Haroun-El-Raschid, le puissant calife de Bagdad, au huitième siècle, fit le pèlerinage sur un tapis étendu de Bagdad à la Mecque. C'était bien différent d'Amallas !

« Les bougies sont allumées ; la fumée des parfums s'élève en spirale au-dessus des réchauds-cassolettes ou des tessons de faïence ; la foule se presse autour du tombeau du saint ; un derviche malade, à l'œil creux et chargé de fanatisme, est couché en travers de la tombe, et murmure du ton d'un fébricitant des paroles saccadées qui ressemblent beaucoup plus à un reproche qu'à une prière ; il gourmande, sans doute, le saint du peu d'efficacité de son intercession. Il a l'air de dire : « Si cela continue, je m'adresserai à un autre. » Une pauvre vieille a pu se traîner, en s'aidant d'un bâton et en geignant comme un boulanger, jusqu'au tombeau du saint ; là, à bout de forces, elle s'est affaissée haletante contre le *mchahad*. Chaque fois que la malheureuse ouvre la bouche, on craint que son âme n'en profite pour s'échapper de ce corps débile, à moitié cadavre. « O Sidi...! ô Sidi.. ! s'écrie-t-elle avec ferveur, aie pitié de moi !... guéris-moi ! » Eh bien ! souvent, après deux heures de cette prière, il semble que la foi a galvanisé la malade et lui a rendu ses forces ; elle se relève plus facilement qu'elle ne s'est accroupie, et elle regagne, on ne sait par quel prodige, son gourbi juché parfois sur un piton, ou sur des pentes où les myriapodes n'ont pas trop de leurs vingt-quatre paires de pattes pour se tenir accrochées. Là, c'est une mère, jeune encore, qui a couché son enfant malade sur le tombeau du saint pour faciliter la pénétration, dans ce pauvre petit corps, des effluves vivifiants qui s'échappent des restes mortels du saint. A côté, c'est une autre fem-

me qui, la tête appuyée contre la balustrade qui s'élève en catafalque au-dessus du tombeau, semble mettre beaucoup d'insistance, dans sa prière. Comme sa demande est faite à demi-voix, il est facile de se mettre au courant de la nature de son vœu : la malheureuse est stérile, et elle donnerait tout au monde pour voir se modifier cette regrettable situation qui lui vaut le mépris de son mari. En attendant, elle promet au saint une vache, un mouton ou une chèvre à son choix, s'il consent à intervenir dans cette affaire. Il est bien entendu que ces dons ne se feront qu'autant que sa prière sera suivie d'effet. C'est un marché sous condition ! (1) »

Après un séjour plus ou moins long sur le tombeau du saint, les *Zaïrin* (2) se retirent en jetant à l'oukil ou à sa femme quelques pièces de monnaie pour l'entretien de la koubba.

Les fidèles partis, le sanctuaire redevient silencieux ; l'oukil classe les *ex-voto* et donne un coup de balai à la chapelle avant d'enfermer les portes qui ne seront réouvertes que huit jours plus tard.

## VIII

## Les dix prescriptions relatives au corps.

Les dix prescriptions relatives au corps ré-

(1) Col. Trumelet, *Les Saints de l'Islam*, t. I, p. 264.

(2) *Zaïrin*, pèlerins.

vélées à notre seigneur Ibrahim-el-Khelil (1) (le chéri de Dieu), sont de deux sortes, ou obligatoires ou facultatives.

Les prescriptions obligatoires imposent :

1° De se couper les ongles ; — 2° De s'arracher les poils des aisselles ; — 3° De se raser toutes les autres parties du corps que la nature a voilées ; — 4° De pratiquer la circoncision ; — 5° De se couper les moustaches à la hauteur de la lèvre supérieure (2).

Les prescriptions facultatives sont :

1° L'usage du koheul ; — 2° L'usage du henna ; — 3° L'usage du souak ; — 4° *L'oudou-el-kebir*, la grande ablution de l'homme et de la femme (3).

(1) Il y a ici un de ces anachronismes si fréquents dans les légendes arabes. Abraham vivait 400 ans — d'après la Bible — avant que Dieu se manifestât sur le mont Sinaï, qui fut la 12e station des Hébreux dans le désert ; mais pour les musulmans même les plus savants, la chronologie au-delà de l'Hégire est toujours très confuse.

(2) Dès qu'Abd-el-Kader eut assis son autorité sur les tribus, il s'attacha à faire rentrer les musulmans dans les pratiques imposées par les Livres saints, et il força tous ceux qui s'étaient rangés sous son commandement à se couper les moustaches selon la Loi.

Le rite juif défend de se servir du rasoir : « *Ne rasez pas en rond les extrémités de votre chevelure et ne détruisez pas l'extrémité de votre barbe !* » est-il dit dans le *Lévitique*, Chap. XIX, v. 27. En vertu de cette prescription, le *Talmud* a défendu l'usage du rasoir. On tolère les ciseaux parce qu'ils fonctionnent avec plus de lenteur. C'est une interprétation de casuiste, et néanmoins les fidèles s'y conforment. — Daniel Steuben, *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 43.

(3) *Sidi-Khelil*, tit. I, chap. II.

## IX

## La Circoncision.

La circoncision est obligatoire pour les musulmans et facultative pour les musulmanes. La circoncision des hommes s'appelle *khetana*, celle des femmes, *el-khifad*.

« La circoncision a été révélée à notre Seigneur Ibrahim el-Khelil, qui se la *donna*, bien qu'il fût âgé de 99 ans, et la *donna* à son fils Ismaël. Elle se pratiquait alors le septième jour après la naissance de l'enfant, et cette coutume s'est conservée chez les Juifs. Les Arabes idolâtres suivaient le même usage avant la venue du Prophète et la tradition a conservé que, avant de procéder à la cérémonie, ils immolaient une victime, en séparaient les os aux articulations, et, de son sang, oignaient la tête de l'enfant. Dans leur esprit, ces pratiques superstitieuses étaient de bon augure et favorables au nouveau-né ; et si, comme autrefois, il est résolu d'immoler un mouton ou une brebis pendant le cours du septième soleil, après qu'un musulman est venu dans ce monde, il importe que la victime soit saine de corps ; il est prescrit d'en séparer les os qu'il faut briser, de souiller avec du sang la tête de l'enfant, et de saisir cette occasion de donner une fête où l'on réjouirait ses amis au lieu de rassasier ceux qui ont faim (1). »

Lors de la circoncision, il est recommandé

(1) G. Daumas, *Op. cit.*, p. 248.

de raser soigneusement la tête du circoncis, de peser ses cheveux et de donner leur poids en or aux pauvres de Dieu.

Il peut arriver qu'un enfant naisse circoncis, faut-il encore alors pratiquer la circoncision ? Cette question n'a jamais été décidée à fond par les docteurs ; de même pour celle de savoir si les infidèles convertis à l'islamisme doivent se faire circonscire (1).

Il est à observer que le Coran, en aucun endroit, ne dit pas un mot de la nécessité de la circoncision. Pour expliquer ce fait, les Arabes assurent que Mahomet naquit tout circoncis. Cette coutume vient sûrement des Ismaëlites et des autres peuples sémitiques — Araméens, Hébreux, etc., — qui la pratiquaient bien des siècles avant l'Islamisme. Les Egyptiens avaient adopté cette coutume (2) dans un but de propreté, au dire d'Hérodote. Les Ethiopiens et les anciens Arabes excisaient les jeunes filles et offraient aux dieux les portions détachées comme un emblème de pureté et de virginité (3). Les prêtres égyptiens transmirent cette opération aux Israëlites. On trouve dans Sanchoniaton, cité par Eusèbe (4) :

« Les Phéniciens et les Syriens pratiquaient la circoncision. Saturne, qui est nommé Israël par les Phéniciens, n'ayant qu'un fils, appelé Jeud, l'immola sur un autel qu'il avait dressé

(1) Sidi-Khelil, *chap, Bab-el-Adia* ; Sidi Abd el-Bahi *Comment.*

(2) Hérodote, Liv. II, chap XXXVII.

(3) Dr E.-L. Bertherand, *Médecine et Hygiène des Arabes*, p, 311.

(4) *Préparat. évangél.*, Liv. I.

à son père dans le ciel, et ayant pris la circoncision, il contraignit tous ses soldats d'en faire de même. De là est venue parmi les Phéniciens la coutume qu'avaient les princes d'immoler leurs fils dans les plus pressantes nécessités de l'Etat : et de là vient apparemment l'usage de la circoncision parmi ce peuple. »

Les Hébreux ont voulu voir dans cette opération une coutume ordonnée par Jéhovah :

« Voici le pacte que vous observerez, *lui dit le Seigneur*, entre moi et vous et votre postérité après vous.

« Tout enfant mâle de huit jours sera circoncis par vous dans vos générations, tant celui qui est né en la maison que l'esclave acheté par argent de tout étranger qui n'est point de ta race.

« On ne manquera donc point de circoncire celui qui est né en ta maison, et celui qui est acheté de ton argent ; et mon alliance sera dans votre chair pour être une alliance perpétuelle.

« Et le mâle incirconcis... sera retranché du milieu de ses peuples, parce qu'il aura violé mon alliance (1). »

Celse et Julien pensent qu'Abraham, venu de Chaldée en Egypte, avait emprunté cette coutume aux Egyptiens. Les Pères de l'Eglise se sont élevés contre cette opinion. Ainsi saint Ambroise, Origène, saint Epiphane, de même que Josèphe, affirment qu'en Egypte, les seuls prêtres, géomètres, astronomes et autres savants étaient astreints à la circoncision ; que

(1) *Genèse*, chap. XVII, vers. 9-14. — Cf. également : *Exode*, XXII, 44-48 ; *Lévit.*, XII, 3.

le patriarche Abraham sortit d'Egypte incirconcis ; que les Egyptiens même ne reçurent la circoncision que des fils de Jacob (1). Eusèbe (2) affirme que ce fut Moïse qui communiqua cet usage aux prêtres Egyptiens. Toutes ces questions sont de simples polémiques religieuses. Il est bien avéré que les Egyptiens qui furent les instituteurs des Hébreux en nombre de points, ont pratiqué la circoncision bien avant Abraham et Moïse.

Quelle est maintenant l'origine de la circoncision ?

Est-ce une marque de race, de nationalité ?

On comprend mieux, à ce point de vue, l'utilité des tatouages, de la déformation du crâne ou de certains organes, les taillades sur la face ; les Nubiens de l'île Tangos s'arrachent deux incisives ; les insulaires de la mer du Sud s'amputent une phalange ; chez les Hottentots et les Cafres, usage analogue. Cette distinction est apparente ; la circoncision ne remplirait pas ce but quoi qu'en disent saint Jérôme et saint Chrysostôme.

Est-ce une mesure d'hygiène locale, ou de nécessité essentielle, comme on l'a soutenu (3) ? ou encore de moralisation (4) ?

(1) Coutant Dorville, *Histoire des diff. peuples du Monde*, t. III, p. 460.

(2) Eusèbe, *Préparat. évangél.*, Liv. XIX, chap. XXVIII.

(3) Dr Cohen, *Thèse sur la circoncision* ; — *Rev. Orient.*, 1852. IIIe Livr., p. 342.

(4) Saint Jérôme et nombre de médecins.

Une idée exclusivement religieuse aurait-elle présidé à cette coutume ?

Les apôtres chrétiens y ont vu une sorte de baptême rédempteur. Saint Augustin et saint Grégoire le Grand pensent que la circoncision remet le péché originel (1).

Ou encore n'y aurait-il pas eu une question de cause à l'origine ?

« Les prêtres voulaient-ils, en s'attribuant le privilège de la circoncision, consolider la prépondérance de leur ordre, de leur haute condition sociale ? Trouvaient-ils là, ainsi que dans la castration que quelques-uns y adjoignaient, un moyen de paraître plus purs aux yeux de la multitude... ? Cette coutume se serait-elle ensuite peu à peu introduite, par imitation, dans le peuple ?... Le célibat des prêtres d'aujourd'hui n'offre-t-il pas une analogie frappante, du moins quant au but, avec la circoncision et la castration pratiquées par les anciens ministres de la religion (2) ?

## X

## Aliments permis ou défendus.

Il n'est point permis de manger d'un animal qui n'a pas été saigné suivant la foi ; ou si, avant de le tuer, soit avec le bâton, soit avec le fusil, on n'a pas dit en l'ajustant : *Besm-Allah !* (Au nom de Dieu !) *Allah akbar !* (Dieu est le plus grand !).

(1) Dr E.-L. Bertherand, *Op. cit.*, p. 310.
(2) Dr Bertherand, *Op. cit.*, p. 311.

La loi veut encore que les animaux employés à la chasse obéissent à leurs maîtres, qu'ils s'élancent ou reviennent à sa voix ; enfin, qu'ils aient été dressés, fussent-ils par leur nature étrangers à ce genre d'éducation, comme le lion et la panthère, y fussent-ils portés d'instinct, comme le chien, le faucon et le chacal.

Le chasseur, en lançant sur un gibier quelconque un animal dressé quel qu'il soit, doit lui passer la main sur les reins et faire l'invocation du nom de Dieu. Une seule invocation suffit pour une course de l'animal chasseur, prît-il plusieurs pièces de gibier. Mais s'il est parti sans l'intention du maître, ce qu'il saisit est impur ; et il en est de même de tout ce qui serait tué par une arme également lancée sans intention.

La loi reconnaît quatre manières de tuer les animaux dont la chair est permise aux musulmans; elles sont comprises sous le nom général de *Deka*.

Les bœufs, les moutons, les oies, les poules et tous les animaux domestiques doivent être tués par l'égorgement (*el-debeha*), qui consiste à couper d'un seul coup la trachée artère et les carotides, et à ne retirer le couteau qu'après l'égorgement complet.

Les animaux de chasse ne peuvent être mangés qu'après blessure (*el-aaker*), c'est-à-dire que si leur sang a coulé ne fût-ce que par une simple piqûre à la peau de l'oreille.

Pour les chameaux, on emploie le *nehar*, qui consiste à enfoncer l'arme au point où le cou s'attache à la poitrine. Il n'est pas nécessaire de couper la trachée-artère, parce qu'en

frappant à l'endroit désigné, l'instrument peut pénétrer jusqu'au cœur et donner promptement la mort.

Les animaux qui n'ont pas de *sang coulant*, comme les sauterelles, peuvent être mangés : qu'on les ait fait mourir dans le feu, dans l'eau chaude, ou en leur coupant la tête ; ou qu'on les ait tués par des moyens qui n'entraînent pas la mort instantanée, comme en leur arrachant les ailes et les pattes, ou en les noyant dans l'eau froide ; mais ce qui a été séparé des corps ne peut être mangé.

Les conditions d'aptitude pour tuer un animal qui doit servir de nourriture sont :

1° Être en état de discerner le bien d'avec le mal ;

2° N'être pas trop jeune, ni malade d'esprit ; être musulman ou, sauf des cas réservés, d'un peuple qui a reçu un livre révélé, car Dieu a dit : La nourriture de ceux qui ont reçu la révélation vous est permise (1).

Les aliments permis sont :

1° Tous les animaux aquatiques ; tous les oiseaux ou volatiles, même ceux qui se nourrissent de matières impures, même les oiseaux de proie armés de serres ou d'ongles crochus et forts, faucon, aigle, épervier ; tous les animaux de bétail : chameau, bœuf, buffle, menu bétail ; les animaux sauvages non carnassiers : gerboise, taupe, lièvre, lapin, hérisson, porc-épic, ophidiens dont on a rejeté le venin ; les insectes rampants et ne volant pas : scorpions, chenilles, fourmis, vers, sauriens ;

(1) G. Daumas et Ausone de Chancel, *Le Grand Désert*, p. 121.

2° En cas de nécessité pressante, de danger de faim trop prolongée, on peut user des choses défendues, mais seulement autant qu'il en faut pour conserver assez de force et s'empêcher de mourir. Toutefois, il n'est jamais permis de manger de la chair humaine, à moins, par exemple, de souffrances suffocantes et lorsque l'on n'a rien autre chose qui puisse soulager.

Les aliments défendus sont :

1° Les animaux à un seul ongle, les solipèdes, l'autruche ;

2° Les portions uniquement graisseuses des animaux : épiploon du bœuf ou du mouton ou de la chèvre ;

3° Tous les aliments impurs ou souillés ; la loi prohibe le porc et le sanglier (la chair du porc est impure de sa nature), le mulet, le cheval, l'âne domestique ; il est blâmable de manger la chair du lion, de l'hyène, du renard, du loup, du chat, de l'éléphant, du chien-marin, du guêpard, du léopard, du tigre, de l'ours, de la mangouste, du chien (1).

« Les diverses recommandations précédentes ne sauraient être dépourvues d'utilité réelle. L'effusion plus ou moins complète du sang de l'animal, avant qu'il rende le dernier soupir, a certainement pour avantage de dégorger plus profondément les chairs d'une grande quantité de liquide dont la présence combinée avec une haute température climatérique favoriserait naturellement la prompte putréfaction. Moins garnies d'humeurs san-

(1) *Sidi-Khelil*, t. II, chap. I, p. 143 et 161.

guines, les viandes se sèchent plus facilement et se conservent mieux.

Le législateur a donc été sage de prévenir les circonstances qui pouvaient activer l'altération de leur qualité. Quant aux aliments permis ou défendus, pour que des viandes prohibées ne fussent point involontairement, par ignorance, choisies pour nourriture, le Prophète a eu soin de placer la surveillance de la prescription sous les auspices du pouvoir religieux :

« Il vous est interdit de manger tout animal sur lequel on aura invoqué un autre nom que celui de Dieu (1). »

Il est vrai que, de tout temps, les interdictions officielles n'ont pas toujours été rationnelles. « *Porrum et cepe ne fas violare et frangere morsu* » disait Juvénal ; or, en quoi cette prohibition de l'oignon et du poireau pouvait-elle être reconnue avantageuse, surtout à l'hygiène alimentaire (2) ? Mohammed insiste avec raison sur certaines conditions dans lesquelles on pouvait user de la viande de chameau, par exemple, à cause de la race qu'il fallait protéger et des profits que les Arabes en tiraient pour leurs exploitations et relations commerciales (3). De même, pour la plupart des espèces animales défendues dans le but de garantir les ressources multiples

(1) *Coran*, chap. II, v. 168.
(2) Cf. *Revue Britannique* de mars 1852 : *Du Luxe de la Table dans ses rapports avec la Civilisation.*
(3) *Coran*, chap. V.

qu'elles offrent et empêcher l'abâtardissement, la disparition d'espèces si utiles; mais l'interdiction qui pèse spécialement sur la viande de *porc* (1), et qui, du reste, était déjà en vigueur en Arabie avant Mahomet, à quoi tient-elle ? (2) »

1° Est-ce un préjugé ?

Dans la XVIII^e lettre persane de Montesquieu, il est dit que la tradition musulmane accuse l'éléphant d'avoir commis sur l'arche sainte du déluge tant d'ordures qu'il en naquit un *cochon*: ce dernier animal, en les remuant continuellement, détermina une telle puanteur, qu'il finit par éternuer et laisser en même temps sortir de ses cavités nasales... *un gros rat* (3) ! Est-ce dans cette allégorie qu'il faut chercher le motif de cette exclusion ?

Mahomet ne traitait guère mieux le cochon:

« Vous annoncerai-je quelle rétribution plus terrible que celle que Dieu réserve aux impies ? Ceux que Dieu a maudits, ceux contre lesquels il est courroucé, qu'il a transformés en singes et en *porcs*, auront une détestable place et seront bien loin du droit chemin (4). »

Un chroniqueur du XII^e siècle, Guibert de Nogent, rapporte que : « Mahomet était sujet à des attaques d'épilepsie : un jour qu'il se pro-

(1) *Coran*, chap. II, v. 168 ; chap. V, v. 4 et 5; chap. VI, v. 146 ; chap. XVI, v. 116 ; etc...
(2) D^r E.-L. Bertherand, *Médec. et Hyg. des Arabes*, p. 272.
(3) Montesquieu, *Lettres Persanes*, XVIII.
(4) *Coran*, chap. V, v. 65.

menait seul, il tomba frappé de l'une de ces convulsions, et, tandis qu'il en était tourmenté, des pourceaux qui survinrent le dévorèrent si complètement qu'on ne trouva plus que ses talons pour débris de tout son corps (1). »

Les Arabes croient aussi que parmi les transfigurations que subiront les hommes au rassemblement du jour dernier, les marabouts feront paraître sous la forme de porcs tous ceux qui auront commis des gains illicites et des concussions sur le peuple (2).

2° Est-ce par raison d'hygiène ?

Mohammed, guidé par l'intention de faire prédominer dans un climat chaud la nourriture vegétale comme tempérant davantage les appétits charnels et brutaux, aurait-il compris de préférence la chair de porc au nombre des viandes ou produits d'animaux défendus ? Cela est peu probable, puisque le Réformateur permit complètement l'usage des viandes, ainsi qu'on l'a pu voir plus haut (3).

3° Est-ce à cause de propriétés particulières d'insalubrité ?

Telle semble être véritablement la cause de la proscription.

Les Hébreux lui reprochaient d'occasionner la lèpre. — Un savant du xe siècle, *Ishak ben-Soleïman*, a bien vanté la chair du porc comme un aliment très sain ; mais sans refuser à cette

(1) Guibert de Nogent, *cité* par le Dr E.-L. Bertherand.

(2) Dr E.-L. Bertherand, *Médec. et Hyg. des Arabes*, p. 273.

(3) Dr E.-L. Bertherand, *Médec. et Hyg. des Arabes*, p. 274.

viande de très réelles qualités nutritives, l'opinion générale l'accuse, et avec raison, d'être difficile à digérer dans les pays chauds, et d'y faire naître aisément les affections cutanées. — Sanctorius (1) a prouvé que cette chair se *transpire* peu, et diminue même de 1/3 la transpiration des autres aliments. — Les anciens athlètes, qui se nourrissaient surtout de chair de porc pour développer leurs forces, étaient usés avant l'âge (2). — Pendant l'expédition d'Egypte, les soldats qui mangèrent quelque temps de la viande de porc furent atteints d'affections lépreuses (3).

4° Ou bien plutôt Mahomet n'aurait-il point emprunté cette proscription, comme nombre d'autres points de dogme et de rites, à la Bible, aux livres sacrés des Juifs ?

Voici quels sont les usages des Juifs à ce sujet :

Ils ne peuvent manger la chair d'aucune bête à quatre pieds, qui n'ait l'ongle en deux, et qui ne rumine ; ils ne mangent ni lapin, ni lièvre, ni *cochon*. Les poissons sans écailles ou sans ailerons, les oiseaux de proie, les reptiles ne peuvent leur servir de nourriture (4). Ils ne doivent point toucher à la graisse du bœuf, à celle de l'agneau, à celle de la chèvre (5) ; ils sont obligés d'ôter le nerf de la

(1) *Médec. Statist.*, sect. 3[e].

(2) *Ess. d'Hyg. génér.* par le D[r] Motard, T. I, p. 364.

(3) Baron Larrey, *Mémoires et Campagnes*.

(4) *Lévitique*, chap. II.

(5) *Lévitique*, chap. III.

cuisse, pour pouvoir la manger (1). Pareilles défenses leur sont faites par rapport au *sang* des animaux ; et s'il se trouvait dans l'œil, comme il arrive quelquefois, le moindre filet de sang, il faudrait le jeter dehors. Ils ne peuvent couper une partie d'un animal vivant, pour la manger cuite ou crue, ni égorger dans le même jour la vache et le veau, la brebis et son agneau, ni se nourrir de la chair d'un animal ou d'un oiseau qui est mort de maladie ou par accident. Autrefois ils n'osaient boire du vin qui avait été recueilli par d'autres que des Juifs... (2).

## XI

## Les Ablutions.

La religion musulmane impose l'usage de la grande ablution — *Oudou el-Kebir* — et de la petite ablution — *Oudou es-seghir*.

La petite ablution doit précéder chacune des cinq prières que tout musulman doit offrir à Dieu dans les vingt-quatre heures et qui sont plus ou moins avancés suivant la saison. Chacune des pratiques de la petite ablution doit être répétée trois fois. Ces pratiques consistent :

A se verser un peu d'eau dans la main droite et à la laver, puis à s'en verser dans la main gauche de la même façon, en disant :

(1) *Genèse*, chap. XXXII.
(2) Coutant Dorville, *Hist. des diff. Peuples du Monde*, t. III, p. 495 de l'édition de MDCCLXXI.

« *B-Irm Illah el-rahmân el rahîm!* Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, mon intention est de faire telle prière! »

Si l'on porte un anneau ou une bague, il faut la faire tourner pour nettoyer son empreinte. On se gargarise trois fois avec un peu d'eau et on aspire de l'eau trois fois par les narines en disant :

« O mon Dieu! Daigne me faire sentir l'odeur du Paradis ! »

On remplit d'eau sa main droite et on se lave du front au menton, d'une oreille à l'autre, en ayant bien soin de se nettoyer jusqu'aux racines des poils du visage, les yeux et les oreilles. On se lave ensuite les deux bras jusqu'aux coudes, en commençant par le bras droit.

« On trempe dans l'eau ses deux mains, réunies par l'extrémité des doigts, on les porte au front ou on les divise pour les faire glisser jusqu'au menton ; on se lave encore les oreilles et on se frotte le cou. Enfin on se lave les deux pieds, en commençant par le pied droit et en passant avec soin, entre les doigts du pied que l'on purifie, les doigts de la main opposée.

« S'il arrive que l'on n'ait point d'eau, l'heure de la prière venue, on étend ses deux mains sur une pierre polie ou sur un terrain très propre ; on les passe sur sa figure, en confirmant qu'on est dans l'intention de faire telle prière ; on ôte sa bague, on s'enlace les doigts les uns dans les autres, on ramène sa main gauche, d'abord jusqu'au coude du bras droit, sa droite ensuite jusqu'au coude du bras

gauche, et quand on a deux fois seulement accompli ces différents actes, on peut procéder à la prière. »

La grande ablution est une des dix prescriptions relatives au corps. Elle est d'obligation après le commerce charnel entre l'homme et la femme ou même après souillure légale de l'homme ou de la femme, voulues, comme dans certains cas, ou en dehors de la volition, comme pour les phénomènes réguliers qui marquent l'époque de fécondité de la femme. Cette ablution se fait chez soi, ou aux bains publics, ou dans une eau de la campagne, rivière, lac, puits ou ruisseau (1).

Les pratiques de l'Oudou-el-Kébir, doivent comme celles de l'Oudou-es-Seguir se répéter trois fois.

On commence par se laver le milieu du corps, puis les mains en disant :

« O mon Dieu ! mon intention est de me purifier par l'Oudou-el-Kébir, afin que toutes mes impuretés, grandes ou petites, soient chassées. »

On fait comme pour la petite ablution et l'on s'asperge le flanc droit et le flanc gauche. L'homme doit se laver la tête et les poils de la barbe ; mais il est permis à la femme de ne point dénouer les tresses de ses cheveux.

Les ablutions ont été généralement pratiquées dans l'Orient et dans quelques pays du Nord ; Moïse les prescrivit aux Hébreux ; Jésus les consacra dans le baptême comme signe de

(1) Les Persans reconnaissent jusqu'à 40 cas qui rendent nécessaire la purification.

purification corporelle et spirituelle. Les ablutions ont été généralement exécutées au moyen de l'eau, bien que les Hindous les accomplissent, dit-on, avec l'urine de vache. Bien entendues, les ablutions ont le précieux avantage de diminuer les maladies cutanées si fréquentes dans les pays chauds. On sait que les Croisés, pour avoir négligé en Palestine les soins de propreté, ramenèrent en Europe les germes d'une affection épidémique qu'on dit être la peste (1).

## XII

## Le Koheul, le Henna, etc.

Le koheul donne aux yeux plus d'éclat en les encadrant dans un liseré noir ou bleu, et cette raison est surtout appréciée par les femmes ; ensuite il préserve des ophtalmies, arrête l'écoulement des larmes, et donne à la vue plus d'assurance et de limpidité. Tous les médecins arabes recommandent le koheul que Mahomet, du reste, a prescrit.

Le koheul — sulfure d'antimoine — est un présent de Dieu. « Quand l'éclat du Seigneur parut sur le Djebel-et-Thour (le Sinaï), bien qu'il ne fut pas plus gros qu'une fourmi, il embaras la montagne entière, en calcina toutes les pierres et les fit passer à l'état de koheul ; tout celui qui se trouve à présent dans les autres contrées, provient en principe du Djebel-et-Thour.

(1) Dr E.-L. Bertherand, *Médecine et Hygiène des Arabes*, p. 240.

« Ce fut une femme du pays de Yamanna, dans l'Yémen, qui la première, fit usage du koheul pour dissimuler une inflammation habituelle qu'elle avait aux paupières, et l'on raconte qu'en peu de temps elle acquit une vue si perçante que *ses yeux distinguaient un homme d'une femme à deux journées de marche* (1). »

Pour obtenir une préparation complète, on combine en égales proportions, du *koheul* (2), du *toutïa* (3), du *cheubb* (4), du *Zendjar* (5) et quelques clous de girofle, et on réduit le tout en une poudre impalpable à l'aide d'un mortier. On colore avec du noir de fumée. Le koheul se met dans de petits flacons spéciaux nommés *mekhalel* et qui sont souvent d'un travail merveilleux.

Pour user du koheul, on plonge dans le flacon une petite baguette polie qui en ressort poudreuse ; on l'applique avec précaution dans sa longueur sur la paupière inférieure ; on la presse entre les deux paupières, en la faisant glisser légèrement du grand angle de l'œil à l'autre angle, et sur son passage elle colore en noir la partie nue qui donne naissance aux cils. Dans certains pays, on ajoute aux substances citées ci-dessus : du corail mâle ou des

(1) Général E. Daumas et Ausone de Chancel, *le Grand Désert*, p. 207.

(2) *Koheul*, sulfure d'antimoine.

(3) *Toutïa*, sulfate de cuivre,

(4) *Cheubb*, alun calciné.

(5) *Zendjar*, carbonate de cuivre.

perles pulvérisées, du musc, du safran, du sembel, du *djaoui* (1), etc.

Les nègres se servent de koheul pur qui donne une teinte bleuâtre. Ainsi parés et dessinés sur la peau dorée, les grands yeux noirs des négresses *brillent d'un éclat lumineux comme une source d'eau vive au milieu des sables.*

« On retrouve l'usage du koheul chez tous les peuples musulmans, arabes, indiens, persans, turcs et nègres (2) ; chez tous ceux enfin qui sont exposés aux rayons éclatants du soleil et à la réverbération de la lumière sur le sable. — C'est pour son peuple égaré dans le désert que le Seigneur a changé le Djebel-el-Thour en koheul. Tous les poètes l'ont chanté comme remède et comme parure, et si notre seigneur Mohammed l'a recommandé aux Croyants, c'est par l'inspiration de Dieu (3). »

Le Henna est un petit arbuste qui par certains rapports se rapproche du cédrat (*Zyzyphus lotus*, jujubier) ; on en broie les feuilles

(1) *Djaoui*, benjoin.

(2) Les Musulmans de diverses nationalités, dit le Dr E.-L. Bertherand, dans sa *Médecine des Arabes*, Indiens, Persans, Nègres, Turcs, etc., se servent beaucoup de koheul. — L'usage de s'enduire les paupières d'une substance anti-ophtalmique remonte à la plus haute antiquité. Jérémie, Isaïe, Ezéchiel, saint Jérôme, Clément d'Alexandrie en parlent. Les Grecs et les Romains en faisaient usage. Pline le naturaliste s'exprime ainsi : « *Vis stibii principalis circà oculos, nam quæ ideo etiam plerique platyophthalmon id appellavere quoniam in calliblepharis mulierum dilatet oculum.*

(3) Général E. Daumas, *Le Grand Désert*, p. 210.

desséchées et on en fait une pâte qui, pendant quelques heures, appliquée sur les ongles, le bout des doigts, et quelquefois les mains jusqu'au poignet et les pieds jusqu'à la cheville, les teint d'un rouge orange.

« Le henna donne au bout des doigts une gracieuse ressemblance avec le fruit élégant du jujubier.

« Quand une femme s'est orné les yeux de koheul, paré les doigts de henna, qu'elle a mâché la branche de *souah* qui parfume l'haleine, fait les dents blanches et les lèvres pourpres, elle est plus agréable aux yeux de Dieu, car elle est plus aimée de son mari.

« Sara et Agar, les femmes de notre seigneur Ibrahim, se faisaient belles devant lui par le koheul, le henna et le *souah*.

« Sidi Ali-Ben-Abi Taleb a fait ces vers sur le *souah*, qui s'appelle également *irak* :

Sois la bien accueillie, branche de l'irak, dans sa [bouche !
Mais n'as-tu pas peur, branche de l'irak, que je te [voie ?
Un autre que toi, branche de l'irak, je l'aurais [tué,
Et nul autre que toi ne pourra se flatter d'avoir fui [ce destin.

« La femme dont le mari est mort, ou qui a été répudiée, doit, en signe de deuil, s'abstenir pendant quatre mois et dix jours du koheul, du henna et du souah (1). »

Les dix prescriptions doivent être suivies au moins le vendredi (2).

(1) Général Daumas, Op. cit., p. 211.
(2) *Sidi Khelil* et *El-Soyouthi.*

## XIII

## Le vin, l'opium et le haschich.

On sait que les Musulmans doivent s'abstenir de vin s'ils s'en tiennent aux termes de la loi religieuse.

Avec l'arrivée des Européens en Algérie, cette interdiction a commencé à être discutée et l'on finit même — comme le font beaucoup de riches Arabes — par se permettre l'usage du champagne et du vin blanc.

On connait la légende orientale de la vigne :

« Satan trouva un jour un petit arbrisseau qui lui plut beaucoup. Il l'emporta dans son jardin, le planta et l'arrosa d'abord avec du sang de chevreau, puis avec du sang de lion et enfin avec du sang de pourceau. De sorte que lorsque le Malin eut exprimé le jus du raisin, la liqueur qu'il en tira fut le vin qui, bu en petite quantité donne la gaîté et la pétulance du chevreau. Si l'on se laisse aller à en absorber davantage, on possède bientôt le courage du lion, pour tomber enfin au rang du pourceau. »

Quoi qu'il en soit, Mahomet n'avait pas d'abord songé à interdire le vin. Ce ne fut que dans la suite qu'il s'y résolut.

Ainsi, Osman ayant interrogé Mahomet sur le vin et les jeux de hasard, le Prophète lui répondit par ce verset du Coran :

« Il y a, dans ces choses-là, de grands dangers et de grands avantages pour les hommes. »

Les Musulmans de ce temps-là, ayant appris cette réponse, laissèrent à part la considération du danger, et, s'arrêtant aux avantages que les hommes tiraient du vin, continuèrent à en boire.

Mais Osman ayant vu, quelques mois plus tard, ce qui s'était passé dans un festin à Médine, où les convives échauffés par le vin s'étaient battus, en porta ses plaintes à Mahomet. Celui-ci publia alors le verset du Coran qui se lit au chapitre intitulé : *Maidah* ou *De la Table*, dans ces termes :

« Certainement le vin, les jeux de hasard, les pierres sur lesquelles on sacrifie des chameaux ou autres animaux pour être partagés par le sort des flèches, sont toutes choses abominables devant Dieu ; retirez-vous-en, afin que vous vous sauviez. »

Ces paroles sont bien claires, mais les Musulmans ont pu néanmoins trouver un biais pour mettre en règle leur conscience avec le Coran : ils nomment *tisane* certains vins blancs, et les boivent ainsi impunément.

Certains Arabes qui ne veulent pas user de ces subterfuges, trouvent moyen de se procurer une ivresse généralement paisible et grave, tout-à-fait en rapport avec leur caractère habituel. Pour arriver à cet état particulier, qu'ils appellent le kif, ils font usage de différentes préparations.

Les uns prennent l'*Afioun* (1) — opium, —

(1) « Les Musulmans, surtout les Turcs, font un grand usage du jus de pavot, qu'ils nomment *Afioun*. Ils se servent aussi d'une autre plante qu'ils appellent *Benk*, qui est l'*hyosciamus* ou la jusquiame, dont la

les autres mâchent une espèce de fève nommée *bouzaga*, et qui a la propriété, disent-ils, de faire périr tous les animaux que la nature a ornés d'une queue — *zaga*, — ce qui a motivé le nom par lequel on la désigne. Il en est aussi qui mangent une pâte opiacée, le *madjoun* ; ce sont particulièrement les femmes qui se montrent avides de cette substance. Le *boundje* figure encore dans cette nomenclature, Mais ce qui est surtout recherché par les amateurs de *kif*, c'est le *haschich* ou chanvre haché menu que l'on fume dans de très petites pipes affectées à cet unique usage (1).

principale qualité, de même que celle du pavot, est d'enivrer et d'endormir... Le meilleur opium se trouve à Aboutige, ville de la Thébaïde en Egypte, où il croît beaucoup de pavots noirs ; c'est de là qu'il se transporte dans le Levant jusqu'aux Indes. » — Cardonne, *Mél. de Litt. Orientale*.

(1) Frisquet, *Hist. de l'Algérie*, p. 299-300. — « Les Maures, dit M. G. des Godins de Souhesmes, ont l'habitude de fumer, tandis que les Arabes ne font guère usage du tabac ; mais ces derniers s'enivrent avec des feuilles de haschich, espèce de chanvre narcotique qu'ils fument dans de toutes petites pipes. Ils le mangent aussi, soit avec de la gelée, soit avec des fruits. Le haschich, si peu qu'on en ait pris (?), produit immédiatement un sommeil qui dure de 20 à 30 heures pendant lesquelles, isolé du monde réel, on est en proie aux songes les plus fantastiques, aux hallucinations les plus étranges. — Quand on en a goûté une fois, on y retourne fatalement, et presque toujours ils devient impossible de se soustraire à cette funeste habitude. On est alors un homme perdu, car les consommateurs de haschich finissent, comme les fumeurs d'opium, par s'abrutir complètement : insensibles à tout, ils n'ont plus d'autre préoccupation que de satisfaire leur malheureuse passion. »

Ceux qui abusent des propriétés du *haschich* se nomment *haschichia*. Le mot *hashich*, qui signifie *herbe* en général, est spécialement employé pour désigner le *Cannabis indica*. Cette plante, qu'on appelle aussi *herbe aux fakirs* — pauvres, — a été chantée par grand nombre de poètes. L'un d'eux a dit :

« Le pauvre, quand il en prend seulement le poids d'un drachme, lève une tête superbe au-dessus des Emirs. »

Un autre lui donne l'épithète, plus consolante que poétique, d'*herbe de la joie*. Les sectaires syriens du trop célèbre Hassan en abusaient jusqu'à la frénésie ; c'est de leur dénomination de *Haschichins* que la corruption du langage a fait, dit-on, celui d'assassins. — Le *haschih*, appelé encore *tkrouri*, est très cultivé en Algérie, dans le Zab, à Tolga, à Bouchagroun ; à Zaatcha, il y avait un café spécial pour les *haschichia*.

Les extrémités, les fleurs et les graines sont principalement recherchées par les fumeurs, comme les parties les plus enivrantes.

Quoiqu'il ne soit pas fait mention de ces drogues dans le Coran (1), cependant les doc-

(1) Il est vrai que les docteurs musulmans ne sont pas embarrassés pour si peu. Ainsi est-il arrivé pour le tabac.

Bien que le Coran n'en fasse pas mention, le zèle des théologiens n'a pu manquer de faire à ce sujet, à Mahomet, l'honneur d'une prophétie, et ils lui ont osé mettre dans la bouche les paroles suivantes : « *Il y aura, dans les derniers jours, de faux musulmans qui fumeront une certaine herbe appelée Tabac.* »

teurs les plus rigides regardent ceux qui en font usage comme des infracteurs de la loi. La raison qu'ils en donnent est que « ces drogues, ôtant la liberté de l'esprit et privant de l'usage de la raison, elles produisent le même effet que le vin, et doivent être proscrites également. »

A ce propos, Nabi-Efendi, dans ses *Conseils à son fils*, dit :

« Le vin, mon Fils, étoit un présent que la Nature avoit fait aux Mortels, pour réparer leurs forces épuisées par le travail et adoucir leurs maux. Mais ils ont abusé de ce don précieux ; l'usage immodéré qu'ils en ont fait, a obligé notre Prophète à proscrire cette liqueur.

« Soumettez-vous sans murmurer à la loi qu'il a portée. Le vin dégrade celui qui en boit avec excès, et lui fait perdre la raison qui devrait être son guide ; il ruine la réputation, et nous ferme pour toujours l'entrée des honneurs et des dignités.

« Mais si le vin produit des effets si pernicieux, ceux de l'opium sont mille fois plus funestes. C'était sans doute de cette plante que Dallé Mutaléha (1), cette fameuse magicienne d'Egypte, présenta à ceux qui voulaient la faire périr, quand elle les changea en toutes sortes d'animaux. C'est l'effet que produit le jus du Pavot : elle tire de la classe des hom-

(1) Dallé Mutaléha, fameuse magicienne d'Egypte, dont il est beaucoup parlé dans les romans orientaux, et que l'on peut comparer à Circé. Voir : Cardonne, *Mélang. de Litt. Orient.*, p. 287 et suiv.

mes, celui qui en fait usage, pour le ranger sous celle des bêtes. Voyez la démarche d'un preneur d'opium : il s'avance à pas lents et tardifs ; ses jambes peuvent à peine soutenir son corps, tout maigre et décharné qu'il est ; ses yeux pâles et éteints, ses joues creuses, son teint livide et plombé, font douter en le voyant si c'est un cadavre sorti du tombeau ou un être qui respire. »

FIN DU TOME Ier



Arcis-sur-Aube. — Typ. Frémont

# TABLE

